

# SOMMAIRE

## **A notre ami.**

François Mauriac : **Dans l'étau de ses deux fidélités  
antagonistes...**

Ferhat Abbas : **Notre peuple était fier de lui.**

Jules Roy : **L'étoile qu'il portait sur son front.**

Belkacem Krim : **Une affaire d'honneur.**

Yves Chataigneau : **Ecrivains algériens et dialogues des  
communautés.**

Kateb Yacine : **C'est vivre.**

**Fleur de poussière.**

Jean Daniel : **Une Algérie ouverte.** Jacques de Bourbon-  
Busset : **Le poète et le critique.** Georges Henein : **Tant de  
chemins perdus...** Henri Kréa : **L'honneur d'être homme.**  
Robert Barrât : **Sa voix manque...** Jean Rous : **Un grand  
élan brisé.** Joe Gouldin-Golcm : **Combattant de la  
tolérance.** Armand Guibert : **Cet être de feu-Henri Bauchau  
: Pleurant ne pleurant plus.**

## **TEXTES DE JEAN AMROUCHE**

**Pages de carnet.**

**Bachi (conte).**

**L'éternel Jugurtha.**

Sur l'état d'âme du colonisé.  
Lettres à Jules Roy.  
Lettre à François Mauriac.  
Quelques raisons de la révolte algérienne.  
Une certaine image de la France.  
Contre le désespoir.  
Colonisation et langage.  
Aux Algériens.

## A NOTRE AMI

L'année 1962 nous aura apporté la paix en Algérie. Mais elle nous aura pris Jean Amrouche.

Celui qui fut l'un des premiers animateurs de cette revue, l'un des fondateurs du Congrès méditerranéen de la culture, l'un des inspirateurs du Congrès de Florence, a été enlevé au moment même où la France et l'Algérie, ses deux patries, parvenaient enfin à conclure cette paix pour laquelle il avait lutté plus vaillamment que personne. Il disparut à l'heure où était substitué à une guerre qui le crucifiait, cette coopération franco-algérienne qu'il avait tant souhaitée.

Le génie littéraire et la vie ardente de Jean Amrouche symbolisaient la rencontre de deux civilisations, d'abord violente, puis douloureuse, mais à laquelle l'action et la foi d'hommes comme lui ont ouvert de grandioses perspectives humaines et intellectuelles.

C'est là la victoire d'une vie et d'une œuvre si cruellement marquées, sept années durant, par une guerre intolérable, si intolérable que cet écrivain de l'inspiration la plus féconde et du talent le plus maîtrisé se détourna de l'œuvre qu'il portait en lui, pour mieux se vouer au combat de la paix, et restera l'exemple d'un grand destin littéraire inachevé. Mais le peuple algérien lui saura gré d'avoir préféré contribuer à abrégé ses souffrances et ouvert le chemin de la coopération, plutôt que de lui donner une œuvre romanesque ou poétique à la mesure d'un talent que les « Chants berbères de Kabylie » et son essai fameux sur Jugurtha permettaient de situer au plan le plus haut.

Pour l'anniversaire de la mort du grand écrivain, **Études Méditerranéennes**, dont il fut le collaborateur et l'ami efficace, publiée avec l'autorisation et l'aide de Suzanne Amrouche, sa femme, cet hommage où sont réunis les articles et

les messages d'écrivains et de journalistes qui furent parmi ses compagnons préférés, et quelques textes de Jean Amrouche.

Que ceux qui ont contribué à cet hommage en soient chaleureusement remerciés.

Leur fidélité contribuera à la survie d'un homme à qui nous devons beaucoup, et qui nous manque cruellement. Elle servira aussi à nourrir et ennoblir une politique qui résume le combat des dernières années de sa vie : la libre coopération dans la dignité de deux peuples différents et de deux civilisations complémentaires.

E. M.

### **Le Prix Jean AMROUCHE**

(décerné à Florence en juin 1963)

**Le Congrès méditerranéen de la culture a pris la décision, en hommage à la mémoire de Jean Amrouche et pour perpétuer le souvenir de son œuvre et de son action, de créer un PRIX JEAN AMROUCHE qui sera décerné annuellement, à Florence, par un jury dont la composition sera annoncée ultérieurement et que présidera le Professeur Giorgio La Pira. En 1963, le jury se réunira le 20 juin. Le Prix Jean Amrouche, d'une valeur de 2.000 F, sera attribué à un ouvrage (roman, essai, étude historique ou critique) illustrant les principes de tolérance, l'attachement à la liberté, le vœu d'une grande alliance humaine, tout ce qui a constitué la signification essentielle de la vie et du combat de Jean Amrouche.**

### **DANS L'ÉTAU DE SES DEUX FIDÉLITÉS ANTAGONISTES...**

Des milliers d'hommes sont morts pour que le peuple algérien devienne libre, — des centaines de milliers. Jean Amrouche, lui, n'est pas tombé les armes à la main. Si un lien a existé entre l'angoisse dans laquelle il n'a cessé de vivre durant sept années et le mal qui le détruisit, nous l'ignorons. Mais enfin, il s'est éteint dans un lit. On n'a pas pu inscrire sur le faire-part : <( mort au champ d'honneur ». Il se détache pourtant de la foule immense des sacrifiés. Le dernier roman que j'aie écrit, s'appelle *l'Agneau*; je désigne de ce nom une certaine race d'êtres dont la vocation est de souffrir et de donner également leur vie pour ceux qui se haïssent et qui s'affrontent. Jean Amrouche était l'un d'eux.

Il m'apparaît comme une victime entre les victimes, suspect aux deux adversaires, et de leur point de vue à juste titre, puisqu'il ne voyait que des frères aimés, de quelque côté qu'il se tournât. Comment n'eût-il pas été suspect aux deux partis, ce Kabyle catholique, ce poète et ce critique de France qui connaissait notre œuvre beaucoup mieux que nous-mêmes ?

Ce destin, il ne l'avait pas choisi. Je crois qu'il fut baptisé dès sa naissance. Sa pensée se développa au cœur même de nos lettres. On ne peut pas les aimer plus qu'il ne les a aimées. Et pourtant ni la religion du Christ, ni la culture occidentale n'altèrent si peu que ce fût en Jean Amrouche l'amour qu'il avait voué à ceux de sa race, au point de renoncer à tout ce qui n'était pas leur cause dès que leur sang commença de couler. Il était avec eux mais il n'était pas contre la France. Il ne pouvait pas l'être, l'eût-il voulu. Seul de Gaulle l'aidait à ne pas perdre cœur dans l'étau de ses deux fidélités antagonistes.

Je me souviens d'être revenu à pied avec lui de la confé-

rence de presse du Général de Gaulle au lendemain du 13 mai. J'étais encore flottant, désemparé. Ce fut Amrouche qui, le premier, me rassura. Il débordait d'espérance, je me souviens, dans ce petit café où nous étions assis. Pourtant son calvaire commençait. Écarté de la radio, dénoncé comme un traître par les feuilles d'extrême-droite, il demeurait un Français aux yeux des combattants de sa race. Et lui, il ne pouvait rien faire d'autre que de souffrir par eux et pour eux. Il m'avait abandonné le manuscrit des conversations que nous avions eues ensemble à la radio, qu'il aurait voulu compléter avant de les publier, mais plus rien ne l'intéressait, plus rien n'existait pour lui que les coups qu'il recevait de toutes parts.

Il fallut que la mort le marquât d'un signe irrécusable pour que ceux qu'il avait tant aimés et qui l'avaient également rejeté, lui pardonnent enfin. « Vous serez notre ambassadeur au Vatican ! » lui avait dit un des dirigeants du F.L.N. Il était au moment de devenir non leur ambassadeur mais leur intercesseur : ou plutôt, il continuerait de l'être, lui dont la croix était dressée sur la ligne de démarcation entre deux croyances, deux races, deux cultures et qui sut les unir dans le même amour.

*François MAURIAC.*

### NOTRE PEUPLE ÉTAIT FIER DE LUI

Je ne puis parler du regretté Jean Amrouche sans évoquer les douloureux événements du 8 mai 1945. Car c'est à partir de ces événements que nos relations amicales s'établirent d'une manière permanente.

J'avais été arrêté. Avant même de m'entendre, certaines personnalités françaises, parmi lesquelles Maurice Violette, Albert Camus et, bien entendu, Jean Amrouche, refusèrent énergiquement de croire à ma culpabilité. Que, de sang-froid, j'aie pu organiser et ordonner la violence et l'assassinat leur paraissait une monstruosité étrangère à mon tempérament.

Libéré, mon premier soin fut de rencontrer Amrouche et de l'associer à notre combat. Il s'intéressa à mon activité politique et de mon côté je suivais avec une fraternelle sympathie son activité littéraire.

Mais c'est surtout depuis le 1<sup>er</sup> novembre 1954 que j'ai pu apprécier l'homme et connaître le drame intime de sa vie.

Jean Amrouche était profondément attaché à la France, à sa culture, à son humanisme. Catholique, il était lié par les fibres de son âme à la spiritualité chrétienne. Mais cet homme n'avait jamais cessé d'être Algérien. Il était si proche du monde musulman, qu'il se penchait sans cesse sur les problèmes qui se posaient à l'Islam, comme s'ils étaient ses propres problèmes.

Jean Amrouche était éternellement déchiré. Il semblait porter en lui le conflit de deux civilisations, le drame même de notre peuple souffrant, en marche vers sa liberté.

Plus que personne peut-être, il aura exprimé et subi la suprême épreuve de l'Algérie au combat, la difficulté et la fierté d'être Algérien.

C'est pourquoi notre peuple, qui se trompe rarement sur la valeur et la fidélité de ses fils, l'aimait et l'appréciait. Il était fier de lui.

Nous savions parfaitement avec quel courage et quel talent il se battait, sur un terrain qui était le sien, pour que nous, ses compatriotes algériens, puissions acquérir enfin notre pleine dignité d'homme et pour que ses compatriotes français ne perdent pas la leur en poursuivant une guerre injuste et en se refusant de comprendre les aspirations légitimes de tout un peuple qui était le sien.

Durant sa cruelle maladie, il n'a pas cessé de penser à nous comme nous, nous pensions à lui. En apprenant qu'il était condamné, ses amis en furent bouleversés. J'ai tenu à lui manifester mon attachement et mon affection, à le soutenir jusqu'aux derniers moments.

Aujourd'hui, dans cette Algérie indépendante, il nous manque cruellement. Sa place reste vide. D'abord parce qu'un artiste tel que lui honorerait notre pays. Ensuite, parce qu'après avoir été à la peine et avoir maintenu, coûte que coûte, le contact entre Français et Algériens, souvent à l'échelon le plus élevé, il pouvait servir, dans la paix retrouvée, de trait d'union prestigieux entre deux peuples et deux civilisations, destinées désormais à s'entendre.

C'est dans le cadre de la coopération fraternelle et pacifique entre l'Algérie et la France, enfin réconciliées, que Jean Amrouche aurait donné le maximum de lui-même.

En le perdant, nos deux pays ont perdu un capital moral irremplaçable.

## L'ÉTOILE QU'IL PORTAIT SUR SON FRONT

De 1938 à sa mort, c'est un quart de siècle traversé ensemble qui gonfle un épais dossier de notes et de lettres auxquelles je n'ose pas encore toucher dans la crainte de m'y blesser. Il n'a pas été un ami ordinaire parce qu'il fut ce témoin passionné qui savait mieux que moi où je devais aller et exigeait toujours le plus difficile.

Pour le comprendre, j'ai, par deux fois, grimpé sur le nid d'aigle où il était né et où son cœur demeurait, attaché à ses pères et à sa terre de vérité. Ce fut près de là que la nouvelle de sa mort me frappa, parmi les paysans kabyles, dans la nudité biblique toute retentissante du braiement des ânes et du mugissement des petits bœufs roux. Frère, ô mon frère, reconnu pour tel à travers les épreuves, la paix et les orages, qui m'as enseigné ma propre langue et les chemins de notre double patrie, nous avons depuis longtemps fourni la preuve que la coexistence était une réalité alors que tant d'aveugles s'égarèrent dans les problèmes politiques ! A vrai dire, entre les Algériens et nous, il ne fut jamais question que d'amour et d'honneur, trop longtemps refusés, que de solennels imbéciles refusèrent parfois au familier de Racine, de Claudel et de Saint-John Perse qu'il était devenu, ce qui l'avait rendu, quand il n'y prenait garde, un peu trop amer et absolu dans ses jugements.

Il ne respirera plus le vent chargé du parfum des oranges en fleurs des collines de son pays natal, il n'entendra plus le chant des fontaines et des coqs s'égosillant dans les nuits de pleine lune, mais l'étoile qu'il portait sur son front ne s'est pas éteinte.

### UNE AFFAIRE D'HONNEUR...

Il y a un an, une douloureuse nouvelle nous parvenait : Jean Amrouche n'était plus, Jean Amrouche que nous avons aimé et respecté, nous était ravi.

Le peuple algérien l'a pleuré car il perdait en lui, non seulement un de ses fils parmi les plus prestigieux, mais aussi l'homme de lettre, le journaliste, qui par ses écrits criait à la face du monde, le prenant pour témoin, l'humiliation, les conditions de vie atroce, végétative, quasiment animale fait à son peuple par le colonialisme.

Pacifiste, il dénonça avec vigueur et inlassablement la féroce répression qui décimait notre pays. De culture française, chrétien, bien que déchiré il sut rester fidèle à la fois à son idéal religieux et à son peuple.

Il vit le jour au pied du Djurdjura. Il répétait toujours qu'il s'agissait d'une affaire de « Nif », c'est-à-dire d'honneur et de sang. Il sut d'une phrase résumer la grande raison de notre combat et l'immensité des sacrifices consentis. Les Algériens, disait-il, meurent pour le nom qu'on ne veut pas leur reconnaître et dont on les a frustrés, pour qu'il leur soit restitué.

Il peut reposer en paix. Nous avons retrouvé notre dignité, notre « Nif ».

Jean Amrouche demeurera dans notre mémoire. Il est l'exemple de ce que notre peuple recèle comme génie et comme possibilité, si des conditions de vie normale lui sont faites, si la voie du développement lui est ouverte.

### ÉCRIVAINS ALGÉRIENS ET DIALOGUE DE COMMUNAUTÉS

L'assassinat de Mouloud Feraoun et le décès de Jean Amrouche ont remontré à l'opinion la mission tentée par deux écrivains algériens pour animer le dialogue des communautés de leur pays, jointes mais non unies par l'ordonnance du 7 mars 1944 qui avait institué le double collège et par le statut de 1947 qui avait refusé le collège unique en dépit des aspirations populaires et des avis du Gouverneur Général. L'un et l'autre ont tâché pour poursuivre la cohésion des populations d'ascendance maghrébine et de celles d'ascendance européenne en exprimant dans la langue des secondes les sentiments, les émotions et les espérances des premières.

Il est sans doute qu'il existe des affinités naturelles entre ces populations originaires des deux rivages de la Méditerranée. Les plus anciennes d'entre elles n'ont-elles pas communes manières de vivre, de sentir et de penser. Des djebels du Rif et des muelas de la Sierra de Grillemona au-dessus des huertas du golfe d'Ali-cante jusqu'aux montagnes escarpées du Liban, en passant par le haut Kartt monténégrin et albanais et par les chaînes de l'Épire, se retrouvent des cadres physiques et humains pareils. La stirpe albanaise est sœur de la kharrouba kabyle et la horma berbère de la besa guègue ou tosqe par la fidélité à la foi jurée et par le soin de l'honneur. Du Sénégal au Poitou et du Niger à la Provence, les reconquêtes énumérées après les batailles de Poitiers, d'Akroinon, de Samarkand et de Ghana n'ont pas effacé toutes les traces de la civilisation musulmane du viii<sup>e</sup> siècle.

Elles n'ont que disloqué et fractionné l'Empire méditerranéen et atlantique dont procédait cette civilisation, heureux lien de l'Europe et de l'Asie dont les Croisades accompliront le dénouement pour plusieurs siècles.

Dans les compartiments ainsi créés au Ponant et au Levant des auteurs écrivent en français et ils enrichissent notre littérature de l'expression de leur personnalité et de celle de leur nation tout à la fois.

Au Liban, Michel Chiha, Hector Klat, Fouad Abi Zeyd, Charles Corm, Georges Schéhadié, Elie Tiyan et Charles Am-moun nous ont rétablis en français dans une connaissance de l'Orient dont ils nous ont découvert la prise de conscience. Sans se départir de son apport à l'universalité de la langue française, le grand humaniste Michel Chiha a souligné dans ses *Essais* le levain de la pensée occidentale transmise par l'Angleterre, l'Espagne, la France et le Portugal, aux Amériques avec l'adhésion de toute la Méditerranée. Celle-ci est à ses yeux « la mer intérieure qui tient à Gibraltar l'Atlantique en respect et autour de laquelle les mêmes climats, les mêmes forces secrètes, les mêmes fruits de la terre font naturellement les mêmes hommes, où le désert est frère du désert et l'olivier de l'olivier, mer intérieure des lettres et des arts, de la poésie et de la musique, plus que toute autre mer, au-dessus des préjugés et des violences, signe d'équilibre et de fraternité ».

Pareille mission si excellemment éclairée par un des plus grands écrivains de notre temps, le 11 février 1944, dans un article intitulé « Variations sur la Méditerranée » est d'égale conséquence à Beyrouth et à Alger. Le Ponant n'est-il pas enfant du Levant, centre de gravité de l'ancien monde d'où l'histoire est sortie et ne signifie-t-il pas l'occident qui guide encore les hommes dans la conduite de leurs entreprises ?

Aussi, le soin de la cohésion du Ponant et du Levant a-t-il été repris par les écrivains maghrébins d'Algérie : Jean Am-rouche, Mouloud Feraoun, Assia Djebbar, Mohammed Dib, Mouloud Mammeri, Kateb Yacine, Malek Bennabi, Malek Had-dad, Mostefa Lacheraf, Malek Ouary. Tous, hommes de double culture, ont exprimé les aspirations et les préoccupations de l'Algérie en langue française parce que, selon Kateb Yacine :

« cette langue est prédominante pour la formation de la culture nationale ».

Jean Amrouche fut un homme de dialogue, attaché à faire connaître les richesses de la culture populaire berbère, le charme des chants de la montagne dont la mélodie faisait tressaillir son âme poétique. Il était parvenu, dans la perfection de son art d'écrivain de langue française, à les porter dans cette langue où ils n'avaient été ni sentis ni façonnés, tout en leur conservant leur spontanéité et surtout leur rythme, c'est-à-dire leur poésie. Ainsi nous a-t-il transmis les chants de son enfance selon leur flux intérieur et selon la pureté de leur inspiration puisée aux sources de la vie quotidienne dont ils accompagnent tous les gestes. Grâce à lui, nous les avons découverts, pareils en limpidité aux chants serbes accompagnés sur les gusle par les musulmans de Bosnie, en poésie jaillie du fond des âmes, nous percevons toutes les résonances de ces poèmes formés au souffle des chansons semblables à des hymnes comme les poèmes populaires des Balkans.

A son tour, Mohammed Dib nous a fait saisir la capacité de sympathie d'un peuple offrant une main fraternelle, à l'affût d'une espérance dans une communauté soucieuse d'égards pour en avoir été trop longtemps frustrée. Il nous a dévoilé le triptyque de l'Algérie de papa : détresse de la paysannerie des fellahine dans « l'incendie », misère de l'atelier où l'artisan du « métier à tisser » aspire à l'évasion de la faim et du dénouement par le labeur, drame quotidien du cadre sordide et tumultueux des casernes urbaines d'habitation dans « la Grande Maison ». Si Amrouche, Kabyle chrétien, a attiré notre sympathie à l'intimité close et secrète de la kharrouba ou du tufiq, village ou hameau, Mohammed Dib, Arabe du carrefour tlemcenien, éveille notre sensibilité aux misères et aux vertus de l'âpre fellah en évasion de la fatalité et à celles des hommes des cités, impatients de se dégager de la docilité.

Assia Djebbar, fille d'instituteur kabyle confirmé dans les Assemblées représentatives de l'Algérie, brillante élève de l'Ecole normale supérieure de Sèvres, analyse le caractère fermé de la société urbaine de la grande cité algéroise dont la jeunesse musulmane, côtoyée mais négligée par la chrétienne, est ardente à soupirer après le bonheur auquel elle est fondée à prétendre.

Mouloud Mammeri, Berbère de Haute Kabylie, a éclairci dans *la Colline oubliée* les effets de la deuxième guerre mondiale sur la structure fédéraliste de la société kabyle, ceux des contacts extérieurs d'une population enserrée par les coutumes an-

centrales en même temps que profondément morcelée et embarrassée par les conflits de la justice privée, de la juridiction coranique et du droit français. Il y a aussi bien étendu le conflit *des* générations demeurées en place et de celles confrontées avec le monde extérieur.

La guerre entamée en 1954 a prolongé et ranimé ces conflits en leur donnant un aspect nouveau. Elle a engagé dans la Révolution algérienne, Kateb Yacine, Ait Djaffer, Mostefa Lacheraf, Malek Haddad. Kateb Yacine, issu de la famille d'un taleb du Constantinois, cousin germain de la première musulmane adjointe au maire, celui de Bône, romancier, poète, dramaturge, est un des esprits les plus originaux de la jeune génération algérienne. J'eus grand plaisir à faire sa connaissance en fin d'année 1945 et à le revoir depuis cette date. J'ai découvert en lui un esprit curieux de littérature, un homme respirant l'amour de la Patrie sur le sujet du passé et de l'avenir de son pays et le zèle d'un civisme ardent pour le bien public, ferme, au surplus, à se tenir au parti qu'il avait pris d'écarter les traverses rencontrées et de surmonter les obstacles apportés à la prise de son essor. Il s'est affirmé à travers des difficultés d'existence nombreuses.

Interné pendant quelques semaines, il avait dû interrompre ses études au collège de Sétif. Pour vivre, il a travaillé successivement en qualité de manœuvre sur les quais du port, dans les fermes, sur les chantiers de travaux publics et dans les ateliers d'électricité. Au plus fort des rigueurs de ses privations, il ne s'est jamais déporté de la voie qu'il s'était tracée. Il n'a cessé d'évoquer l'imminence de l'avenir, la patrie endormie qu'il faut réveiller et construire. Dans *le Cadavre encerclé*, tragédie publiée en 1954, il a mis en scène les militants du parti du Peuple.

Dans son roman *Nedjma*, l'année suivante, il a porté témoignage des frémisses de l'Algérie prête à se retrouver. La réalité y perce tous les symboles. L'ouvrage écrit en français est profondément arabe par la propagation ondulatoire du rythme de la pensée.

Comme Kateb Yacine, Malek Haddad, Mostefa Lacheraf, Aït Djaffer et Memmi ont jugé le français plus proche que l'arabe

à exprimer leurs sentiments parce que l'enseignement qu'ils ont reçu les a pourvus de cadres de pensée, de méthodes d'analyse des faits, des gestes et des caractères. Ils ne se sont pas pour autant exilés de leur pays. Ils éclaircissent la terre et les hommes de leur enfance en puisant aux sources de la langue et de la civilisation qui leur ont ouvert l'esprit et les ont mis en communication avec le monde entier.

En revanche, quels que soient les mérites des écrivains algériens d'origine européenne, il n'en demeure pas moins qu'ils ont côtoyé les communautés arabe, chaouïa, kabyle, mozabite ou targuie sans prendre part aux aspirations de ces dernières. Ils sont demeurés dans la nonchalance des obstacles dressés contre l'épanouissement de la personnalité algérienne depuis 1948 et de la guerre menée depuis 1954 pour parvenir à l'indépendance.

Tout au contraire, la génération des jeunes écrivains arabes et berbères s'inspire de la révolution étendue à tout son pays. Il n'est pas exact qu'elle se propose, en recourant à l'usage du français, de plaire à un public occidental par l'utilisation de recettes d'occident : elle ne copie pas, elle n'adapte pas, elle crée. Elle est authentique. Elle ne rend pas la France responsable du malheur de son peuple, mais la coterie de prépondérants qui avait accoutumé de soumettre l'administration à ses intérêts et de châtier durement les hommes libres qui lui résistaient. Dans *le Malheur en danger*, Malek Haddad recommande de ne pas dénoncer la France dans les chansons, mais ces Français qui font qu'il hésite à mettre une majuscule à leur nationalité. Rendre hommage à la France, à sa civilisation, à son langage n'interdit assurément pas de dénoncer ceux des Français qui ont déprisé les valeurs algériennes et n'ont cherché en Algérie qu'un sous-prolétariat pour leur avantage matériel.

Les écrivains arabes et berbères d'expression française ont rendu à la France le service de lui dévoiler sans passion sa haine du drame de l'Algérie, de façon à préparer la collaboration des Algériens d'ascendance européenne et de ceux d'ascendance maghrébine pour la construction de l'Algérie nouvelle. Truchements naturels de la littérature populaire, ils ont fait connaître la poésie de Si Mohand, les improvisations du Gawal sur les marchés et le théâtre de Mahieddine.

Ainsi ont-ils participé à leur manière à la Nahda qui embrasse



le monde moderne dans une renaissance de la culture islamique. Aussi bien se sont-ils comportés en éveilleurs d'un rapprochement du Levant et du Ponant par le raisonnement, les traditions et les faits, la diversité des langues parlées en Algérie n'a jamais été pour eux un obstacle, au contraire.

Faisant leur l'opinion de Coudesley Brereton rapportée sur la *Monthly Review* et de John Galsworthy publiée en préface à l'Annuaire international de la traduction, ils sont convenus de recourir au bon goût, à la modération et au raffinement de la langue française « claire, agréable et précise ». Ils y ont trouvé l'enrichissement et le levain qui convenaient pour réveiller dans l'indépendance, l'amitié de l'Algérie à la France.

Michel Chiha avait annoncé dans ses *Essais* l'étape de la vie des nations qui se prépare et favorise à travers le drame des ruptures physiques un immense remembrement moral. Un peuple, où qu'il soit, quel qu'il soit, à peine débarrassé d'un maître, cherche naturellement un allié. Les écrivains musulmans d'expression française en Algérie, en élargissant la conscience de leurs compatriotes aux dimensions de *l'horizon*, ont tracé la voie de leur liberté consciente des disciplines nécessaires.

*Paris, 18 juin 1962.*

### C'EST VIVRE

Fanon, Amrouche, Feraoun  
Trois sources vives  
Qui n'ont pas vu  
La lumière du jour  
Et qui faisaient entendre  
Le murmure angoissé  
Des luttes souterraines  
Fanon, Amrouche, Feraoun  
Eux qui avaient appris  
A lire dans les ténèbres  
Et qui les yeux fermés  
N'ont pas cessé d'écrire  
Portant à bout de bras  
Leurs œuvres et leurs racines

Mourir ainsi c'est vivre

Guerre et cancer du sang Lente  
ou violente chacun sa mort Et  
c'est toujours la même Pour ceux  
qui ont appris A lire dans les  
ténèbres Et qui les yeux fermés  
N'ont pas cessé d'écrire

Mourir ainsi c'est vivre

Fanon, Amrouche, Feraoun  
Trois voix brisées Qui nous  
surprennent Plus proches que  
jamais

## FLEUR DE POUSSIÈRE

*A la mémoire de Jean Amrouche.*

Il aurait voulu voir — il pouvait se lever, aller jusqu'à l'armoire à glace, mais il n'aurait pas la force de se retourner pardessus cette épaupe — ou, à défaut de voir toucher, oui, mesurer la blessure majeure qui lui paraissait tour à tour inexistante et insondable, ne pas rester ainsi, momifié en cette odeur d'éther, couché dans ce décor inexplicable, comme s'il était passé à l'autre monde sans le savoir. Il ne savait même pas où étaient ses habits. Il était sûr d'avoir des cigarettes. Il se leva. Mais le vertige fut tel qu'il se laissa tomber d'un seul coup sur une chaise. Il y trouva son pantalon et sa chemise, humides. On les avait lavés. Les poches étaient vides. Il s'habilla, et vit danser des taches rouges sur les draps. Il avait dû beaucoup saigner. Il respira, se remit peu à peu, assis, les yeux fermés. Il ne voulait plus voir cette porte fermée. On avait retiré la clé. Une sourde fureur lui montait à la gorge, mais la douleur était maîtresse de son souffle. Dès qu'elle cessait, il s'apaisait, s'éloignait de lui-même, et se riait amèrement de sa rage puérile. Bientôt, il ne fit plus qu'attendre ces accalmies, les paupières toujours closes, et il n'entendit pas tourner la clé dans la serrure. Il eut seulement le sentiment d'une présence, et risqua un coup d'œil incrédule, en coulisse. Une jeune fille aux cheveux blonds ramassés sur la nuque se tenait sur le seuil, mais lui tournait le dos. Elle refermait la porte, avec des précautions bizarres. C'était le jour. On entendait au loin un poste de radio.

Elle l'avait remis au lit, s'était penché sur lui : « chut ! », en lui fermant la bouche d'un long baiser déconcertant. Ce n'était pas le goût de la jujube. Ce n'était pas Fleur de poussière. Et le désir était venu, tardif comme un regret, par-dessus la souffrance. (( Je rêve », se disait-il, fouillant la chevelure dénouée,

jetée sur lui, en une profusion somptueusement décevante, où il hésitait à se perdre, comme s'il y cherchait une senteur familière, et ne l'y trouvait pas. Il redoutait de s'éveiller sous de nouveaux bandages, tandis qu'elle retirait les anciens, avec des soins qui l'agaçaient, car sa curiosité se mêlait à présent de la même fureur puérile que lorsqu'il avait dû renoncer à sortir.

Il bascula, toucha le sol, tituba vers la chaise, pour ne plus Sire dans l'œil cerné, plus lumineux encore, la douceur — pas même la détresse — l'effrayante douceur de ces pupilles d'un vert sans fond. Un battement des cils mouillés lui fit penser qu'elle allait pleurer. Mais Marguerite lui parlait d'une voix si calme, si nette qu'il se sentit presque humilié.

— Vous avez été attaqué ?

Elle l'avait pris pour un autre. Bien plus qu'une méprise, c'était comme si elle lui avait dit : « *Puisque je t'ai sauvé, tu ne peux être que chrétien.* »

Elle avait failli l'écraser, l'homme qu'elle fit monter dans sa voiture, ensablant.

Depuis que revenu à lui, il répugnait à lui répondre ou répondait d'un ton cassant, elle flairait le drame, sans comprendre, puis comprenait trop vite, tout à la fois : « *J'ai ramassé un rebelle incroyable, arrogant insensé. Je l'ai soigné, sauvé. Pourquoi donc cette haine ?* »

Et déjà dans l'avion plein d'officiers, de reporters, d'industriels, de fonctionnaires en mission qui semblaient tous invités à quelque mise à mort spectaculaire mais réservée, quelque enterrement de toute première classe, dont tout le monde parlait et qui planait sur les silences, était toujours dans l'air et s'étalait en titres gras, en pages entières sur les journaux déployés — « *ah oui, la guerre* » — elle découvrait qu'elle n'y avait jamais cru, à tout le moins n'en avait guère soupçonné la nature, la durée quotidienne (ils se battaient encore, ces Algériens ?), l'étendue obsédante et cependant si peu réelle à ses yeux qu'elle se refusait à l'admettre, sinon comme une anomalie, une démence passagère. Elle s'étonnait, avec une moue curieuse : « *La guerre, la guerre, pourquoi donc cette guerre ?* » Points d'interrogation mués en évidences brutales, doutes révélateurs qui n'allaient plus cesser de l'assaillir, Parisienne ébahie tombée en pleine insurrection dans une ville où son père, une des gloires

locales de la pacification, un ancien d'Indochine et du Maroc, ne lui avait rien dit, rien expliqué.

Déjà elle se sentait liée — mieux qu'ennemie, complice et rivale — à cette incarnation d'une toute Algérie. « *Une Mauresque* », se répétait-elle, incapable de rétablir la nuance péjorative de ce mot devenu archaïque mais non moins dangereux, rendu à sa signification de sang mêlé, de Cid et de khalifes, de noces impossibles. Et Nedjma restait là, face au blessé qu'elle disputait passionnément à l'infirmière, avec des mots amers qui soulevaient Lakhdar sur sa chaise, des flèches bien à elle, Marguerite, jamais, n'en saisisait jamais le sens, de même qu'elle n'avait jamais pu situer que comme l'ombre de son propre dépaysement ce long massacre qu'elle ignorait jusqu'au moment où, freinant devant le corps sanglant, elle engouffra dans la voiture, puis chez elle, tout un siècle de crimes.

Marguerite sauta du lit. Peut-être avait-elle réfléchi au moyen de le faire partir sans danger. Peut-être voulait-elle simplement se montrer à son père, protéger ainsi leur retraite, gagner du temps. Pas une minute, il ne songea qu'elle pouvait aussi livrer à la police un rebelle désarmé, facile à prendre. Il la laissa ouvrir la porte, et s'éloigner.

Marguerite n'entra pas dans le bureau du commandant. Il péroraient de l'Afrique. Elle rebroussa chemin. Mais le blessé n'était plus seul. Ce blessé qui la conduisait de surprise en surprise n'était pas de la race des chefs, subjugué par elle ne savait quelle puissance occulte. Deux jeunes gens, l'un de haute taille, timide, nerveux, qui avait l'air d'un étudiant, et l'autre, pâle et rigide sous l'uniforme, effacé pour l'instant derrière cette femme venue de la nuit noire comme un orage ouvre une fenêtre. Le charme intime dissipé, dans la chambre de Marguerite les fleurs à présent d'autant plus fastidieuses n'étaient que le rappel d'un empire écroulé, sous ses yeux graves, sous ses yeux clairs, avec sa participation active bien qu'inconsciente.

Le commandant n'avait rien dit à sa chère fille unique. Il n'avait fait que lui remettre la clé de contact. La traction noire

était chargée de lui faire savoir tout ce que son père était ou n'était pas, sur cette terre d'ânes et de chameaux.

Lourdement décoré  
Le vieux coléoptère  
gisait encore sur le dos.  
Le livre d'or se refermait sur lui  
Comme il l'avait lui-même refermé  
Sur l'épouse flétrie  
Dans le bourdonnement stérile des casernes  
Loin d'être supprimé  
Il venait au contraire de faire un bond dans la hiérarchie  
En arrachant son étoile de sang  
Lavant enfin ces mains de fervente chrétienne  
En ce bref parricide impliquée à tâtons.

Mais pour l'instant c'était la femme, rien que la femme qui hurlait en elle sa jalousie sans raison, son amour sans issue, ses frustrations de fille unique n'ayant jamais eu d'autre ami qu'un vieux chat depuis la mort de sa mère opiomane, et haïssant non pas son père qu'elle ne voyait pas plus que le Père Noël, non pas le monde qu'elle ne connaissait guère, mais ce vide caricatural qu'on lui avait donné pour destin, ces études toujours interrompues, ces soupirs de mère délaissée, atteinte de tous les maux, tous les vices, toutes les aigreurs, ces mensonges d'officiers par cartes postales de Saïgon, de Rabat ou d'Alger.

Le commandant n'avait rien dit à sa chère fille unique. Il n'avait fait que lui remettre la clé du contact. La traction noire était chargée de lui montrer tout ce que son père était ou n'était pas sur cette terre d'ânes et de chameaux.

C'était donc ça, un rebelle. Ses amis risquaient tout pour lui. Cette femme l'aimait, était aimée de lui. Et Marguerite les regardait, seuls êtres que son instinct lui disait authentiques, même s'ils la détestaient, même s'ils étaient capables de... Mais non. L'énigme, c'était la femme. Cette sauvage, la première qui l'approchait, qui s'imposait ainsi, dans la gueule du Loup, par effraction ou par enchantement pur et simple, invulnérable comme les hors-la-loi, comme si son voile déployé sur une robe étroite, coupée à l'italienne, avait été le parachute d'un long voyage de capitale en capitale, ou comme si, fille de pirate, sans même bouger de sa ruelle, elle avait essayé toutes les toilettes, tous les bijoux, mais s'en était lassée, n'en avait retenu que l'art de se dissoudre en son ardeur natale, perle soustraite d'elle-même, par son propre refus de briller, à la contemplation avide et au pillage des rustres conquérants.

Puis les pas s'étaient rapprochés, animés tout à coup par la surnoise mécanique des événements qu'elle avait cru suspendus. Elle avait eu ce cri : « Mon père ! », sans savoir qui elle voulait ainsi prévenir, et les prévenant tous (le commandant forçait la porte), mais sans prendre parti, croyait-elle, s'identifiant désespérément avec son *blessé*, en une trêve idyllique niant le coup de feu qui décida pour elle.

Ce coup de feu fut sa venue au monde. Elle ne cilla pas, réalisa tout juste qu'elle tendait au meurtrier abasourdi la petite clé, oui, la clé du contact. Et les deux corps, père et amant, furent hissés dans la voiture.

Bain des Maudits. Elle vit dans la vallée, sous les fumées des sources chaudes, la noce incestueuse de jadis, cortège de hautes pierres blanches. Le village semblait mort, et les oiseaux

sans voix ne volaient pas, tombaient des arbres, sous la griffe du vent qui étouffait leurs cris. Les voitures garées là ne devaient pas rouler souvent. Et tout faisait penser à une immense panne inconcevable. Elle aurait pu s'endormir en chemin, faire le tour du village sans avoir l'impression de bouger et bien que Si Mabrouk fût déjà dans le champ de son regard, elle ne sentit sa présence que comme l'ombre d'un nuage quand la lumière varie, fut introduite chez la nourrice comme le vent avait poussé dans ses bras par Nedjma laconique et comme les musiciens, dans l'autre pièce exécutèrent le chant d'amour malheureux :

Qu'a mon ami, qu'a-t-il ? Il était avec moi...

Lakhdar semble dormir, replié dans un coin.

— Il a fallu que je l'assomme, dit le vieux nègre. Quand on lui parle de couvre-feu, il a l'air de ne pas comprendre. Il marche toute la journée. Il couche dehors. A l'hôpital, on ne veut plus de lui. Je ne vois plus que Sidi M'cid...

— Le guérisseur ? Peut-être, dit Nedjma.

— On ne sait jamais, dit Marguerite.

Lakhdar s'est retourné contre le mur qu'il frappe de son poing fermé, comme une porte. La Parisienne demande, en détournant les yeux.

— Vous avez fixé le jour ?

— Pas avant le pèlerinage. En septembre.

— Il va rester ici tout l'été ?

— Je n'en sais rien, soupire Nedjma. J'ai pensé à sa mère... si on pouvait la faire venir.

Si Mabrouk se relève. Il parle avec sa femme derrière le rideau. Lakhdar ouvre les yeux. Nedjma lui lave le visage. L'enfant sourit à Marguerite.

La musique s'arrête. Lakhdar s'est rendormi. L'enfant pleure. La femme de Si Mabrouk le reprend dans les bras.

— Je crois que sa grand-mère sera heureuse de l'avoir, dit Nedjma.

Nedjma n'était jamais venue dans ce village, ne semblait nullement avoir conscience de la curiosité, presque du scandale qu'elle suscitait, sans voile ni valise. Mahmoud ne remarqua d'abord que le couffin, *les livres de Lakhdar*, en proie à l'invasion d'absurde nostalgie, toute la soirée, toute la nuit, jusqu'au lever du soleil, devant le car qui démarrait, tandis qu'il balayait l'air de sa canne, la regardant partir d'un œil lointain. La mère allait la suivre. Mais Nedjma : « *Je t'enverrai un télégramme. Moi-même à l'heure qu'il est, j'ignore où il se trouve. Je n'ai*

*fait ce voyage que pour toi. » Et Zohra : « J'ai supplié tous les saints. Il manquait Sidi M'cid. je le prierai aussi. »*

Zohra la trouva belle, d'une beauté funeste. Oui, le vieux maléfice était entré avec cette femme tombée du ciel, en l'une de ces tourmentes qui soulèvent, font frémir et tournoyer les feuilles non seulement arrachées à l'arbre mais chassées de la forêt; c'est alors qu'elles arborent obstinément toutes leurs couleurs, leur lustre, l'excès de sève opiniâtre que seul un feu d'enfer pourra leur prendre, dans les cris, la fumée, la cendre enfin, macabre et virginale, robe du soir de la splendeur trahie.

— *Ah non, ne pleure pas. Je ne suis pas ici pour pleurer. Tu le verras. Je te prévient, il sort encore de prison, et il n'a pas sa tête à lui. »* Elle était donc ainsi faite, cette (cousine ? Mais sa mère n'était-elle pas la fameuse Française qui ?...) étrangère qui osait lui parler du fils jamais revu depuis qu'elle repassait son uniforme de collégien. Puis elle avait longtemps préparé les colis — sans oublier les cigarettes.

Lakhdar les recevait chaque semaine dans sa cellule, en cette année où la neige, après avoir privé le village de pain et de courrier, n'avait fait qu'annoncer les pires calamités, le typhus, la sécheresse, les sauterelles, la famine, l'insurrection écrasée, les morts et les blessés par dizaines de milliers, les prisons et les camps. Et même quand la guerre éclata, s'étendit, devint atroce et quotidienne, quand elle entendit les obus et les bombes, quand elle vit passer les chars et les canons, les colonnes de suspects et les cadavres exposés comme pour lui rendre plus évident son malheur parmi d'autres, elle disait : *« Il est vivant. Il m'a parlé en rêve. Je sais qu'il reviendra. »*

### SON MESSAGE : UNE ALGÉRIE OUVERTE

La mort de notre ami provoqua la première manifestation d'unanimité franco-algérienne après le cessez-le-feu en Algérie. Dans les milieux intellectuels et politiques nord-africains et algériens, en effet, on trouva les mêmes mots qu'à Paris dans les cercles littéraires et officiels pour déplorer la disparition de cet homme — symbole, qui appartenait à deux civilisations et qui possédait une double culture. C'est dans l'église parisienne qui porte le nom du Berbère saint Augustin qu'a été célébrée la messe mortuaire du Berbère Jean Amrouche. Ses compatriotes musulmans ne manifestaient alors pas moins de recueillement ni d'émotion.

Ainsi Jean Amrouche a pu, par sa mort, susciter cette harmonie et cette compatibilité dont le manque lui avait créé un si continuel et si vif malaise. L'écartèlement pourtant n'avait pas été provoqué par une décision personnelle d'Amrouche. Ce n'est pas lui qui s'est converti au christianisme, mais ses parents : lui, est né dans une famille kabyle influencée par des missionnaires et il a trouvé à sa naissance et le catholicisme et les traditions berbères. Les missionnaires qui avaient conduit à la conversion ses parents se sont occupés de son éducation aussi bien en Algérie qu'en Tunisie où il devait devenir plus tard professeur au Lycée Carnot.

C'est d'ailleurs surtout en Tunisie que Jean Amrouche connut cet « âge d'or » du colonialisme nord-africain dont les professeurs Charles-André Julien et Jacques Berque ont

observé qu'il avait constitué une sorte d'équilibre provisoire au moins dans les milieux d'une certaine bourgeoisie. Poète de tempérament, et frère d'une poétesse de grand talent, Amrouche, par le truchement du christianisme et de la littérature, devait avoir un accès facile (qui fit croire à une assimilation complète) dans la société de l'élite européenne. Si, comme sa sœur, il restait fidèle à ses origines, c'était pour en extraire ces « Chants Berbères » qui n'étaient destinés qu'à enrichir le patrimoine poétique français d'un apport nouveau et original.

C'est en Tunisie qu'il devint le compagnon d'André Gide en 1942, lorsque ce dernier vint se réfugier dans le village de Sidi Bou Saïd, lieu béni des peintres de l'école de Tunis. Amrouche retrouva André Gide à Alger où une vie culturelle intense se manifestait. Après avoir travaillé dans les services d'information du gouvernement provisoire du général de Gaulle, Amrouche devint directeur littéraire des éditions Chariot qui détenaient les manuscrits de Gide, Giono, Camus, Bosco, Jules Roy, Roblès et Claude de Fréminville (plus connu aujourd'hui sous le nom de Claude Terrien, éditorialiste d'Europe N° 1). Alors que Max-Pol Fouchet dirigeait la revue *Fontaine*, Amrouche, avec Gide et nombre d'écrivains métropolitains repliés, lui opposa une nouvelle revue : *L'Arche*.

La tentative de conquête de Paris par les éditions Char-lot posa des problèmes de plus en plus ardues et personnels qui devaient séparer Amrouche de quelques-uns des amis qui comptaient le plus pour lui. De Camus en particulier, et c'est là une séparation dont je témoigne qu'il ne s'est jamais consolé. Mais enfin les problèmes avaient l'humeur pour origine et non les préjugés. Au contraire, comme devait le dire plus tard Camus à Gabriel Audisio : « L'Algérie de demain ? Mais les écrivains algériens l'ont réalisée hier ! ». L'humeur concernait le secret de Jean Amrouche, c'est-à-dire ce supplice d'écartelé, cette recherche de l'harmonie intérieure jamais atteinte, cette compatibilité entre ses origines et son apparente assimilation.

Les rapports avec Amrouche n'étaient pas toujours faciles, de ce fait. Complexé, ombrageux, ambitieux, il était aussi partagé entre le goût du succès immédiat et la vocation de l'écriture patiente. Il ne s'est jamais tout à fait résigné à être ce qu'il était, c'est-à-dire un admirable essayiste, merveilleusement doué pour l'analyse d'un texte

et la psychanalyse d'un artiste. Son exceptionnelle facilité d'élocution, sa science de la formulation architecturée des pensées les plus difficiles à démêler, l'autorité de son timbre de voix devaient faire d'Amrouche l'initiateur de ce qu'on a appelé la critique radiophonique au cours des entretiens fameux avec Gide, Claudel, Mauriac.

Le secret d'Amrouche c'était que pendant ce même temps, c'est-à-dire alors qu'il connaissait ses succès les plus certains, il continuait à entretenir des rapports extrêmement étroits avec sa famille algérienne, avec ses amis musulmans, avec les représentants enfin du nationalisme politique. Sans qu'on s'en doutât il était ainsi continuellement tiré à hue et à dia et le divorce intérieur s'accroissait au fur et à mesure que l'intégration extérieure devenait plus complète. Sa femme française lui avait donné trois enfants, « trois petits Parisiens, me dira-t-il un jour, qui se sentiraient étrangers en Algérie ». Amrouche s'est alors de plus en plus engagé dans le combat nationaliste algérien provoquant souvent la stupeur de certains de ses amis de longue date qui apprenaient du même coup un débat intérieur qu'ils n'auraient jamais pu soupçonner. « Ce qui me coûtait le plus, dira encore Amrouche, c'est d'avoir d'un côté et de l'autre des amis avec lesquels je n'étais jamais entièrement moi-même. » Jusqu'au jour où il crut trouver la paix de l'âme dans l'expérience gaulliste 1958.

Amrouche était sans doute toujours resté plus ou moins rive au gaullisme. Non pas bien sûr comme un membre de l'ancien R.P.F. ou de l'actuelle U.N.R. mais comme un mystique à la manière de Malraux et Mauriac. Plusieurs rencontres avec son grand homme, le persuadèrent que de Gaulle était l'un des Français par le truchement de qui Dieu se manifeste pour établir l'harmonie chez les écartelés : « Gesta Dei per Francos ». La conviction intérieure devint peu à peu vérité révélée. Les peuples français et algériens devaient reconnaître que leur salut était entre les mains du général de Gaulle. Entre ce dernier et le F.L.N. une alliance quasi sacrée, en tout cas inéluctable serait tôt ou tard scellée. Au service de ce véritable dogme Amrouche mettait une argumentation précise, d'une logique

aussi vigoureuse qu'astucieuse. Il impressionnait ceux-là même qu'il irritait. Ainsi lorsqu'avec l'accord de l'Elysée il prit contact avec le G.P.R.A., il était certain, réalisant enfin en lui l'équilibre si désespérément recherché, d'être l'instrument du salut des deux peuples, des deux civilisations et des deux religions auxquels il appartenait.

L'échec de sa mission provoqua en lui une indicible amertume. De Gaulle redevint pour lui un homme supérieur aux autres mais seulement un homme, et non plus une sorte de prophète. Le G.P.R.A. avait décidément des faiblesses que n'excusait pas à ses yeux la noblesse de la cause algérienne. Pourtant et en dépit de ces dernières années où Amrouche avant de mourir d'un cancer fut atrocement malade de l'Algérie, rien ne devait être plus conforme à ses vœux et à son combat que les clauses des accords d'Evian. Amrouche ne pouvait pas être pour quoi que ce soit d'autre qu'une coopération étroite, vigilante et même militante entre la France et l'Algérie. Une Algérie spécifiquement arabe, répétait-il, provoquerait le même « malaise ontologique » que celui suscité par la fiction de l'Algérie française. « Nous voulons une Algérie ouverte, multiraciale, qui dépasse à la fois et par une construction commune le colonialisme des uns et l'exclusivisme des autres. » C'est cet héritage que laisse Jean Amrouche à ceux qui sont soucieux de lui être fidèle.

## LE POÈTE ET LE CRITIQUE

Jean Amrouche était poète, un vrai poète.

Du poète, il avait les caractéristiques, et d'abord la première, la recherche de l'essentiel. Un poète bat les buissons, certes, mais il ne se perd jamais en route. Amrouche était ainsi. Droit et flexible, comme une épée.

Il commença par publier une plaquette « Etoile secrète » qui parut avant la guerre à Tunis. Puis ce furent les « chants berbères de Xabylie » qui révélèrent des rythmes inconnus et dotèrent la poésie universelle d'un nouveau domaine.

On peut regretter que d'autres activités aient détourné Amrouche de la poésie qui occupait sûrement dans son monde intérieur une place de choix. Mais n'oublions pas que son œuvre durable se situe sur un autre plan : celui de la critique littéraire. J'entends par là non celle qui est expédition de l'actualité, ni non plus celle qui est laborieuse tâche d'érudit, mais celle qui est véritablement récréation. Celle de Sainte-Beuve, de T.S. Eliot, de Thibaudet, de Charles du Bos. Amrouche était de cette race. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire ses dialogues radio-phoniques avec Paul Claudel.

Publiés sous le titre de *Mémoires improvisées*, ces entretiens sont un des plus suggestifs, des plus riches et des plus beaux ouvrages de Claudel.

Mais Amrouche en est le co-auteur. Non seulement ses questions, observations et contradictions sont d'une extraordinaire pénétration, mais il est évident que, sans elles. Paul Claudel ne se serait pas ainsi livré. Etonnante escrime où Amrouche marque des points, plus souvent qu'à son tour.

Claudel fait face, s'ébroue, grogne, vieux sanglier traqué. Le chasseur Amrouche ne le laisse pas en répit. Parfois, se

transformant en cavalier, il le ramène sur l'obstacle, et l'oblige à sauter.

Le résultat est cet étonnant exercice d'autocritique de la part d'un homme si assuré de son génie. Livre à part, en quelque sorte unique, et que nous devons à Jean Amrouche.

Quand on parlait lettres avec notre ami, on percevait chez lui la mélancolie de l'homme qui n'a pu suivre sa vraie vocation. Il avait, je crois, la nostalgie de la haute littérature, celle qui ne se soucie pas des modes et qui se propose la quête de l'absolu. Il apportait dans ses jugements littéraires la passion de pureté, l'intransigeance et l'enthousiasme lucide qu'il mettait en toutes choses.

Nous, ses amis, nous n'oublierons pas la qualité exceptionnelle de son intelligence et de son âme. Je voudrais rassurer son ombre fraternelle d'écrivain. Je crois que les *Mémoires improvisées* de Paul Claudel garantissent à Jean Amrouche cette sûre et longue navigation vers les rives de l'avenir qui est le vœu inavoué de quiconque commet l'imprudence de manier une plume.

### TANT DE CHEMINS PERDUS...

Parlons clairement, comme il aimait lui-même parler. Car la clarté lui servait d'intransigeance.

Le monde a appris à se jouer des mots sur lesquels certains hommes s'obstinent à jouer leur vie. L'affaire du monde est de réduire ces dernières passions solitaires. L'affaire des hommes est de veiller à leur entretien.

Lancez, par exemple, le mot « liberté ». Il retombera comme une pièce désuète que nul ne se baisse plus pour recueillir. La liberté ne passe-t-elle pas pour l'expression de cet attachement au luxe, propre aux sociétés périssantes ? Tant de gens en sont déjà privés qu'elle semble ne plus concerner vraiment que des minorités. Et, surtout, ne me dites pas que notre temps s'intéresse encore aux vœux des minorités. Allons un peu plus loin.

Dans un monde hors-liberté, l'homme libre se présente non seulement comme un intrus, comme un gêneur, mais aussi comme le porteur d'étranges intrigues, comme l'artisan d'on ne sait quelles corruptions. Demain, peut-être, lorsque l'intelligence sera devenue tout à fait fonctionnelle, la liberté prendra-t-elle la relève des anciens exotismes et trouvera-t-elle ses Gauguin et ses Conrad pour déblayer, une fois de plus, tant de chemins perdus...

Jean Amrouche paraissait souvent distrait, de la distraction particulière aux êtres qui n'ont isolé l'essentiel que pour mieux s'avancer vers la vie. Pour lui, point de terre promise, mais une terre à étreindre séance tenante, dans l'instant indéfiniment reconduit. Pour lui, une fête de l'abondance, une façon de brandir l'existence à bout de bras, un regard de maître sur un paysage disponible.

Je revois Jean Amrouche — et c'est presque l'ultime vision que je garde de lui — adossé aux tendres pentes de Fiesole,



dévisageant Florence qui repoussait lentement les brumes du matin. Car il y a un art de susciter l'intimité des choses, un art de regarder s'éveiller une femme ou se déployer une ville, et je ne fus pas surpris qu'Amrouche y excellât. Après avoir ainsi rappelé à lui son domaine, Amrouche entreprit de cueillir des fruits ou plutôt de mordre directement aux quelques fruits qui se balançaient à l'extrémité des branches. Tout cela sans la moindre hâte et sans ce poids persuasif que l'on ajoute parfois à ses propres gestes pour leur donner une signification exemplaire. Tout au plus, eut-on pu discerner dans sa démarche la volupté discrète dévolue aux invités personnels de la nature. Auparavant, nous avions, Amrouche et moi, passé plus d'une heure auprès de Martin Buber, discutant avec le vieux philosophe, répondant à ses questions, échangeant des idées. Il n'y eut pas de mots-clés dans cette conversation, aucune de ces monstruosités du langage par quoi les intellectuels croient devoir marquer leur pouvoir d'intervention. Je me souviens seulement d'un grand calme et d'une sorte d'éclaircie humaine. Il s'agissait bien d'une éclaircie, et je ne trouve pas d'autre terme pour désigner cet état de sympathie qui ne se cherchait point de raisons, cette parenthèse de temps véritable à même la durée.

Amrouche était, je le répète, un homme de liberté, dans toute la mesure où la liberté ne se constitue pas en mythe vengeur ou en doctrine savante faite pour couronner l'exercice de la puissance, mais reste l'aura naturelle de l'homme et comme l'accomplissement de son souci d'espace.

Le contemporain est solaire, note fort justement Abellio, tandis que la méditation est nocturne. Jean Amrouche, poète du réel non-médiatisé, était un phénomène éclairant par sa façon de répandre la lumière qui lui venait des choses. Il savait ne point disputer la parole aux gens et l'on eut dit qu'il attendait que s'élevât un chant aux premières notes duquel se fût consumé le discours.

Il y a ceux qui ont besoin d'appeler, et puis ceux qui devancent toute réponse. Il y a ceux qui vous demandent vos papiers, qui prennent en mauvaise part un sourire matinal, qui

semblent toujours en retard d'une contrainte, qui voudraient être de tous les pèlerinages de la violence. Et les autres, comme Jean Amrouche, qui tendent la main aux inconnus. S'il n'avait tenu qu'à eux, le monde ne serait sans doute pas figé aujourd'hui dans la grimace laborieuse où l'on cherche en vain à reconnaître un visage.

## L'HONNEUR D'ETRE HOMME

Qui a connu Jean Amrouche sait que la vraie gloire n'est pas de ce temps de littérature et d'ordonnance de mots. Car voici un homme qui, toujours, eut le parfait dédain de sa propre pérennité langagière et voulut justement se passer de ce genre de parodie.

Je sais que beaucoup seront agacés par ce propos; mais il me semble exprimer pourquoi de nous tous, celui qui ne se voulait que le transcripteur des « Chants Berbères de Kabylie » est le plus grand. Jean Amrouche n'était que modestie et sourire lucides. Certains ont voulu interpréter prosaïquement ce comportement insolite devant la « vie » que l'on dit artistique. Là où ils ont cru discerner de l'orgueil n'était que son peu de considération pour la chose publiée.

Je me rappelle que du temps de la guerre d'indépendance de l'Algérie, il se trouva un butor qui écrivit à un quotidien pour vitupérer non l'exposé que Jean Amrouche y avait publié deux jours auparavant, mais l'homme de raison brusquement passé à l'état démoniaque.

Ce personnage, dont le nom ne présente aucun autre intérêt qu'anecdotique, était indigné. Alors quoi ! il avait jadis rencontré « l'écrivain kabyle » dans les « Salons Algérois ». Amrouche était parfaitement assimilé. Il était chrétien même, échappant ainsi à l'obscurantisme, à la malédiction d'un certain islamisme.

Et voilà que ce poète à qui « nous avons tout donné, la culture en particulier », ne se sentait aucunement une âme de maître d'hôtel ! Il osait dire ce qu'était, à cette époque, « la France comme mythe et comme réalité ». Il prétendait, suprême inconscience, mettre en doute « l'œuvre de pacification ». Tout de même ! La liberté, une né-

cessité ontologique ? Absurdité que toute cette logomachie.

Oui, l'étonnement, la panique et l'indignation de ce correspondant dérouté étaient justifiés, car le courage et les hommes libres sont rares. Jean Amrouche avait pris la parole alors que des voix illustres s'étaient tues. Il scandalisait comme il avait déjà irrité les littérateurs en ne daignant jamais faire carrière dans les lettres. Camus lui, au moins, observait un silence rassurant.

Et pourtant, Jean Amrouche est le plus pur des écrivains algériens et des poètes de la Méditerranée. Cet exil, qu'il portait comme un faux meurtrier et qui eut raison de sa santé, était pour lui le prix qu'il fallait payer à la destinée et au malheur.

Quelquefois, dans le crépuscule de Paris, après un après-midi où cet homme aux idées claires et distinctes avait analysé, dans une langue d'une pureté maintenant perdue, le conflit permanent « des idées et des hommes », Jean Amrouche se laissait animer par le feu de son discours. Il consentait alors, en s'excusant presque, à ouvrir le placard où il rangeait des poèmes qui resteront peut-être à jamais à l'état de manuscrits.

J'ai toujours été frappé par la qualité et la beauté de ces versets. Mais la poésie n'intéresse plus grand monde et je ne dirai que mon chagrin au souvenir de cette voix admirable, émue et émouvante, qui rendait effectivement inutile toute édition, tant la voix du poète était le truchement somptueux de celle des dieux.

Les événements plus que les hommes passent vite. Tels ces nuages nocturnes du Maghreb qui s'épuisent en une course absurde d'un point à l'autre de l'horizon.

A mes yeux, aucun contemporain n'égale cet homme de cœur et de génie que j'aurai eu le bonheur de connaître et qui me fit le suprême honneur de me donner quelques pages pour préfacier des textes écrits contre le génocide et la barbarie.

*« Un temps nouveau s'éveille au cœur d'un automne de débâcle et de restitution, proclame et sacre un printemps de gésine et de fondation, remonte le temps des morts, en flots de paroles verticales... »*

*Janvier 1963.*

## SA VOIX MANQUE...

Voici un an que j'ai vu s'éteindre chez lui Jean Amrouche, terrassé en trois mois par un mal impitoyable, fauché en pleine force de l'âge. Sans doute avait-il eu conscience dans les toutes dernières heures de la gravité de son état, car la veille de sa mort il avait accepté de recevoir les derniers sacrements. Mais, il faisait encore avec moi des projets d'avenir. La guerre d'Algérie se terminait : il allait pouvoir se détourner enfin des combats et de la politique. Il comptait passer de longs mois hors de Paris, à rédiger les poèmes et les livres qu'il avait remis d'écrire depuis sept ans. Bref se remettre à vivre.

Cet écrivain né, qui possédait une pensée d'une extraordinaire fermeté et maniait l'une des plus belles langues qu'il m'ait été donné d'entendre sur des lèvres humaines, eût été l'égal des plus grands, s'il avait pris le temps de mettre à exécution les projets qu'il avait en tête; mais il s'était pratiquement arrêté d'écrire depuis 1954. Le chant poétique qu'il portait en lui s'est arrêté sur ses lèvres au spectacle de l'immense passion que vivait son peuple.

Nous nous étions rencontrés en 1955, à la salle Wagram lors d'un des premiers meetings contre la guerre d'Algérie. J'avais alors trouvé en lui un camarade de combat qui devint vite un ami, et plus tard un frère. Nous nous sommes rarement quittés pendant 7 ans et pour l'avoir vu vivre quasi-quotidiennement, je puis attester qu'il est mort de la guerre d'Algérie, que cette guerre lui a littéralement « rongé le sang », comme dit si bien l'expression populaire. Homme de double culture en effet, Algérien par la chair, Français et chrétien par l'esprit, comment n'eût-il pas été écartelé par ce conflit fratricide ?

Peu d'hommes ont su exprimer comme il l'a fait la

signification profonde de la révolte du peuple algérien. Les quelques grands textes qu'il a publiés dans des quotidiens ou hebdomadaires demeureront comme des morceaux d'anthologie. Tout en se montrant extrêmement sévère pour le colonialisme français, Jean n'avait jamais songé un instant à renier une France qui l'avait fait ce qu'il était, ni son attachement aux valeurs que lui avaient enseignées ses maîtres français, et des hommes comme Valéry, Claudel, Gide et Mauriac — dont il était devenu le familier. Il dépassait de très loin l'idéologie du nationalisme et ses querelles. Il était le survivant ou la préfigure — comme l'on voudra — de ce citoyen méditerranéen, ouvert à une civilisation universelle dont il affirmait qu'elle était née et ne pourrait survivre qu'autour de la Méditerranée. D'où son drame. Car son patriotisme kabyle et algérien le firent désigner comme un « fellagha » par les partisans de l'Algérie Française — mais sa fidélité à la France le rendit suspect aux yeux de certains nationalistes algériens.

Il affectait de ne s'en pas soucier. Je sais pourtant qu'il souffrit profondément de cette situation d'écartelé et d'incompris. Et qu'il ne trouva pas d'autre issue pendant 7 ans que d'aller sans cesse de l'un à l'autre, en tentant avec plus ou moins de bonheur de se faire interprète, intercesseur et même intermédiaire. L'ancien professeur, l'ancien rédacteur en chef de « l'Arche », le poète des « Chants berbères », au lieu de s'enfermer dans la tour d'ivoire de la création littéraire, se fit négociateur, exégète de la pensée de de Gaulle auprès du F.L.N., ambassadeur du nationalisme algérien auprès des hommes politiques français. Combien d'entre eux auront découvert le vrai et noble visage de l'Algérie à travers la conviction, souvent passionnée, toujours désintéressée, qui l'animait...

Et puis, quand est venu le moment, qu'il avait espéré de toute son âme et préparé de toutes ses forces, lorsque Evian a vu naître la paix, le ressort s'est brisé, qui attachait encore à la vie cet homme trop noble pour avoir pu supporter, sans en devenir physiquement malade, le long temps du mépris et de la haine que nous venions de vivre. La suite ne l'intéressait pas. Il avait délivré son message, fait tout ce qui était en son pouvoir de faire pour sauver tout ce qui pouvait l'être à travers le naufrage.

Quel rôle eût-il joué au lendemain de cette guerre ? Je me rappelle que durant sa maladie, des membres du

G.P.R.A. lui avaient téléphoné du Maroc : après s'être enquis des nouvelles de sa santé, ils lui annonçaient — dans un geste de pitié touchante — qu'ils lui confieraient une ambassade dès qu'il serait remis sur pied. Cela l'avait fait sourire. Fier et conscient de sa réelle supériorité intellectuelle, il connaissait aussi fort bien ses limites, et qu'il ne pourrait jamais réussir en politique tant il manquait de patience et de capacité de dissimulation. Il n'était pas fait pour les fonctions publiques ou officielles. Mais pour l'expression, la clarification de ces complexes d'idées et de sentiments où s'embrouillent les politiques, et qui faute d'être précisément formulés aboutissent le plus souvent aux différends, aux malentendus et aux ruptures.

Par le pouvoir de l'intelligence, Amrouche était capable de rendre clairs les problèmes idéologiques et politiques les plus embrouillés. C'est, je pense, le meilleur service qu'il eût pu rendre à son pays, que d'aborder quelques-uns des problèmes majeurs qui se posent à ses dirigeants et de dire honnêtement et vigoureusement, comme il savait le faire, son sentiment sur les options fondamentales nécessaires. Malgré son désir de retraite, je suis persuadé qu'il ne se fût pas tenu à l'écart de la mêlée, et que ses prises de position n'auraient pas été sans importance. Sa voix manque aujourd'hui à l'Algérie.

Comme elle manque à tous ceux qui avaient entrepris, au sein du colloque de Florence, la tâche difficile de faire mieux se comprendre et s'entendre les riverains de la Méditerranée. Qu'au moins le souvenir de cet homme noble et bon, de ce cœur passionné et tendre, de cet esprit exigeant et sans faiblesse ne nous quitte pas. Qu'il continue d'inspirer notre lutte pour qu'après tant de deuils et d'amertumes l'esprit de paix et d'amitié finisse par l'emporter parmi les peuples qui bordent cette petite mer intérieure, berceau de l'esprit de la civilisation.

## UN GRAND ÉLAN BRISÉ

Fortement imprégné de culture française et des traditions nord-africaines singulièrement kabyles, Jean Amrouche était essentiellement une personnalité et un écrivain méditerranéen. Il réunissait, à la manière de la Méditerranée, les dons et les qualités les plus contradictoires : la fougue et la sagesse, la subtilité et la rigueur, la dureté et la tendresse.

Au cours des séances du Congrès Méditerranéen de la Culture à Florence ou à l'occasion des longues promenades du soir le long de l'Arno, sa conversation était constamment émaillée de comparaisons et d'images tirées des spectacles ou des légendes de la Méditerranée. Il évoquait notamment la légende des Atrides où l'amour se changeait en haine et vice versa, comme dans la mer latine un temps serein et clair remplace brusquement la tempête la plus déchaînée.

Mais pour moi qui connaissais surtout l'homme, et l'homme engagé plus que le poète et le littérateur, Jean Amrouche reste le symbole de la clairvoyance et du courage. Une clairvoyance et un courage qui m'apparaîtront toujours sous la forme d'un grand élan brisé en pleine ascension.

Ayant fréquenté Amrouche surtout depuis la guerre d'Algérie, j'avais pu me rendre compte à quel point il avait pu combiner la clairvoyance, le sens politique, la rigueur et le courage dans les analyses. D'une part, il défendait avec une intransigeance absolue la cause algérienne et d'autre part, au risque de se fâcher avec ses meilleurs amis de la gauche française, il prophétisait que de Gaulle et le F.L.N. étaient condamnés à s'entendre pour que soit con-

sacrée l'indépendance de l'Algérie; et c'est bien ce qui est advenu malgré les pronostics contradictoires. C'est bien cette prévision qui a été consacrée par les accords d'Evian. Mais à ce moment-là Jean Amrouche venait d'être frappé par une horrible maladie et il n'a pu qu'entrevoir une victoire qui était sa victoire.

Que se serait-il passé s'il avait survécu ? On peut toujours épiloguer. Nul doute qu'il aurait rejeté les complaisances et les demi-mesures qui lui faisaient horreur. Mais son amour pour la terre algérienne était tel que le sens méditerranéen de la mesure aurait prévalu et il aurait, finalement, malgré une certaine tendance aux appréciations absolues, décidé d'appuyer ce qui existe et d'encourager les efforts les plus constructifs d'où qu'ils viennent.

Il avait cent fois écrit et dit que l'indépendance était inséparable de la coopération. C'est, d'ailleurs, là l'esprit des accords d'Evian, quelque évolution que puisse en subir la lettre. Fidèle à son tempérament et à son idéal méditerranéen, soucieux de réaliser la synthèse des deux civilisations, il aurait été certainement un des fervents protagonistes de la véritable coopération.

## UN COMBATTANT DE LA TOLÉRANCE

Quand, il y a quelques mois, nous évoquions à Florence la mémoire d'Amrouche, c'est l'image de Moïse qui m'est venue à l'esprit — Moïse le berger du peuple hébreu, appelé à Dieu au seuil de cette terre promise qu'il ne devait jamais connaître. Il y a dans la nature d'Amrouche ce côté mystérieux et fataliste, qui avait son importance, côté habilement caché par la personnalité vigoureuse de l'homme entier, aimant la vie avec courage et obstination et allant, par habitude, jusqu'au fond des problèmes.

En 1956, avec d'autres amis, nous créions ensemble la revue *Etudes Méditerranéennes*, puis un an plus tard, nous mettions sur pieds les Colloques Méditerranéens de Florence. Amrouche voyait dans ces deux initiatives l'affirmation de ses convictions : Il fallait tenter de contribuer à la création d'un climat de tolérance dans les relations humaines. Il nous disait souvent « si ces hommes de la Méditerranée pouvaient mieux se connaître, et de ce fait s'apprécier par-delà les barrières des différends politiques, en fin de compte, c'est l'homme qui imposerait sa loi ».

Amrouche a été fidèle à ces deux entreprises. Avec Giorgio La Pira et les autres fondateurs, il n'a jamais reculé devant les difficultés énormes suscitées par le climat infernal de la politique méditerranéenne, afin que la cause du rapprochement entre les hommes s'affirme et entre dans les mœurs.

Dès notre première rencontre, en 1955, j'abordais avec lui le problème complexe des relations Judéo-Arabs. L'homme n'aimait pas les équivoques et savait clarifier ses positions. J'étais impressionné par la rigueur et l'honnêteté de son raisonnement. « Israël fait partie du paysage méditerranéen, de la raison d'être de cette région et de son âme. Il faut œuvrer pour que les

hommes politiques le comprennent, car ceux qui ignorent cet élément de base méconnaissent ce qu'il y a de plus sacré dans cette partie du monde. L'Algérie de demain sera peut-être cette terre de rencontre où Chrétiens, juifs et Musulmans sauront créer le climat de confiance, essentiel à la réconciliation. La libération de cette terre d'Algérie aura certainement un effet pacifique sur les relations Judéo-Arabes. La vocation de mon peuple est de travailler en paix, et de créer... »

Amrouche tenait ces propos aux hommes les plus divers, tels le Roi Mohammed V du Maroc et le Président Ben-Gourion d'Israël, avec la même foi et la même ferveur.

Aux jours les plus dramatiques de la guerre d'Algérie, quand la peur et la folie collective hantaient les diverses communautés, et que dans le tohu-bohu la loi de la jungle dominait, mes pensées allaient surtout vers les Juifs algériens, perdus dans la mêlée. Leur situation particulière risquait de les transformer en boucs-émissaires. Je fis part à Amrouche de mon inquiétude et lui demandais conseil. L'homme qui ne faisait aucun compromis avec sa vérité, ses convictions ou ses principes décida d'examiner ce problème avec ses amis, les chefs de la rébellion. Il alla à Tunis. J'apprenais plus tard qu'il avait plaidé le dossier juif avec générosité et conviction, dégageant le côté particulier et profondément humain d'un drame où les figurants risquaient de devenir les victimes. C'est à lui qu'il revient aussi d'avoir convaincu les leaders du F.L.N. de renoncer à leur opposition au décret Crémieux, décret qui accordait aux Juifs d'Algérie la nationalité française et de ce fait les séparait de la Communauté algérienne au sein de laquelle ils vivaient depuis des millénaires. Pour lui, l'annulation du dit décret risquait de semer la confusion et le cahos parmi les Juifs d'Algérie, qui depuis plusieurs générations pensaient en Français. « A-t-on le droit de retourner la roue de l'histoire ? »

Tel était l'homme, qui fidèle au rôle qu'il entendait jouer, refusait les fonctions les plus importantes. Ecarté de la R.T.F., il ne voulait à aucun prix quitter Paris car, disait-il « *C'est ici que je peux donner le maximum pour que la guerre d'Algérie cesse et que mon pays se libère. La paix en Algérie se fera entre deux peuples désormais liés par un destin commun et une vocation commune, et il faut plaider cela à Paris aussi.* » Amrouche s'est assigné ce rôle, il l'a rempli avec dignité, faisant honneur, tant à sa Kabylie natale, terre de ses ancêtres, qu'à cette France qu'il aimait, où il avait puisé sa culture et fondé sa famille. Il a disparu, quand Français et Algériens s'enga-

geaient dans la voie de la réconciliation. De son Sinai, Amrouche voyait ses idéaux se rapprocher de leur réalisation.

Son message est celui d'un homme qui, avant tout, avait confiance dans ses semblables. D'un homme pour qui la condition de l'existence créatrice de toute société, c'est-à-dire de sa survie, dépendait avant tout de l'esprit de tolérance animant les communautés qui la composent. D'un homme pour qui le pluralisme des cultures est un élément essentiel de lendemains meilleurs.

*Tel Aviv, Août 1962.*

## CET ETRE DE FEU...

Aucun de ceux qui ont approché cet être de feu ne saurait parler de lui froidement, et moins que tout autre celui qui trace ces lignes. Notre accord eut dès le premier jour un caractère instantané et fulgurant. C'était au printemps 1930, à Sousse, en Tunisie, où je faisais mes premiers pas dans ce qui devait être une longue carrière africaine. Libéré depuis la veille du service militaire et précédé d'une réputation de singularité, il apparut et s'assit à la table commune; je connus aussitôt qu'il était, non singulier, mais unique.

Svelte, racé dans le délié des mains et l'ovale du visage, déroutant par une ombre dans l'œil, clair de teint mais avec des cheveux d'un noir de jais, drus et ondes, il apparaissait, solidité et flamme, comme le lieu de rencontre de deux mondes. Au cours du repas jaillit l'étincelle; nos deux voix, comme un chœur alterné, reprenaient les cadences de « La jolie rousse » d'Apollinaire et du « Ni-htimim » de Milosz — une conjonction sans égale en un tel temps et en un tel lieu.

Le soir même, nous n'avions plus l'un pour l'autre aucun secret. La longue plage nue que barrait à l'horizon la masse bleutée du Djebel Zaghouan, nous vit échanger chaque jour projets d'avenir et confidences. Il avait le don de révéler les êtres à eux-mêmes. Son autorité, qui à beaucoup paraissait dure, avait pour contrepartie un sens des nuances, une subtilité d'esprit et une gentillesse de cœur sans égale qui décontenançaient les inattentifs, plus enclins à retenir les chansons de corps de garde dont il avait un riche répertoire que les références à la poésie de Claudel dont il n'entretenait que ses rares intimes.

Il était né par une nuit de neige de 1906 au village d'Ighil Ali en Kabylie, dans la vallée de la Soummam. Nous y fûmes ensemble au printemps de 1932. Il semblait me faire offrande de ces monts de schiste auxquels les siens disputaient quelques maigres biens : figuiers et amandiers, oliviers et céréales. Tout était pauvre et noble dans la lumière; il n'était que respect devant les siens qui portaient le burnous, devant sa grand-mère qui cuisinait en plein air entre trois pierres calcinées, et face à l'enclos de terre chrétienne où il se demandait s'il aurait un jour sa demeure :

*Je voudrais reposer dans ma famille humaine, Celle qui fut livrée à une sombre haine, Mais qu'un Dieu délivra sur un Mont d'Oliviers, Pareils aux troncs nouveaux des arbres de chez nous.*

Cet « Adieu au pays natal » d'où sont extraits ces vers, et qu'il me dédia, fut écrit au cours de ce séjour mémorable, qui fut pour lui, après quelques années d'Europe, un réenracinement. Sous les auspices de la revue *Mirages*, où avaient paru les premiers textes de sa plume, le recueil « Cendres » marqua la naissance d'un poète africain encore pénétré d'influences, mais soucieux de réduire à l'unité le conflit de sa double appartenance. Ceux qui, plus tard, devaient parler de son reniement, n'ont pas eu accès aux tourments qui devaient faire de sa vie une interrogation permanente.

Sa faculté d'assimilation tenait du prodige, comme le savent les auditeurs de ses conférences sur Racine et sur Nerval, mais c'est d'un trait bien antérieur que je veux parler. Lorsque parut « La Quête de Joie » de Patrice de La Tour du Pin, je lui donnai à lire cette œuvre d'un inconnu (il était alors à Bône, mais nous correspondions au rythme de quatre ou cinq lettres par semaine), en le pressant de rédiger en toute liberté ses impressions de lecture. Il écrivit aussitôt, sous le titre « La pensée de Patrice de La Tour du Pin », une longue étude, la plus pé-

nétrante pour l'époque, qui prit place dans l'hommage collectif que nous consacraâmes au poète de vingt-trois ans. Les années passaient. A Bône, entre des occupations pédagogiques, sportives et culinaires, il composait un grand poème, « Etoile Secrète », dont il m'adressait de semaine en semaine les feuillets, revus, corrigés, épurés, resserrés dans le sens de la maîtrise. Au sein d'une époque insatisfaite et lourde de catastrophes proches, il y célébrait un mystérieux Absent appelé à racheter le manque de croyance et d'amour dont il abritait la faim en lui :

*Car l'inconnu seul l'attirait, La  
Découverte, l'île vierge Dormant au creux  
de chaque chose.*

Lorsque le livre parut dans cette collection des *Cahiers de Barbarie* qui fut une assez belle aventure, aussitôt après un recueil de ce Milosz qui avait scellé notre fraternité, il fut salué par les critiques de poésie comme une œuvre significative, nourrie de l'amour des êtres vivants et morts, humanisée par la tristesse d'un exil malaisé à définir.

Cet exil, j'en savais îa nature. Au cours de voyages qui nous avaient fait parcourir l'Europe, du Portugal jusqu'à la Mer Noire, le baromètre de son humeur passait du maussade à l'exalté, selon qu'il allait du flou atlantique au génie solaire de la Méditerranée et à l'amalgame d'odeurs et de saveurs fortes des pays balkaniques. Il ne reprenait vie que là où il retrouvait, dans le fumet du mouton grillé ou du poivron frit, l'air nourricier d'une Kabylie qui lui demeurait intérieure. Un jour, à Athènes, je décachetai devant lui une lettre — déjà posthume — du poète malgache Rabearivelo qui m'annonçait son suicide, motivé par l'impuissance où il était de trouver l'équilibre entre la civilisation de ses aïeux et celle qui lui venait de France.

Ce fut pour Jean Amrouche un choc déterminant. A son pays il devait un hommage éclatant. Humblement, modestement, cet homme fier choisit de suspendre le cours de son œuvre personnelle pour se contenter du rôle qui est celui du donateur chez les peintres du xvi<sup>e</sup> siècle. Nous trouvant enfin réunis, nous fondâmes, à Tunis, l'année qui précéda la guerre, sous l'invocation du « Monomotapa » (les « deux vrais amis » de La Fontaine) une nouvelle collection de poésie où parurent ses « Chants berbères de Kabylie » :

œuvre collective mais magnifiquement personnalisée par la qualité des traductions et par une ample préface où Jean Amrouche s'élève à grandes foulées du particulier à l'universel : « Il est bien certain que les paysans ou les colporteurs kabyles n'ont pas un instant songé, tandis que la nostalgie du Pays leur dictait ces poèmes déchirants, qu'ils chantaient la grande douleur de l'homme chassé du Paradis. Pourtant, en même temps que leur douleur, c'est bien celle-là qu'ils ont chantée — et c'est pourquoi leurs chants apportent à qui les accueille un si grand bouleversement ».

Sans lui, ces chants de la tradition orale, qu'il recueillit sur les lèvres de sa mère, femme de la qualité la plus haute, seraient aujourd'hui perdus. En les ajoutant au trésor commun de la poésie qui n'a pas de frontières, il a joué, bien avant la période d'« engagement » que connaissent ceux qui l'ont découvert plus tard, le rôle de médiateur auquel il était prédestiné.

Vint la guerre, que suivit l'armistice. En un temps où la pensée était asservie, il nous parut salutaire de ne pas laisser se rouiller les armes dont nous disposions. Toujours ensemble, nous fondâmes, dans un quotidien dont le titre aujourd'hui est bien dépassé, *La Tunisie française*, une page littéraire où, deux années durant, nous fîmes de semaine en semaine échec à l'esprit de veulerie et de démission qui risquait de tout submerger. Certaines inimitiés nous exaltaient, tandis que la presse de France reprenait et commentait des textes souvent remarquables par la vivacité de leur pointe. (Les curieux y pourront chercher avec fruit les notes signées Agathocle et Thrasybule). Dans cette équipe qui allait grossissant, la joie et l'honneur nous furent donnés d'accueillir, aux côtés de Gabriel Audosio, pionnier de la littérature algérienne, deux noms qui sortaient à peine des limbes, ceux d'Albert Camus et de Jules Roy.

C'est ici que je suspendrai, à ce point où le souvenir en est sans ombres, l'évocation d'un être généreux et dévorant — parce que tout ce qu'il touchait était drame, et que le drame était en lui — avec celle d'une union d'esprit que l'Afrique avait faite, et que l'Europe devait relâcher.

(Ecrit pour *Preuves-Informations*.)



## PLEURANT NE PLEURANT PLUS

Pleurant ne pleurant plus  
 le temps de ma défaite  
 la fin de la jeunesse  
 la mort de mon ami  
 Rêvant encore rêvant  
 je suis revenu à la cité d'avril  
 Elle m'attendait avec son air de fille sauvage  
 Elle me regardait avec ses yeux de fille méchante  
 et m'a mesuré avec son couteau  
 Douleur j'allais les mains ouvertes  
 les portes n'étaient plus fermées

Après tant de nuit après tant d'exil  
 rêvant ne rêvant plus  
 n'étouffant plus  
 dans mes casbahs  
 je suis entré dans la cité d'avril  
 où mon ami le poète est mort  
 Je lui apporte ce qu'il aime  
 les yeux d'un enfant les mots de la terre  
 et dans tous ses fruits l'aimante matière  
 la sagesse végétale  
 l'honneur le bonheur des langues natales  
 l'une descend aux rivières  
 l'autre remontait à Dieu  
 Dans le grand troupeau des villes  
 je lui donne un agneau noir  
 et l'aveugle transparence  
 qui fait l'image étoilée

Je lui verse à cœur ouvert le  
 grand rire des garçons l'amère  
 beauté des filles Paris portant  
 ses nuages et Pâques le signe et  
 l'ange de l'esprit qui ne se rend  
 pas

Pour les morts et pour les vivants  
 avril rêvant avril  
 enlève tes fils  
 nous ferons le saut de l'amour sans filet  
 Bientôt les Algériens feront de grandes fêtes  
 Bientôt les Algériens iront dans toutes les villes  
 Les filles et les garçons iront dans les montagnes  
 iront dans les forêts iront dans les prairies  
 sur le bord de la mer  
 rêvant ne rêvant plus  
 que la liberté se vit bouche à bouche  
 Craignant ne craignant plus  
 que le temps passe  
 et que le nom s'efface du cœur et de la pierre  
 Les enfants de la paix les amants les rivières  
 vont vivre et réjouir mon ami le poète  
 et le temps de l'amour ne passera jamais

Pleurant ne pleurant plus  
 l'enfance  
 l'ange noir  
 a mis sa ceinture d'or  
 Je ne m'évaderai plus de la cité d'avril  
 Soleil demande à Jean  
 demande à Gregory  
 que le Dieu des poissons  
 ne me préserve pas de l'hameçon

*Pâques 1962.*

## DEUXIEME PARTIE

# Textes de JEAN AMROUCHE

Nous devons à l'amitié de Suzanne Amrouche de publier ici, avec des textes aussi connus que le « Jugurtha », plusieurs articles inédits de Jean Amrouche. Et nous remercions François Mauriac et Jules Roy d'avoir bien voulu nous communiquer plusieurs des lettres que leur adressa notre ami commun.

PAGES DE CARNET (1)

... J'avais fait deux parts dans ma vie : l'une, offerte aux regards, se déployait au grand jour des activités professionnelles, tantôt éclatantes, tantôt médiocres, ou dans l'intimité de la famille et des relations amicales; l'autre, secrète, minait sourdement la première, la sous-tendait de je ne sais quoi d'inquiétant et d'obscur. Je jouais ma partie dans le monde, mais je vivais mon secret inavoué...

... Je sentais que ma vie ne m'appartenait pas, que je ne la vivais pas seulement pour mon propre compte, mais à celui d'une multitude à qui, un jour marqué par le Destin d'un signe de sang, je servirais d'exemple. Tout ce que de moi je ne consommait pas au profit de l'apparence extérieure, mais qui nourrissait une expérience occulte, un savoir qui est non-savoir, une manière d'être pour soi et de s'accroître dans l'ombre, tout cela était dédié, offert depuis l'adolescence à un peuple qui ne me connaissait pas, qui peut-être ne me reconnaîtrait pas et me jetterait aux chiens avec mon offrande...

... Je n'avais pas le droit de vivre ma vie pour moi seul, ou pour mes proches. En moi, et par moi, un peuple faisait l'essai de ses forces et de ses dons, affrontait la tentation historique et l'impossible. Ce que je pouvais obtenir de moi figurait la mesure de ce que chacun des miens, de ce que tout un peuple devaient pouvoir obtenir d'eux-mêmes.

Or il semblait que j'eusse, depuis l'enfance, oublié ce peuple, rompu avec ses traditions, perdu mémoire de ses mythes capitaux, renié les préceptes et les canons qui règlent ses mœurs. J'apprenais à vivre à la

(1) Extrait des carnets de J. A. (1959).

manière de ses maîtres, de qui j'avais fait miens les héros, les fables, les chansons et le langage, m'acharnant à m'incorporer ses plus secrètes pratiques, m'exerçant à nourrir mon âme de la substance de leurs poètes les plus rares que j'invoquais comme mes intercesseurs.

Un mimétisme du corps et de l'esprit, qu'on reconnaît volontiers à ceux de ma race comme une disposition native particulière, m'aidait dans ma tentative d'enracinement en une patrie distincte de ma patrie naturelle. Je réussis si parfaitement que je donnai longtemps le change : on oubliait mon nom et ma race, mieux : on les ignorait. Il est vrai que je n'en parlais guère, sinon de temps à autre, pour parer mon personnage d'un ragoût d'étrangeté, et pour jouir un instant de la surprise de mes *semblables* à me découvrir soudain différent.

... Mais d'où venait donc la fierté de race dont la chaleur montait en moi comme une sorte de défi et de colère ?

Je n'entreprendrai pas de peindre le paysage intérieur d'abandonnement et de misère qu'enfant et adolescent j'ai parcouru selon les axes de la rosé des vents, sans que jamais s'ouvrit devant moi quelque horizon d'eaux vives et d'arbres verts. Ce n'est ni le lieu ni le moment. Cependant, au cœur de ce désert, une source nourrissait la palme courbe, le pampre et la grappe, l'ombre douce où saignait la fleur dure du grenadier. Cela, c'était mon secret : une cassolette en moi, pour moi seul brûlait tous les parfums de l'Arabie. Oui, un autel était en permanence élevé dans ma mémoire, et au-delà dans mon âme même, où brûlait un encens composé. La source, ni le brûle-parfums ne m'appartenait en propre. J'en étais cependant l'héritier par naturelle filiation. Je savais que, quoiqu'il advînt de moi, et si accablé que je pusse être par le sort, cela était mon bien inaliénable, dont nulle force au monde, nul accident dans mon histoire, et mon indignité même, ne parviendraient jamais à me déposséder.

Ce bien suprême paraîtra peut-être dérisoire et fallacieux.

Il était fait d'une certaine voix que portait à travers quelques vieux chants en passe de sombrer dans l'oubli une mélodie fondamentale où l'âme ensemble se perdait et se retrouvait, se communiait elle-même à la source immémoriale. Il était fait aussi de quelques paroles rondes, galets polis au long des siècles par des hommes qui

les avaient reçus, parfois avec une conscience pieuse, parfois dans la distraction et l'ennui, puis qui les avaient gardés en bouche, les roulant longuement-Ces hommes je me connaissais leur fils. Je savais que je leur étais redevable de ma forme d'homme, que la musique de mon âme était à l'unisson de la leur, et qu'aucune musique au monde, si belle qu'elle pût être, si familière qu'elle pût me devenir, jamais ne toucherait comme la nôtre ce qui en moi était plus moi-même que moi.

Ces hommes et ces femmes étaient morts, ou bien ils allaient mourir, emportant avec eux ce monde de vérité dont je gardais l'empreinte comme un secret. Ils me laissaient en gage un nom avec ce secret à porter, à soutenir de mon témoignage au sein d'un autre monde et dans un autre langage. Tels étaient ma tâche et mon devoir.

## BACHI

*Conte*

*Dans ce conte écrit en 1942 pour un modeste journal algérois, Jean Amrouche décrit l'un de ses oncles et Ighil AU, le village où il est né.*

Je ne le connaissais que de nom. Il n'était pour moi que le mari de ma grand'tante Aldja.

Comme mes parents avaient émigré, nous ne possédions plus de bien propre. Mais nous avions celui de ma tante et, aux vacances, mes frères et moi nous mettions ses jardins au pillage.

Sa maison me paraissait bénie, car je pouvais manger à satiété des fruits dont j'étais privé à la ville. Ces petites pêches dures et plus odorantes que juteuses qu'on appelle les pêches kabyles, les figues, les raisins, les grenades étaient les plus beaux fruits du monde et je n'imaginai pas de richesse qui surpassât celle des jardins de ma tante Aldja.

J'appris plus tard qu'elle était pauvre et j'ai connu des fruits plus beaux et de plus riche saveur. Mais les fruits de mon enfance ont imbibé ma mémoire de parfums inoubliables.

Parfois, sur les courants du ciel, un souvenir vient jusqu'à moi, mes yeux se ferment et tous les arômes des fruits de mon enfance, d'un seul coup, ressurgissent du fond des années : l'odeur acre, animale du lait de figuier, le parfum acide des pampres froissés, celui, pétillant et poivré, de la menthe sauvage, parmi l'éclat des grappes lourdes, sombres, blondes ou couleur de corail.

Il me fallait partir avant l'aube, tout gluant encore de sommeil, comme la jeune feuille quand le bourgeon vient

d'éclater. Les montagnes, avant la roseur de l'aurore, sont encore peintes de ces teintes nocturnes, bleu-vert intense ou violet profond que je n'ai vues nulle part ailleurs.

Ma grand'mère, la prière achevée, me réveillait; en hâte et me frottant les yeux, je montais, d'un pas pressé et trébuchant, vers le village, à travers le cimetière où dorment les fabuleux ancêtres.

Un petit homme m'attendait. Il ne disait rien. Ma tante dit : « Mouhoub, voici ton oncle Bachi ». Je fus déçu; ma tante est très grande et je n'imaginai pas qu'elle eût épousé un homme de si chétive apparence et semblable à ces colporteurs qui nasillent d'étranges mélodies, le soir, devant les hautes portes des maisons.

Ils tirent de leurs peaux de bouc, sur lesquelles une couche de crasse, craquelée et luisante, a remplacé le poil, des sachets odorants gonflés d'épices, de gemmes, de cristaux, de poudres, de perles fausses, dont les femmes seules connaissent l'usage. Elles en font des produits de beauté et, dans leur vieillesse, elles composent des charmes et des philtres redoutés.

Je méprisais ces marchands aux visages aigus et sombres, qui tenaient du sorcier et du mendiant, venus d'au-delà des montagnes, et qui parlaient un idiome barbare et ridicule, comme une contrefaçon du beau parler de chez nous (je devais apprendre plus tard, beaucoup plus tard, que ces colporteurs misérables étaient aussi des poètes, nos troubadours, et qu'ils portaient le long des chemins l'âme et la sagesse de ma race).

Bachi me regarda de ses yeux sans expression, au fond desquels veillait une flamme modeste. Quand j'y pense, aujourd'hui, j'y vois une sagesse profonde, toute une science de la vie... Mais je vous mentirais si je me vantais d'avoir vu ces belles choses dans les yeux de Bachi.

A force de courir les sentiers et les routes en compagnie de son âne, il avait fini par lui ressembler. C'était un de ces petits ânes d'Afrique, au pelage terne et inégal, à l'œil doux et têtard, qui vont à petits pas sous une charge disproportionnée à leur taille. Je vous l'ai dit, Bachi et son âne étaient pareils.

Combien l'image de mon oncle Khaled, à qui je ressemblais, m'avait-on dit, me paraissait plus prestigieuse ! Il allait en glorieux équipage, monté sur une mule fringante, son fusil sur ses genoux; mais un beau soir on le trouva

seul, dans un chemin creux bordé d'aubépines et de ronces, la poitrine fracassée par une décharge de chevrotines.

Bachi portait sa petite pioche sur l'épaule gauche, une musette en fibres tressées battait son flanc droit, un vieux ceinturon serrait sa taille étroite où sa gandourah terreuse faisait des plis. Elle se relevait par-derrrière et l'on voyait jusqu'au genou sa jambe sèche où les veines saillaient. « Marche, Mouhoub, me dit-il, il faut dépasser la grande côte avant l'irruption du soleil ».

L'âne et lui ne se pressaient pas, mais j'avais peine à tenir leur train de montagnards. Franchie la redoutable ceinture de fumiers et de latrines qui entoure le village d'une haute barrière nauséabonde, nous nous enfonçâmes dans une gorge d'ombre où l'on entendait l'eau courir.

De grandes ombres bleues bougeaient sur les parois, entre des plages de lumière, où étaient accrochés les figuiers d'un tendre vert cendré et les vignes d'or vert, tandis que jaillissait de grandes veines brun-rouge; ailleurs, le schiste nu, d'un bleu clair et sourd, coupé de coulées d'argile.

Nous pénétrions au cœur de l'ombre humide et mille senteurs montaient dans le silence : les jardins en terrasses où, parmi le vert froid des choux et les chevelures des salsepareilles, brillaient les tomates, les piments, les larges fleurs jaunes et velues des courges, l'or brûlé des grenades, s'éveillaient lentement, accompagnés du murmure des sources, du frisson des couleuvres, du bourdonnement des guêpes et d'un concert d'oiseaux.

Un vieux Père Blanc m'enseignait alors l'Histoire sainte et, en suivant le cours de cette rivière d'ombres et de verdure au-dessus de quoi le soleil de septembre, insoutenable, régnait, vaporisant le contour des montagnes, j'entrais au jardin où Adam et Eve, nus, immobiles et lourds d'angoisse et de désirs, se tenaient devant l'Arbre. Ils allaient certainement m'apparaître devant ce grenadier mordoré, au tronc mince et couturé de cicatrices et dont les branches mollissaient sous le poids des grenades éclatées...

Herr ! Herr ! Ce cri rauque me réveilla. Bachi et l'âne franchissaient déjà le torrent. Je me hâtai pour les rejoindre en m'ébrouant de mon rêve... Il fallait marcher

longtemps encore avant d'atteindre Thiâchach (les nids), le champ que Bachi et son frère avaient conquis sur la forêt et sur la lande.

Nous traversâmes d'autres ravins, nous passâmes d'autres torrents, j'admirai encore plusieurs jardins d'Eden. Le pays me parut de plus en plus sauvage, car nous quittions les chemins que je connaissais déjà et nous abordâmes les flancs d'une montagne solitaire dont le sommet en plate-forme portait les ruines d'un village abandonné.

Bachi me dit : « Voici les maisons de nos ancêtres, les « premiers », comme il les appelait. Mais je ne pris pas garde à ses paroles. J'avais soif et j'étais fatigué. Nous franchîmes un contrefort de la montagne et nous débouchâmes sur un plateau en pente assez douce, planté de très jeunes figuiers. Leurs feuilles, rares, laissaient voir leurs frêles troncs argentés et ils me faisaient penser à des chandeliers à plusieurs branches, plantés sur un sol friable composé d'argile et de schiste. Un peu plus loin, une coupure profonde marquait la frontière des possessions de notre village; au-delà s'étendait un pays inconnu qui me parut une terre d'opulence.

Je cherchai vainement un jardin, une source, tandis que Bachi travaillait. Il allait d'un figuier à l'autre, ramassant les figues tombées pour les étaler sur une aire, tandis que je me gavais de fruits. Je choisissais les figues blanches, un peu ridées, à ce moment de maturité extrême où elles sont comme des sachets de miel, avant qu'elles ne soient tout à fait sèches.

Aujourd'hui, il me semble que nulle description ne peut en exprimer la consistance et la saveur comme le mot kabyle : Inirmane.

Bachi n'en avait cure. Il travaillait sans hâte, absolument indifférent. L'âne, non loin de là, broutait. J'étais fort déçu par le champ austère, car l'image que je m'en étais formée d'après son nom était à l'opposé de la réalité. J'avais cru entrer dans un paradis d'eaux, de verdure, d'ombre fraîche, de mystère tandis que je rôtais sur un plateau sans attrait.

Bachi avait fini de ramasser les figues. Il regarda la longueur des ombres et il se mit en devoir de piocher autour des petits arbres espérant une pluie miraculeuse. Il prit dans son zembil (le panier double que portent les bêtes

de somme) les crottes, les bouses qu'il avait ramassées en chemin et les émiettes dans les cuvettes.

Il travaillait depuis des heures et il ne transpirait pas. J'avais chaud, faim et soif; je m'ennuyais. « Oncle Bachi, lui dis-je, quand mangerons-nous ? » « Il n'est pas temps de songer à son ventre », dit-il. Alors je m'endormis.

Je ne sais depuis combien de temps je dormais, quand Bachi, d'une voix tendre qui m'étonna, me tira du sommeil. « Lève-toi, mon fils, nous allons manger ». Il avait apporté de l'eau dans un récipient en peau de bouc, monté sur une armature de bois. Je tirai mes provisions : des œufs durs, de la galette de blé et un morceau de mouton bouilli, et je louchai vers mon oncle.

Il puisait dans une musette quelques poignées de couscous d'orge, noirâtre, et à peine enduit d'une huile à odeur forte. Il mâchait lentement cette nourriture plus frugale que le brouet Spartiate, faisant alterner les bouchées de couscous qui passaient avec peine (je le voyais au jeu de sa pomme d'Adam qui saillait fortement sur son cou décharné) et les goulées d'eau.

Je fus saisi d'un sentiment de pitié et d'étonnement : « Pourquoi manges-tu ton couscous sec, mon oncle ? On aurait pu emporter une marmite, de l'huile, des légumes et nous aurions fait de la sauce ».

Il répondit d'une voix résignée, sans timbre et lointaine :

« Bien sûr, mon fils, mais on perd tellement de temps en chemin qu'il en reste juste assez pour le travail. »

Je n'ai plus revu Bachi. Sans doute est-il mort lentement pour avoir trop travaillé sans manger.

## L'ÉTERNEL JGGURTHA

### *Propositions sur le génie africain (1)*

Je suppose, pour plus de commodité, qu'il existe un génie africain; un faisceau de caractères premiers, de forces, d'instincts, de tendances, d'aspirations, qui se composent pour produire un tempérament spécifique.

Je n'en proposerai pas une explication à proprement parler, mais une simple description. Jugurtha représente l'Africain du Nord, c'est-à-dire le Berbère, sous sa forme la plus accomplie : le héros dont le destin historique peut être chargé d'une signification mythologique.

On devra néanmoins se garder de simplifier à l'extrême si l'on veut expliquer le présent par le passé. Les équations Rome — Occident = France = Ordre de Jugurtha = Maghreb — Désordre = Révolte, sont ensemble vraies et fausses. Car le Maghrébin moderne combine dans un même homme son hérédité africaine, l'Islam, et l'enseignement de l'Occident.

Je sais bien où m'attend Jugurtha : il est partout présent, partout insaisissable; il n'affirme jamais mieux qui il est que lorsqu'il se dérobe. Il prend toujours le visage d'autrui, mimant à la perfection son langage et ses mœurs; mais tout à coup les masques les mieux ajustés tombent, et nous voici affrontés au masque premier : le visage nu de Jugurtha; inquiet, aigu, désespérant. C'est à lui que vous avez affaire : il y a dix-huit millions de Jugurtha, dans l'île tourmentée qu'enveloppent la mer et le désert, qu'on appelle le Maghreb.

(1) Texte écrit en 1943, publié dans *l'Arche* en 1946.

On reconnaît d'abord Jugurtha à la chaleur, à la violence de son tempérament. Il embrasse l'idée avec passion; il lui est difficile de maintenir en lui le calme, la sérénité, l'indifférence, où la raison cartésienne échafaude ses constructions. H ne connaît la pensée que militante et armée pour ou contre quelqu'un. Il aperçoit l'idée pure comme un éclair au flanc de l'orage. L'imagination aussitôt s'en empare, lui donne une forme et l'exagère en vision. Privé de la chaleur de l'enthousiasme et du ragoût de l'émotion, Jugurtha se désintéresse du lent progrès de la pensée abstraite. Il est poète; il lui faut l'image, le symbole, le mythe. Sans cesse il passe du réel à l'imaginaire et de l'imaginaire au réel, apercevant des relations singulières, des similitudes et des dissemblances, progressant de métaphore en métaphore, sautant de parabole en parabole, sans conclure ni décider, car pourquoi ceci plutôt que cela qui en est le contraire ?

Parfois l'imagination surchauffée, et comme ivre de sa fécondité spontanée, poursuit son aventure de vision en vision, sans se préoccuper le moins du monde de les ordonner, de leur donner un sens avec quelque rigueur. Poser une proposition clairement définie, et suivre le paisible déroulement de ses conséquences logiques, raisonner en un mot, Jugurtha certes en est capable, à la condition que la passion l'y porte et qu'un grand effort de volonté le contraigne à l'application. Mais il faut qu'il s'y donne tout entier, y prenant le même plaisir qu'à la rêverie, car sa nature répugne à un exercice où toutes ses puissances ne se trouvent pas engagées toutes à la fois. Son climat de prédilection, celui où il se sent vraiment vivant, c'est le climat de la passion et de la lutte. Pourquoi sans doute, alors qu'il n'est pas plus courageux qu'un autre, il aime le baroud pour le baroud.

La grandeur du caractère réside dans la constance. Elle se manifeste bien plus dans les petites besognes que dans les grandes; qui n'est pas capable de s'attacher aux petites besognes n'est pas capable non plus de mener à fin les longs desseins, qui exigent continuité et persévérance dans l'effort. Jugurtha est spontanément noble; il a du

goût pour le drapé, pour l'emphase qu'il ne distingue pas nettement de l'enflure. Il se plaît à la controverse, changeant de camp pour le plaisir. Il s'élève parfois d'un élan, parce que c'est dans l'ordre de son génie, jusqu'au sublime, mais il est peu capable de composer, pour en faire une œuvre digne de ce nom, des fragments souvent admirables qui ont pris naissance dans une flambée d'enthousiasme. Après ces envolées furieuses, Jugurtha, brusquement, tombe en perte de vitesse et plonge dans un abîme de dégoût et d'indifférence. En vain en appellerait-on à sa raison ! Assurez-lui que la tâche abandonnée était belle et utile, qu'il en aurait tiré avantage, gloire et profit. Soyez éloquent, pressez-le de paroles émouvantes, et obtenez de lui qu'il se range à votre avis; faites davantage encore si votre cœur s'intéresse à son aventure, et forcez-le jusqu'à ce qu'il soit convaincu. Vous vous dépensez en vain, vous dis-je, car Jugurtha sait ce dont il est virtuellement capable, que la valeur d'un homme se mesure à ses actions, et que seule la main ouvrière peut achever ce que l'esprit a commencé.

Il vous attendait ici précisément : que l'homme soit capable de, certes; mais qu'il doive donner carrière à son pouvoir : pourquoi ? Est-il Dieu, pour qu'on attache une telle importance à ses jeux ? N'est-il pas mortel, et périssables ses palais retentissants de vanité ? Ne vivons-nous pas sur le flanc d'un fauve qui tout à coup s'ébroue et jette bas nos édifices de sable et d'argile ? Le vent du Sud et la trombe tournoyante restituent au désert en une saison vos vergers et vos champs...

Il faudrait planter dans le cœur de Jugurtha l'arbre d'une foi nouvelle : la foi dans l'homme. Non pas la certitude : la foi. Lui remontrerez-vous que l'homme est ce qu'il devient, qu'il est tout entier contenu dans ce qu'il fait. Jugurtha peut apprendre les règles de ce jeu en apparence tout nouveau; mais une voix profonde en lui murmure que l'homme est moins que tout cela encore, qu'il n'est rien que l'ombre d'un voyageur sans bagage. Qu'importé ce qu'il fait, et la trace de ses pas sur le sable du temps ? Et il abandonne l'œuvre commencée dans quelle éblouissante aurore de désir et de vision, dans quelle majesté des perspectives imaginaires ! Pourquoi sans doute le Maghreb est un pays semé d'anciennes et de jeunes ruines; le pays des brèves dynasties, des fortunes précai-



res — où les fils consomment en peu de mois l'héritage de leurs pères. Est-ce impuissance congénitale de donner un corps à ce qui fut conçu en esprit ? La contemplation de l'œuvre dans le miroir de l'imagination suffit-elle à en épuiser la séduction et la nécessité ? Quoi qu'il en soit, tout à coup, sans que nul incident extérieur ou intérieur soit intervenu pour rompre la tension qu'il eût fallu à tout prix maintenir, cette œuvre pour laquelle l'Africain aurait tout sacrifié, et jusqu'à sa vie même, la voici déstituée, je ne dis pas de son prestige seulement, mais bien de toute réalité. Alors qu'elle n'est encore qu'ébauchée, et donc grosse d'innombrables possibilités, alors qu'elle autorise tous les espoirs, et qu'elle pourrait assouvir tous les désirs, voici qu'elle est frappée à mort avant de naître, et d'autant plus irrémédiablement que déjà elle prenait forme, qu'elle allait devenir chose réelle, un objet qu'on peut tenir dans ses mains. Jugurtha, qui tout à l'heure développait en tous sens une extraordinaire activité, dont l'esprit lançait des flammes dans toutes les directions, s'éteint et sombre dans une étrange apathie.

Jugurtha ne mâche pas longtemps la centauree du remords. Il se complait dans l'indifférence atone, où il s'abreuve du plus pernicieux des poisons et jusqu'à la nausée : la tentation de l'absolu. Non pas l'impossible perfection, car l'idée de perfection repose sur la reconnaissance des limites. Elle suppose qu'on se soumette à certaines conditions préalables, qu'on tienne compte de la destination d'une œuvre, des moyens pratiques, des règles d'exécution : en bref, d'une discipline; et qu'on prenne son parti des imperfections inhérentes à toute entreprise humaine. La perfection, c'est l'état d'une chose telle qu'on ne la puisse supposer autre que ce qu'elle est. Jugurtha imaginera toujours, au-delà de toute atteinte, quelque objet de convoitise et d'admiration. Il se tient satisfait de peu, de moins que rien, tandis que brûle en lui un désir sans limites.

Ne confondez pas cette inactivité désolée avec la banale paresse. Songez plutôt au renoncement où peut retentir l'appel mystique. Jugurtha est prédisposé à l'entendre,

d'autant plus que chez lui sensibilité et sensualité sont fortes. Il a un goût très vif pour le plaisir violent et âpre. Il s'abandonne à la volupté du même cœur qu'il se jette dans l'action, ignorant toute mesure et tout tempérament. Il est assez lucide pour apercevoir la raison de la volupté : qu'elle puisse conduire à l'extase, au néant où la conscience d'être au monde s'abîme dans le vertige; mais il sait que la nuit est un refuge précaire : on remonte toujours à la conscience.

Ce qui explique l'accent du désespoir, permanent et incurable, la mélancolie déchirante qui font le charme des grandes plaintes du désert. Jugurtha y chante ce qu'il éprouve lorsqu'il se penche sur lui-même; comme Narcisse sur sa fontaine, il exhale une plainte où l'on entend comme un sanglot éternel le désespoir de l'homme orphelin, jouet de forces toutes-puissantes qui l'écrasent. Ces forces ne sont pas seulement les forces extérieures ; les plus redoutables, il sait bien qu'elles sont en lui et que quoi qu'il fasse, elles le conduisent inexorablement à sa perte.

Jugurtha ou l'inconstance, Jugurtha, génie de l'alternance. Il ne peut s'imposer la discipline, condition de toute action féconde. L'ascétisme et l'ascension mystique le détruisent pour un temps, car la sécheresse succède bien vite à la rosée de la Grâce, et le dérèglement des sens conduit au dégoût de soi et de tout.

Jugurtha passe de l'un à l'autre de ces états extrêmes.

Un des traits majeurs du caractère de Jugurtha est sa passion de l'indépendance, qui s'allie à un très vif sentiment de la dignité personnelle. On s'étonne souvent de l'humeur ombrageuse, plutôt que soupçonneuse, de Jugurtha.

S'il inquiet, c'est qu'il est prompt à s'inquiéter : d'où ces regards coulants, frisans, et son comportement rétractile. On se trouve rarement de plain-pied avec lui, et il est difficile de déterminer avec exactitude l'angle d'incidence et l'angle de réfraction des propos qu'on lui tient.

Composé humain d'une sensibilité extrême, affligé d'une imagination qui dégénère assez vite en mythomanie, le moindre propos risque de le blesser profondément, de déchaîner sa colère et de le porter aux actes les plus violents. Si l'on ménage son amour-propre et le sentiment qu'il a de sa dignité, on peut s'en faire un ami et obtenir de lui beaucoup et jusqu'au dévouement le plus passionné, car il est généreux, jusqu'au faste, comme seuls savent être généreux les princes et les pauvres gens, peu attachés aux biens de ce monde, les premiers parce que comblés, les seconds parce que la misère et le dénûment les préservent de l'avarice du cœur et des mains. En d'autres termes, Jugurtha croit très profondément à l'unité de la condition humaine, et que les hommes sont égaux en dignité ou en indignité, selon qu'on les compare entre eux ou qu'on les compare à ce qui est au-dessus d'eux par nature.

Il s'ensuit une propension naturelle à l'indiscipline, au refus de reconnaître toute discipline imposée du dehors. Une fois reconnue et subie comme une loi d'expérience la fatalité du destin, Jugurtha entend demeurer maître de soi, libre, car il ne supporte pas de confondre César et Dieu, l'autorité des hommes aux contraintes naturelles et surnaturelles. Et d'ailleurs, comme nous le verrons tout à l'heure, il ne se soumet pas au destin sans se révolter contre lui. Quand le destin passe la mesure comble, Jugurtha cesse de lui payer tribut, et il se jette à corps perdu dans la politique du pire.

Cependant Jugurtha s'applique à différer de lui-même jusqu'à la plus complète contradiction. Nul, plus que lui, n'est habile à revêtir la livrée d'autrui : mœurs, langages, croyances, il les adopte tour à tour, il s'y plaît, il y respire à l'aise, il en oublie ce qu'il est jusqu'à n'être plus que ce qu'il est devenu. Jugurtha s'adapte à toutes les conditions, il s'est acoquiné à tous les conquérants; il a parlé le punique, le latin, le grec, l'arabe, l'espagnol, l'italien, le français, négligeant de fixer par l'écriture sa propre langue (1);

(1) Je néglige les inscriptions et les textes en caractères lybique et tiflnar.

il a adoré, avec la même passion intransigeante, tous les dieux. Il semblerait donc qu'il fût facile de le conquérir tout à fait. Mais à l'instant même où la conquête semblait achevée, Jugurtha, s'éveillant à lui-même, échappe à qui se flattait d'une ferme prise. Vous parlez à sa dépouille, à un simulacre, qui vous répond, acquiesce encore parfois; mais l'esprit et l'âme sont ailleurs, irréductibles et sourds, appelés par une voix profonde, inexorable, et dont Jugurtha lui-même croyait qu'elle était éteinte à jamais. Il retourne à sa vraie patrie, où il entre par la porte noire du refus. Nous touchons, ici, au caractère le plus profond du génie africain, au mystère essentiel de Jugurtha, à un môle intérieur impénétrable. Celui qui n'avait jusque-là cessé de dire oui fait tout à coup défaut et s'affirme dans la négation et dans l'hérésie. Je vois ici une véritable frontière des âmes, une véritable frontière spirituelle.

Lorsque j'ai essayé de me définir à moi-même la foi punique, c'est là que ma pensée est venue buter. Qu'est-ce que l'on entend en définitive par fidélité à la parole donnée ? Un acte par lequel on fait peser une hypothèque sur l'avenir et sur soi-même, un acte par lequel, sur un point particulier tout au moins, on aliène sa liberté. Qu'importe qu'on l'aliène au profit d'autrui ou au profit de soi-même, dans les deux cas la nature de l'acte est identique. Quand je dis « je m'engage à faire telle chose après-demain », j'élimine tout ce que l'avenir peut me proposer et tout ce que mon caprice ou mon désir peut me porter à faire. L'hypothèque sur l'avenir est de pratique courante, et sans elle l'humanité n'aurait fait aucun progrès (1). Mais la limitation volontaire de l'exercice de sa propre liberté, même lorsqu'elle est accomplie librement, Jugurtha y répugne, car il ne veut pas porter atteinte à son état de perpétuelle disponibilité.

Jugurtha ou l'infidélité : en vérité ne sommes-nous pas en présence de l'envers d'une grande vertu, qui n'est autre que la fidélité à soi-même, que le désir de se garder tout

(1) En Berbérie, l'usurier est roi. Son ministère est souvent bienfaisant, ses clients ignorent le calcul des intérêts. Ils ne songent pas à demain : tout se passe ici et maintenant. Pour l'usurier, c'est le contraire. Ce qui établit l'équilibre.

68 entier, de ne pas fixer ce qui est mouvant, de ne pas éliminer un certain nombre de chances, de ne pas stériliser par avance l'avenir ? La véritable affaire de la vie n'est peut-être pas d'inscrire comme des preuves de sa propre existence les traces de l'action dans l'espace et dans le temps. Pour Jugurtha, vivre, c'est épouser aussi étroitement que possible le mouvement, la durée, c'est rester souple, pour faire face aux circonstances changeantes, qui modifient sans cesse les conditions de l'action.

Admirable Jugurtha, indifférent à la fortune, au succès, à la gloire, à tout ce qui n'est pas ordonné à la coulée de sa propre vie, à la trajectoire de l'âme dans le temps.

On sait, et je l'ai rappelé plus haut, que le génie africain est par excellence hérétique, et lors même qu'il embrasse et définit une contrainte orthodoxe, il ne s'y tient avec tant de rigueur parce qu'il doit demeurer lui-même tout armé pour combattre sa propre tendance à

l'hérésie.

• Dès que l'hérésie triomphe en orthodoxie, dès qu'elle ne nourrit plus la révolte, Jugurtha trouve en son génie la source et dans les circonstances l'occasion d'une nouvelle hérésie. Les historiens qui ont fortement marqué ce trait l'ont expliqué par l'instabilité du tempérament, par quelque malade insatisfaction. Ils n'expliquent rien — car il importerait d'expliquer d'abord ce dont ils font le principe de leur explication. Je n'explique pas davantage. Mon propos est plus modeste : je décris. Plutôt qu'un vice, ne peut-on voir dans ce trait, tout au contraire, l'expression d'une admirable vertu : le refus d'accepter ce qui semblait acquis et prouvé une fois pour toutes, et le besoin de tout remettre en question, de faire table rase pour repartir à zéro ?

Sans doute le tableau heurté que je viens d'esquisser, en forçant peut-être à l'excès certains accents, en supprimant transitions et demi-teintes, est-il contradictoire aux apparences extérieures, au spectacle, au rituel de la vie africaine. J'ai parlé surtout d'un esprit de fuite, d'une

profonde tendance à l'opposition et à la révolte, alors que les voyageurs sont surtout frappés par une impression de sagesse, de paix, de résignation. J'ai parlé d'instabilité et d'inquiétude, et les voyageurs nous offrent souvent de l'Afrique l'image d'une sérénité souveraine. Qui ne se souvient d'Amyntas et de l'admirable Mopsus, qui ouvre sur le livre un portique d'harmonie blanche et bleue ? Que l'humanité pastorale du temps d'Abraham développe encore dans les campagnes africaines le rythme solennel et familial de son existence ensemble frugale et fastueuse, c'est indéniable. Tout parle ici de paix, ou semble parler de paix, et il n'y a pas de frontière précise entre la vie et la mort. La moins attentive méditation sur ces cimetières musulmans, que nul mur ne sépare du monde des vivants, impose avec force cette idée. La vie et la mort sont sur le même plan, on passe de l'une à l'autre sans hiatus. Et sans doute l'Islam qui, plus que le christianisme encore, est religion de l'acceptation, a-t-il posé sur l'atmosphère africaine comme linceul de sérénité. Mais précisément, alors même qu'il professe la religion musulmane, par la survivance des vieux mythes et des pratiques magiques, Jugurtha persiste dans la révolte. La religion, la sagesse, la conception générale de l'existence et des rapports de l'homme avec la nature et avec Dieu qui en dérive, l'incitent à accepter le monde tel qu'il est, à penser et à croire que Dieu seul peut changer l'ordre du monde, et que toute tentative humaine pour y porter quelque retouche est sacrilège, ou plus simplement ridicule, quand elle ne se solde pas par une terrible catastrophe, comme l'enseigne la Tragédie. Mais Jugurtha n'hésite pas à faire appel aux charmes, à mobiliser les démons pour réussir dans telle entreprise. Car la magie est une machinerie complexe où entrent en combinaison les formes innombrables d'un même désir de l'homme : corriger le destin.

Au contraire, la sagesse traditionnelle, en prêchant la résignation, tend à maintenir l'homme dans une condition humiliée et passive. Elle exalte et magnifie les facultés purement contemplatives et spéculatives, au détriment de l'action. On peut donc voir dans la magie la survivance et l'expression primitive de l'esprit de Prométhée qui anime la civilisation d'Occident. Traditions religieuses et magiques entretiennent au Maghreb d'étranges relations.

Jugurtha — qu'il adorât Baal et Tanit-Astarté, ou

Zeus, ou la Sainte-Trinité, ou Allah — n'a jamais retiré ses faveurs aux magiciens et nécromants. La persistance des pratiques de la magie dans le Maghreb, considérées comme un embryon d'esprit scientifique à l'occidentale, creuse dans l'épaisseur de l'avenir une perspective encourageante. On peut songer à greffer l'esprit de Prométhée sur le vieux tronc maghrébin; la magie serait le point d'insertion d'une civilisation motrice et technique dans le corps d'une civilisation spéculative et contemplative.

Encore faudra-t-il que Jugurtha triomphe de Jugurtha, qu'il mesure tout ce qui lui manque et qu'il doit acquérir, s'il veut égaler ses martres occidentaux autrement qu'en se parant de leur plumage. Il porte en lui la féconde inquiétude, Tanière insatisfaction qui commandent la recherche et l'effort vers le progrès. Mais, de la magie à la science, la voie est longue et difficile à parcourir. Jugurtha n'atteindra le but — à supposer qu'il consente à la voir et à le viser — qu'en se formant un idéal humain nouveau. Au lieu de croire que l'homme est impuissant à « ajouter une coudée à sa taille », et qu'il est inutile d'ajouter une coudée à sa taille, il doit se persuader que l'homme peut, et que l'homme doit faire effort pour s'accroître en étendant sa domination sur la matière.

Cela n'ira pas sans peine. Car il ne suffira pas de singer l'Occidental, ou de lui emprunter ses découvertes pour se proclamer son égal. Il ne s'agit pas seulement d'apprendre, mais d'inventer, de créer. L'Occident a résolu la contradiction qui réside dans le fait que le travail a été imposé à l'homme comme une malédiction et un signe d'esclavage, — et qu'en même temps ce n'est que dans et par le travail que l'homme peut faire son salut, c'est-à-dire conquérir peu à peu la liberté des enfants de Dieu. De sorte qu'on voit s'unir dans l'effort de l'homme en même temps que l'esprit de soumission à Dieu, l'esprit de révolte de Lucifer et de Prométhée.

Toute la pensée occidentale admet implicitement cette doctrine qu'elle a reçue du christianisme, et qui affirme l'éminente dignité de l'homme. La Genèse enseigne qu'il a été créé à l'image de Dieu, qu'il est le roi de la création, et qu'en dépit du péché originel son sceptre ne lui a pas été arraché. Les penseurs chrétiens les plus ascétiques, les plus portés à ravalier l'orgueil de l'homme, ne laissent pas d'affirmer qu'il est privilégié parmi toutes les créations

de l'esprit divin. L'homme n'est pas un esclave de Dieu tout-puissant, il est associé à lui dans la Grâce et dans l'Amour. Le dogme de l'Incarnation du Christ est la pierre d'angle de cette doctrine. Saint Paul affirme, dans une image saisissante, l'étroite association de Dieu et de sa créature dans l'amour : « Nous sommes les membres du Christ. » De sorte que le travail de l'homme est sacré, car c'est par l'entremise de sa créature que Dieu parachève son ouvrage.

Il ne s'agit donc pas de se complaire dans une conception humble de la condition humaine et dans une orgueilleuse et stérile contemplation. Le mépris de l'homme et le mépris de la matière du bien-être d'ici-bas, ne sont pas nécessairement des vertus. Il s'agit, au contraire, de respecter l'homme et de respecter l'univers créé, les biens de ce monde, sans oublier pour autant que l'esprit demeure l'essentiel.

La grande force de l'Occident réside moins dans l'acuité, dans l'étendue et dans la fécondité conceptuelle de l'intelligence que dans l'usage de l'intelligence. Il s'agit non seulement de comprendre, mais surtout d'orienter l'esprit vers l'action. Si l'objet essentiel de la science est la connaissance désintéressée, il faut que Jugurtha se persuade que les conséquences pratiques des découvertes de l'esprit ne sont pas indifférentes; que le progrès même de la connaissance dépend de l'invention des moyens techniques qui suppléent l'insuffisance des moyens naturels.

Il faut donc que Jugurtha s'intéresse à ce monde autrement que comme à un objet de contemplation esthétique ou à une source inépuisable de voluptés et de douleurs éphémères. Il faut qu'il apprenne à le considérer comme son champ d'action, où il donnera la mesure de toutes ses forces conjuguées. Il faut qu'il apprenne d'humbles vertus comme celle qui consiste à donner ses soins à l'entretien des objets de l'industrie humaine. Il faut enfin qu'il acquière, en canalisant son inquiétude, en équilibrant sa vie psychique, à observer, à comparer, à rapprocher les faits d'une manière méthodique et rigoureuse, sans souci d'aucune obédience religieuse, sans souci de savoir si ses intuitions, si les audacieuses constructions de son imagination, recevront la sanction de l'expérience. Alors seulement il sera sorti de l'âge théologique et de l'âge de la magie.

### NOTES POUR UNE ESQUISSE DE L'ÉTAT D'ÂME DU COLONISÉ

J'essaie de résumer, sous une forme aussi dépersonnalisée que possible, des réflexions qui embrassent l'expérience d'une vie d'homme. Ces notes, trop hâtivement rédigées, n'ont d'autre mérite que leur caractère vécu, j'ai souffert, dans ma personne et celle de mes proches, ce que j'énonce ici, et que par un constant effort de l'esprit j'ai peut-être dépassé. Il ne m'est pas possible d'authentifier mes propositions, forcément sommaires et insuffisamment nuancées, par l'exposé des expériences concrètes auxquelles elles sont liées. On voudra bien, je l'espère, ne pas douter de ma sincérité.

La conscience du colonisé est une variété de la conscience malheureuse; elle est une conscience malheureuse au second degré car, par l'effet du traumatisme colonial, qui est spécifique, aux malheurs de la condition humaine s'ajoute pour les aggraver un malheur particulièrement injuste et cruel.

Pour comprendre ce malheur il faut choisir un plan de référence qui définisse les conditions d'une vie supportable. A moins d'être un individu exceptionnel, tout homme, pour supporter sa condition, a besoin de racines sociales, historiques et mythologiques.

Il lui faut sentir autour de soi, et en soi, un minimum de respect, d'approbation, de *gloire*. Il faut qu'il se sente reconnu souverain en un domaine qui lui soit propre et inaliénable, qu'il dispose d'un *horizon*, et d'un champ

d'expansion pour tout ce qu'il contient en lui-même d'être en puissance, de capacités en devenir. L'équilibre, toujours menacé, de la conscience, est fondé sur un juste rapport dynamique entre le conformisme (conformité serait plus juste) social et le non-conformisme qui est la marque de tout individu vivant et affecté d'une destinée singulière. Entre l'individu, tel qu'il a conscience d'être, tel qu'il se voit comme sujet, et tel qu'il est vu comme objet, doit exister un accord implicite sur le corps de valeurs incarnées qui définit un certain modèle d'homme. J'appelle gloire la reconnaissance en tout homme d'une aptitude, d'une vocation, à accomplir ce modèle d'homme; et civilisation l'ensemble des institutions, des conduites et des voies qui mènent vers cet accomplissement conçu comme promesse universelle.

L'homme ne peut vivre s'il ne s'accepte tel qu'il est, s'il ne se sent pas accepté par la société où il vit, s'il ne peut avouer son nom.

Le colonisé vit en enfer, isolé, entravé, sans communication avec autrui, déraciné de son histoire et des mythes de son peuple, maudit.

Il prend conscience de son état dans l'humiliation, le mépris et la honte. Il n'est pas seulement repoussé par une force centrifuge, comme étranger, par un milieu social donné, par une classe sociale qui se défend contre l'intrus. Il se sent frappé d'une tare indélébile, condamné.

Ses dons personnels ne sont pas en cause. C'est plus grave. Ils sont disqualifiés, et ravalés au niveau des dons du singe. S'il les manifeste avec quelque éclat ce ne peut être que dans deux perspectives : la folklorique qui montre en lui un dernier *surgeon* d'une tradition morte; la coloniale qui loue en lui l'imitateur, l'élève de ses maîtres. Jamais on n'interprète sa réussite comme la preuve d'un authentique accomplissement humain. Il est toujours l'œuvre de quelqu'un d'autre, comme s'il était incapable de fournir quoi que ce soit par lui-même, de valoriser un fonds qui lui appartient en propre, ou qu'il tienne en héritage par filiation naturelle et légitime.

Son succès, fondé sur un atroce malentendu, se retourne

toujours contre les siens, dont paradoxalement il est séparé et vers lesquels il est rejeté.

Car ce qui dans la personne du colonisé est nié c'est ce qui en tout homme est possibilité, promesse d'accomplissement de l'homme. C'est quelque chose qui ne dépend pas de l'individu lui-même, mais dont il est fait, et cette privation, cette destitution ontologiques constituent ce péché originel sans rémission qui définit précisément le colonisé comme tel.

Ce péché que le régime colonial le presse de confesser, le confine dans un enfer à deux dimensions. Celle de l'étran-geté radicale, de la différence irréductible et infériorisante absolument, qui lui interdisent le plein accès à la société colonisatrice dominante, qui le tiendra toujours pour *suspect*, de sorte que, par exemple, certains postes de haute responsabilité lui sont interdits. Celle de la similitude, de l'identité infranchissables, à la société colonisée, vaincue une fois pour toutes (dans l'esprit des colonisateurs) .et déclarée à jamais ennemie, étrangère sur son propre sol, et ontologiquement inférieure. « Un raton sera toujours un raton. »

Qu'on ne sourie pas de ce grossier rappel. Il exprime une « vérité » sociologique fondamentale. Le plus misérable, le plus déshérité, le plus stupide des colonisateurs, se sent fondé à mépriser le plus brillant des colonisés. Et les colonisateurs les plus intelligents, à de rares exceptions près, lui reconnaissent ce droit au mépris, non en tant qu'individu mais en tant qu'il appartient à la même société qu'eux et qu'il détient par cela même son plus essentiel privilège.

Le colonisé est nié comme être humain dans son ascendance que l'on ne fait remonter, sur le plan du mythe et sur le plan de l'Histoire, que jusqu'à ce moment qui marque la mutation d'un peuple libre en peuple asservi, que jusqu'à ce point originaire du péché qui est aussi le commencement de la victoire du colonisateur. Cette victoire fonde en valeur absolue la domination de ce dernier et la déchéance des vaincus; elle est la preuve historique et la sanction morale d'une supériorité de fait et de droit qui ne

peut être contestée tant que subsiste le régime colonial dont elle est le fondement. Le colonisé est, il doit s'éprouver comme tel, vaincu dans ses ancêtres, et les conséquences de cette défaite se prolongent indéfiniment dans les deux dimensions du temps.

C'est ainsi qu'il est frappé dans sa descendance aussi bien que dans son ascendance. La race entière est destituée de son humanité. Du moins tant que le colonisé garde mémoire de son origine, et porte les stigmates visibles de son appartenance : certains traits de physionomie, la couleur, le nom. Car la défaite n'est pas conçue comme un simple accident, comme un fait contingent, mais acquise une fois pour toutes, absolue et éternelle.

S'agissant du colonialisme français, on sait qu'il y a contradiction entre le dire humaniste, universaliste et aragiste de la pensée française, et le faire colonialiste, mais on sait moins que la pensée et sa formulation ne sont que des masques mystificateurs. Le colonialisme français, honteux et hypocrite, qui n'ose pas dire son nom, est peut-être plus virulent, plus radical que tout autre.

Il ne consent pas de se fonder seulement sur la force et l'usage des techniques. Il a recours à une morale, à une métaphysique, à une anthropologie, basées sur la supériorité de nature de la race dominante. C'est en quoi le colonialisme français est plus attentatoire que tout autre aux droits de la personne humaine.

Le colonialisme anglo-saxon, en dépit de son orgueil et de sa cruauté, a asservi ou détruit des peuples simplement parce qu'ils étaient étrangers et plus faibles. Il n'a pas prétendu obtenir de ces peuples l'approbation, la justification de leur servitude, voire sa glorification, et la reconnaissance de leur déchéance.

Le colonialisme français se déclare chargé de mission par l'Histoire, au service de la Civilisation. Ce faisant il s'arroge le droit de rejeter les civilisations des peuples conquis dans le néant, ou de les confiner dans les musées. Il proclame tout ce qui n'est pas lui frappé de déchéance et de barbarie. Le Noir, l'Arabe ou le Berbère sont voués à disparaître en tant que tels par un lent processus de me-

tamorphose, de déracinement et de dépersonnalisation, que ne compense pas la promesse mensongère d'une assimilation qui les ferait *semblables* à leurs conquérants. Car on sait que cette promesse ne peut être tenue, qu'elle est un horizon reculant perpétuellement devant la marche de l'Histoire. Si cette promesse pouvait être tenue à l'échelle des peuples elle accomplirait le parfait génocide : à la limite il n'y aurait plus ni peuple colonisé, ni peuple colonisateur, mais un seul peuple fait de la fusion des deux. L'état colonial est précisément caractérisé par la juxtaposition sur un même espace de deux peuples, au moins, dont l'un est dans la dépendance de l'autre.

On a tout dit sur les conflits qui dérivent de cette dépendance, mais on n'a pas suffisamment souligné son effet destructeur et dégradant aussi bien sur les assujettis que sur les dominateurs. Tant que le rapport de dépendance n'est pas aboli il ne saurait y avoir de paix civile véritable, de relations proprement humaines entre sujets libres et égaux en dignité.

Le colonisateur s'impose non seulement comme maître et instructeur provisoire (dans les perspectives paternaliste et fraternaliste) mais comme figure de l'homme accompli, comme modèle achevé de la civilisation, comme tel inaccessible au colonisé.

Il faut dénoncer l'assimilationnisme mensonger et mystificateur, qui est fondé sur la négation du peuple colonisé en tant que peuple appelé à un avenir qui lui soit propre, au développement de ses richesses latentes. Le colonisé est appelé, parcimonieusement d'ailleurs, (car l'ensemble du peuple dominé, sous le fallacieux prétexte de respecter ses traditions et ses mœurs, est entravé, parqué, immobilisé dans un sommeil léthargique) à imiter ses maîtres, à vivre d'une culture, à s'exprimer dans un langage d'emprunt. On ne manquera pas de lui rappeler qu'il n'est jamais rien de plus que le geai paré des plumes du paon, que le langage, l'outillage mental, les vêtements qu'il porte, ne sont qu'un déguisement qui, si parfait qu'il puisse être, ne trompe personne. « Toi qui dois tout à la France. »

Il faut qu'il vive courbé par la reconnaissance, confit

dans une humilité d'attitude, dans une gratitude sans fin à l'égard de ses maîtres qui lui ont ouvert un accès au paradis de *leur* culture. Celle-ci, en effet dans la perspective coloniale, n'est point le bien commun de tous les hommes, mais la propriété exclusive des maîtres qui, par l'effet d'une grâce et d'une générosité sublimes et imprudentes, consentent d'en céder l'usufruit aux colonisés.

Les dominateurs assument ainsi une prérogative proprement divine. Les colonisés sont une argile indifférenciée qui recevra, s'ils le méritent, une formule humaine du peuple dominateur qui se conçoit lui-même comme souverain plasmateur.

La distance entre le colonisé et le colonisateur ne peut être exprimée en termes de quantité. Elle est du même ordre que la distance infinie qui sépare la créature du Créateur.

Si le colonisé se laisse séduire à l'appel de ses maîtres, et qu'il espère devenir en tous points semblable à eux, il faut qu'il en connaisse le prix effroyable.

Il doit mourir à sa race, se séparer de son peuple, s'identifier à ses oppresseurs, se métamorphoser en ce qui le nie et qui postule sa déchéance comme une donnée première.

Davantage, doit-il, pour se raciner dans le même tuf social, historique et mythologique que ses maîtres, feindre qu'il est devenu l'un d'eux, qu'il a les mêmes ancêtres, et oublier ou renier les siens. Nul ne commence à soi-même, mais s'insère comme une parole dans un discours historique ininterrompu. La parole ne prend sens et vie que dans et par le contexte ouvert sur les profondeurs d'un passé et sur l'horizon d'un devenir.

Pour échapper aux brûlures de la honte, certains s'enfoncent dans le mensonge jusqu'à changer de nom. Mais il en est à qui le mensonge et le reniement sont insupportables. Ils s'engagent alors dans une quête douloureuse et révoltée. Ils cherchent à surmonter en eux-mêmes les conflits que fait sans cesse surgir leur situation, à dépasser les troubles de conscience qui en dérivent, à abolir les deux termes du rapport colonise-colonisateur.

Ils s'élèvent sur un palier plus élevé, où toutes les va-

leurs sont restituées à l'homme dans la perspective de sa vocation universelle.

Et ils débouchent de l'enfer colonial sur l'horizon de la Terre des hommes.

Au terme de cette esquisse, qui n'a que la valeur d'un témoignage, je veux souligner que l'état colonial est irréformable, et que, comme tel il doit être condamné, reconnu, et rédimé comme un crime absolu, que rien ne peut excuser ou justifier. Cette tâche est celle de ce siècle. Elle requiert l'étroite collaboration des colonisés insurgés contre leurs maîtres, et des colonisateurs contraints enfin d'avouer leurs crimes et de les racheter.

## LETTRES A JULES ROY

Rades, 3 décembre 1938.

Cher Julius,

Tes deux lettres m'apportent une grande joie et une vague de cafard. Un certain ton de gravité dans l'amitié entre hommes ne trompe pas. Une amitié, une camaraderie de combat. On marche dans la nuit, on a l'impression que la mort va venir, on se serre la main sans rien dire. Cela suffit. On s'est reconnus frères. C'est ce ton que j'aime retrouver entre nous.

Peut-être ni toi ni moi ne sommes assez « littérateurs » pour ne pas souffrir de ce qu'il y a de superficiel et d'inintelligent chez... Nous ne renonçons pas à la vie. Nous pensons au contraire que l'expression de la vie n'a de vertu, de profondeur, de vérité, que lorsqu'on a été dans le bain, à fond. D'où cette inquiétude, cette angoisse — et la tension de l'esprit et de la chair. Nous partageons la même misère, le même appétit douloureux. Mais peut-être la force même de notre désir porte-t-elle une sorte de terreur avec elle.

Comment en sortir ? Chacun de nous se défend comme il peut, assez mal. Je me suis jeté dans le travail. Mes Chants berbères iront bientôt à la composition — et je me suis lancé dans un poème très violent, qui, par moments, sera à la limite de l'obscène... J'écris ce poème comme si je tentais un exorcisme.

Tu dis justement que j'ai le soleil. Mais avec ça que d'ennuis. Souvent j'ai envie de tout envoyer promener, pour me retrouver seul dans un coin d'ombre, pour goû-



ter l'amertume de ma propre vie loin des yeux de ceux qui m'aiment et me demandent des comptes.

Je conquiers momentanément un équilibre. Un travail achevé, je me jette dans un autre pour me défendre contre l'écoeurement qui suit la retombée de tout effort.

Ne renonce pas à écrire. Au contraire, vieux, pour une fois, essaie *d'y aller à fond*, de tout dire, même mal. Qu'importe. Délivre-toi de tes poisons, comme j'essaie de le faire.

Il faut me pardonner de t'apporter si peu.

A toi, frère, de tout cœur — de toute pensée.

Jean.

Tunis, 7 janvier 1942.

Hélas ! Hélas ! Tu ne viens pas. Mes vacances à Djerba et à Sfax (chez Marcel Reggui, mon ami le plus ancien, l'un des rares qui n'aient pas spirituellement désespéré de moi, père de deux enfants et déjà auréolé de majesté enfantine comme un patriarche) avaient été illuminées par l'espoir de te retrouver. J'imaginai nos soirées, tes départs à l'aube. Je voulais te donner une clé pour que tu te sentes vraiment chez toi. Nous aurions lu des poètes, nous aurions chanté nos projets, nous nous serions tus ensemble pour mieux nous confier l'un à l'autre. Mais tu ne viens pas. Mais ton amitié, si chaude — ah ! ta grande main, Julius, et ton regard blessé, ta grande voix basse et ses vibrations d'orgue — ne me quitte pas. Je te sens autour de moi, en moi, et tu me soutiens à l'heure où je me sens vide et aussi insonore qu'un palmier à demi enfoui dans le sable comme une énorme chenille pétrifiée. Mais, à cause de toi et de quelques autres je vais continuer à travailler.

Je suis enfoui sous les paperasses, et il dépend d'un juif que tout chez moi soit matériellement en ordre (1). Mais quand ? Cela viendra bien un jour. Alors le travail du journal me pèsera moins. Je me suis absenté dix jours et un certain nombre d'horreurs ont été commises; dans mes articles, heureusement. J'ai le travail si lent que je me demande comment font Kléber Haedens et Claude Roy : on ne peut ouvrir une revue sans trouver leur signature. Je

(1) Il s'agit du menuisier qui (levait lui livrer un bureau et des étagères.

suis désolé d'écrire des billets si vides. Mais comment dire par lettre ce qui nous angoisse ? Il me semble quant à moi avoir dépassé le stade de l'angoisse sensible et féconde : un lac sans visage, sans ressac, sans reflets, composé d'une sorte d'huile atone. Et c'est tout. Ce qui bouillonne sous cette horrible surface, je l'ignore. J'ai cessé d'être *présent* au monde, et voilà pourquoi je n'ai pas écrit les trois essais qui encombrèrent mon horizon immédiat : La grâce de ravissement en poésie — Milosz (très court) — Pierre Emmanuel.

L'actualité me dévore : la lecture rapide des journaux et des revues ne laisse guère de place aux lectures posées et réfléchies, qui seules peuvent nourrir l'esprit. Je lis sans réagir, comme un ahuri. Mais basta ! Ou je suis mort comme poète, ou la poésie rompra les digues. Mais quand ?

J'ai bien reçu deux papiers de ... Et je suis très ennuyé. L'un des deux sur « Baghera et les jeunes gens » est assez enfantin. L'autre est franchement mauvais. Il me va falloir le lui renvoyer, avec une lettre d'excuses. Bien qu'il n'y paraisse pas toujours, nous sommes assez exigeants à la T.F.L. (1). J'attendais beaucoup mieux. Il faut que ton ami s'astreigne à *écrire*. Il est faux que la littérature soit un masque à la vérité. Le style seul permet d'exprimer l'homme dans son authenticité nue. Si j'ai horreur du style orné, j'ai le dégoût de la fausse simplicité, de l'écriture « militaire », Spartiate. L'art est école de vérité. Dis-le comme tu pourras : mieux que moi. Je suis très embêté à son propos. C'est pour son bien surtout.

Reçu les pages de journal. Je les donnerai, je pense, à *Quatre-Vents*. Elles conviennent mieux à une revue. Et dans ce cas, je réserverais à la T.F.L. les réflexions sur l'avion. Si tu veux bien.

A propos de « Cendres ». Non, mon vieux, n'exhume pas ce livre auquel je ne tiens que par des fibres sentimentales. Si tu veux écris *pour moi* ce que tu voudras. Ce me sera très précieux.

Je dois te laisser, Julius, mon frère. Suzanne et moi t'embrassons, et te souhaitons ainsi qu'à tous ceux qui te sont chers une bonne année, si possible.

Jean.

(1) Tunisie Française Littéraire.

Tunis, 1943.

Mon Julius, je te remercie de m'avoir envoyé un messenger si sympathique. Ai eu avec lui un entretien durant lequel j'ai dû bien le barber. Il pourra t'expliquer longuement, s'il veut, mon état d'esprit actuel que je résume.

1°) Armée : à renouveler de fond en comble, dans son esprit et ses méthodes. Pour cela : épuration *féroce* absolument nécessaire.

2°) Politique : Le grand espoir est en de Gaulle seul. Sinon il faut uniquement compter sur les communistes, seuls capables d'assurer l'ordre et d'imposer la révolution nécessaire. Il faut tuer la bourgeoisie.

3°) Afrique du Nord : Si l'on continue ainsi elle sera perdue pour la France, économiquement (on peut compter sur les Américains pour cela) et surtout spirituellement. Il faut faire sur ce point aussi, et *immédiatement*, par des réformes politiques et sociales, par une *propagande intelligente*, une véritable révolution.

4°) Moi : a) Je n'espère plus guère aller en Amérique avec Gide; 5) Gide cherche à me faire appeler à Alger dans un service d'information ou de radio; c) J'aimerais y aller, pour quelques semaines pour m'occuper de questions de propagande nord-africaine. Il va de soi qu'un poste d'attaché à l'un quelconque des cabinets de Catroux m'agrèerait fort. Ce boulot accompli j'irais joyeusement à la bagarre. Si tu peux faire quelque chose pour moi dans ce sens je t'en serai reconnaissant. Pour le reste, on a le temps. Suzanne et Jean t'embrassent.

Fraternellement,

Ton Jean.

Alger, le 21 novembre 1944.

Julius, .. n'ai plus ^ t» déchirais ma lettre sans

ï S

- « la lettre nest

-!<-une



partie. Il y avait aussi un poème « Sur le départ d'un ami ». Le texte est peut-être perdu, avec mes bagages, qui devaient me suivre de Naples en France. Mais il y a aussi ce que les mots ne disent pas : que pas une de mes journées ne s'est écoulée sans que j'aie pensé à toi, sans que je me sois adressé à toi, non pas à une ombre, mais à quelqu'un qui est en moi, avec sa tendresse, sa foi, sa force et sa faiblesse de frère, pour lui dire ce que je ne peux dire qu'à lui. Pas un jour où je n'aie tremblé pour toi, où je ne tremble pour toi, sans même prier, en souhaitant simplement de tout mon cœur que nous soyons un jour réunis dans la paix.

Parfois Suzanne et moi retrouvons l'air et des bribes de ce « vieux forban » qui aussitôt te ramène entre nous. Et je t'ai laissé sans nouvelles, j'ai laissé tes lettres sans réponse, tout en sachant que toute l'amitié « intérieure », pour si vraie, si sincère qu'elle soit, est un sentiment égoïste et stérile, une sorte de masturbation d'amitié; que l'amitié authentique a besoin de s'exprimer en gestes, en actes, que *l'autre* a besoin perpétuellement des signes et des témoignages.

Alors je viens te dire : ne m'accuse pas d'oubli, accuse-moi de paresse et d'égoïsme. Engueule-moi un bon coup — mais ne doute pas de mon cœur.

Ceci dit, voici le bilan sommaire de ce que j'ai fait depuis ton départ : d'abord *L'Arche* suit sa route parmi la houle et les écueils. Je crois qu'elle sera bientôt un beau navire, portant haut dans le ciel nos couleurs. Le total appui de Gide a seul permis ce qui est fait; peu de chose au prix de ce que je projette. Mais les soucis et les charges diverses ont à peu près stoppé mon œuvre personnelle. Quelques articles (sur Eluard, Giraudoux, Max Jacob, Bernanos). Mon grand livre sur la France abandonné pour le moment et remplacé par un projet moins ambitieux et qui répond à des nécessités plus urgentes : une *Lettre aux Algériens* (1)

.....

..... Tu sais combien tout cela me touche. Je ferais mieux sans doute de m'occuper de littérature, mais puis-

•1) Six lignes ont été découpées au rasoir dans le papier par le •enseur militaire. Il s'agit là d'un texte dont la première partie seule a été écrite et. à ma connaissance, non publiée. J.R.

que c'est ma manière actuelle de servir mon pays je n'ai pas le droit de me dérober.

*L'Arche* va transférer son port d'attache à Paris. Char-lot partira dans quelques jours. Je le suivrai de peu. J'y ai fait un séjour de trois semaines et j'en suis revenu plus vite que je ne le souhaitais, appelé à Alger au chevet de

ma petite Catherine.

Mais c'est la deuxième chose dont je voulais te parler. Suzanne a accouché le 2 octobre, une quinzaine avant le terme prévu. Catherine était fort menue (2 kg 400). Trois jours après la naissance : vomissements effroyables. Médecins et médecines. Radios, etc. Opération grave (l'intestin grêle était noué : rien ne passait). La petite a tenu le coup. Maintenant on peut espérer que tout va bien : elle pèse 3 kg 100. Me voici donc papa pouponnant, avec un naturel parfait et une joie profonde. Durant les jours d'angoisse j'étais à Paris — et quand j'ai atterri à Maison Blanche j'ignorais si mon enfant était morte ou vivante. Mais ce diable de bébé miniature paraît décidément prendre un trop vif intérêt à ce monde pour désertier. Voilà.

Entre temps, j'ai visité Naples (j'y ai cuit dans mon jus pendant trois semaines sans pouvoir en bouger). C'est là que j'ai appris la disparition de Saint-Ex dont rien ne nous consolera. Je songe, avec amertume et dégoût, à écrire une espèce d'oraison funèbre. Ça peut être beau. Mais ce sera indigne de l'admirable bonhomme qu'il était. Peut-être pourrions-nous publier un numéro spécial de *L'Arche* sur lui. En ce cas, je ne voudrais pas qu'il parût sans ta signature. Si dans l'intervalle de tes missions tu pouvais écrire quelques pages sur notre ami...

Je ne pense pas que tu puisses me dire quoi que ce soit sur la vie que tu mènes. Je sais que tu es en danger. Je veux croire, espérer que tu es protégé, et que tu ne feras pas fi de ta protection. Saint-Ex, lui, a tout défié. Je sais bien qu'il est mort comme il l'aurait souhaité. Mais je crains fort qu'il ait cherché sa mort. Je n'oublierai jamais son dernier regard, fin juillet, alors que je lui disais en le quittant : « Saint-Ex, n'oubliez pas que nous avons besoin de vous. Vous n'avez pas le droit de vous tuer... » J'espère que ta femme et tes enfants vont bien. Et je termine en formulant un souhait un peu ridicule, c'est que nous nous retrouvions bientôt à Paris — qui est plus proche de l'Angleterre qu'Alger.

Je t'embrasse, frère Julius, bien tendrement.

Jean.

Paris, 24 mars 1945.

Cher Julius, ta dernière lettre, reçue il y a deux jours, me laisse dans la confusion. Tu prends la peine de m'expliquer longuement le système des points en Angleterre. Je te remercie de cette attention à l'humble et même misérable condition quotidienne. Pour en finir je te dirai simplement que toute pelure que tu pourras me procurer me sera utile, sinon nécessaire. Mais voici l'essentiel : l'imperméable, le pantalon, et, si possible, un costume, car vêtu comme je le suis, j'ai vraiment honte. Les gens n'hésitent pas à payer 15.000 F. un costume. Mes moyens ne me permettent pas un tel faste. Terminé ce sujet : tiens compte de mon tour de taille, bien plus considérable que le tien.

Je cherche où t'atteindre, où m'installer en face de toi, où saisir ton regard. Je te retrouve dans les jardins de Bab Djeloud, dans la poussière aveuglante de Tunis, dans le bois d'El Biar par une divine après-midi d'octobre, à Chréa avec Murtin aujourd'hui cul-de-jatte, et dans la voiture où tu chantais ce « vieux forban » dont la mélodie me poursuit. Parfois encore c'est la scène nocturne à Fès, après le dîner chez le Docteur Secret, quand, autour du jet d'eau, ton ombre marchait en cérémonie, s'éloignait dans la nuit, revenait vers la lumière; et l'on entendait ta voix puissante et douce murmurer de vieilles chansons où toute l'âme de la France vibrerait dans la tienne.

Ces images, Julius, mon frère, où l'homme se livrait aux démons de l'enfance et de la nostalgie, ces images sont-elles irrévocablement mortes ? Car je ne sais pas comment, avec qui, avec quoi, pour qui et pour quoi tu vis. Et l'ombre noire et sanglante pèse sur toi. D'un jour à l'autre je pourrais apprendre...

Non, je ne veux pas penser cela — cela précisément que tous les jours ramènent à ma pensée — que tu puisses disparaître dans le ciel dévorateur. Il y a deux ans, quand je vivais, la tête courbée sous les bombardements, il m'arrivait de penser : « Ah ! si tout à coup cette menace était

<sup>86</sup> levée, si je me retrouvais dans la lumière connue, familière, de la mort *naturelle*, si la mort que dans mon pays on appelle la BELLE consentait à reprendre son visage éternel, malgré ses ruses, ses pièges, comme la vie retrouverait sa saveur dans le mouvement solennel des saisons

et des heures ! »

Tu me parles des valeurs humaines et éternelles... Ju-lius, précisément, je ne sais pas où j'en suis à ce propos. Une si effroyable consommation en a été faite que le ciel de l'homme en est pourri à jamais peut-être. « Ma seule étoile est morte », pleurerait le cher Nerval. Pour nous, hélas, il semble bien que toutes les étoiles sont mortes. En trouverons-nous d'autres ?

Car les anciennes, celles dont le feu éclaira les Mages et les Bergers, nous ne pouvons plus nous servir des paroles qu'elles nous transmettaient. Car cette guerre inhumaine ne pourra pas enfanter d'autre paix qu'une paix inhumaine; et à qui ose aujourd'hui parler d'un espoir de réconciliation entre les hommes, on reproche vertement de n'avoir pas assez d'amour puisqu'il n'est pas capable de

haine.

La Haute Miséricorde dont tu me parles, on ne la veut guère en France. Car le pays tout entier est frappé d'apathie. Pourtant d'immenses perspectives de renouveau devraient soulever d'enthousiasme les jeunes et ceux qui ne sont pas encore tout à fait vieux. Mais les hommes sont las d'espérer. Pendant longtemps, après avoir tué leurs dieux, ils ont divinisé l'homme lui-même. Maintenant ils ne croient même plus en l'homme.

Je n'ose te parler de littérature. Pourtant j'aimerais bien savoir où tu en es. Si tu as écrit de nouveaux poèmes; si tu as songé à Saint-Ex; où en est ton CARNET DE VOL. Chariot est rentré d'Alger depuis trois jours. Il est en pleine forme. Les Prières vont paraître bientôt à Paris. Quant à *L'Arche*, nous préparons le n° 8, qui doit paraître ici. Assez inquiet quant à la suite. Je n'ai ni le temps ni l'argent nécessaires pour entretenir les rotations « littéraires », et je vois s'ouvrir une crise rédactionnelle redoutable...

On attend depuis si longtemps la fin de cette guerre — et je ne peux même pas imaginer la qualité de *ton* attente — que la capacité d'attention et de réaction de l'esprit en est très affaiblie. On aperçoit à peine les progrès. Mais je

redoute, il est vrai, la paix qui suivra. Depuis le temps que des peuples entiers ne vivent que dans et pour la guerre, comment accueilleront-ils la paix ? Je crains qu'un très grand nombre, comme il advint pour tant de combattants de l'autre, ne s'adaptent pas aux conditions d'un univers sans guerre; que, privés de la pâture quotidienne d'« héroïsme » qui les soutenaient, ils ne retombent à plat. Les hommes sont vidés par l'intérieur. Ils n'ont plus aucune densité spirituelle. La catastrophe morale de l'humanité est si grave que la « civilisation de la guerre » est comme coupée de l'histoire humaine. Car l'esprit est incapable de dominer les forces qu'il a suscitées. Autant les « places de mort » sont efficaces, autant les « places de vie et de paix » sont décevants.

Mais je vaticine. Mieux vaudrait te parler de ce qui passe dans l'éternel : les marronniers tremblants de millions de feux verts, et le frais printemps qui colore de rosé et de bleu tendre le gris des maisons et du ciel.

Beaucoup de soucis : pas de logis encore, Marie-Louise à Rades toujours malade, mes parents très fatigués.

Julius, mon frère, je ne sais si je pleurerai ou si je rirai quand nous nous reverrons. J'en ai si profondément, si douloureusement besoin !

Je t'embrasse,

Ton Jean.

Paris, le 14 février 1952.

Mon cher Julius,

J'ai passé une bonne partie de la nuit avec ton livre; je l'ai repris à l'aube. C'était bien l'Enfer, ton enfer, où je ne t'ai pas suivi; ta route qui n'était pas la mienne. J'avais aussi mon enfer, où je faisais face à la mort, mais cette mort n'avait pas le même visage. Elle est toujours devant mes yeux.

Mais j'avais le sentiment que tu n'affrontais pas seulement la mort pour ton propre compte; que nous étions un grand nombre qui t'avions délégué là-bas pour témoigner et subir à notre place; que si je pouvais suivre ma

route c'était à toi que je le devais. C'était cela, en partie, la fraternité.

Aujourd'hui je découvre que nul ne peut vivre et assumer par procuration; que la participation du cœur, de l'esprit, ou de l'âme même à l'expérience ou à l'épreuve d'autrui est toujours contestable et qu'il y entre une grande part de mystification.

Je me rappelle, tant de choses douloureuses, dont je me demande dans quelle mesure elles furent vraies...

Il reste que ton livre à toi sonne vrai, et que tu devrais te sentir délivré. Quant au problème du mérite, ou de la justification, si pour moi il demeure posé en son entier, pour toi au moins il est résolu. Tu t'es acquis le droit à la vie et à la joie. En un sens nul ne le mérite, sinon dans la perspective d'une « communion des saints » où les mérites et les grâces sont réversibles et transmissibles mystérieusement d'un compte à un autre. Mais je ne vis pas dans une communion de cet ordre. Toujours en marge en avance ou en retard, ma voix ne parvient à s'accorder à aucune chorale. Celle où j'avais cru que ma place était marquée est dissoute irrémédiablement. Alors il ne me reste qu'à marcher en aveugle, et souvent à reculons, jetant de temps à autre un regard sur d'anciens paradis. Ces jours sont trop durs et trop encombrés pour que j'y trouve à me perdre un peu dans les plaisirs de la tristesse. Je n'accuse personne, ni Dieu, ni quelques hommes; ni même moi. Je sais que des chances exceptionnelles m'ont été données gratuitement, que je ne les ai pas encore toutes gâchées.

Ce livre que tu m'envoies en est une, dont je suis plus capable qu'autrefois d'apprécier le sens et la valeur.

Je me réjouis, et je te félicite, de ce que tu aies pu dire ta vérité. Qu'un grand nombre l'entendent et la reçoivent: tant mieux. Mais le plus important c'était l'acte de la vivre et de la dire. Je sais un peu le prix du courage qui porte certains hommes à poser *leur voix* et à dire JE d'une certaine manière.

Merci.

A toi,

Jean.

Sargé-sur-Braye, lundi 25 février 1952. Mon

cher Julius,

Ton départ pour l'Indochine me rappelle un autre départ. Je revois le bateau qui t'emportait en 43 (neuf ans bientôt, déjà !) et je ressens le même serrement de cœur. Inutile de te demander ce que tu vas chercher si loin. Nous ne sommes pas poussés, mais appelés, aspirés. Et nous ne pouvons pas refuser de répondre, sous peine de reniement irréparable. Cependant je m'inquiète : que laisses-tu derrière toi, quelle amère expérience, ou quelle aventure désires-tu conclure par une aventure nouvelle et redoutable ? La balle ou la bombe, ou le poignard, sont moins à craindre que le climat et les microbes. Et ce que tu te proposes de défendre là-bas, ne crois-tu pas que c'est en France, à Paris, que tu le défendrais avec la plus grande efficacité ? Car la tête est plus malade que les membres de ce vieux pays dont les chefs politiques semblent vouloir ignorer les vertus et la grandeur.

Et oui, vieux forban, quelles valeurs eusse-je troquées contre celles qui sont mon seul credo ? Et notre amitié sur quoi pouvait-elle tenir debout, sinon sur elles ? Mais sans doute, voulant les servir et les affirmer trop directement, ai-je pu donner l'impression que je cherchais à m'en servir. L'aide que j'ai pu donner à mes amis, ma tendresse bourrue, ma lucidité sans ménagements, ont pu devenir insupportables; et plus encore l'apparent dédain dont je faisais montre à l'égard de certaines de leurs œuvres. C'est qu'il me semblait qu'ils ne visaient pas toujours assez haut, et qu'ils pouvaient obtenir davantage d'eux-mêmes. Ils pensaient sans doute que je leur appliquais mes propres mesures, tandis que je comparais leurs œuvres aux plus grandes et au rêve que je formais pour eux. Jamais il ne m'est venu à l'esprit de préférer mes propres ouvra--ges aux leurs. Au contraire n'hésitai-je pas à sacrifier ce que j'aurais pu moi-même produire à cette œuvre collective dont nous étions tous responsables.

Mais nous n'étions ni assez forts, ni assez purs, et notre expérience était trop courte. Ce sont les succès trop rapides qui ont causé notre échec, l'impatience aussi et

le désordre dans l'action. Aussi le fait que dans un faisceau qui aurait dû rester serré, nous avons considéré toutes les forces comme homogènes et affectées d'un signe semblable, alors qu'elles étaient hétérogènes et dissemblables. Nous avons donné le nom d'amitié fraternelle à une conjonction éphémère d'intérêts. Que reste-t-il de ce feu mal construit ? Notre amitié bien sûr, et rien d'autre. Elle devait traverser cette épreuve et en sortir enfin purgée de tout ce qui s'y était agrégé en surface : l'amour est plus fort que l'admiration ou que l'estime quand il se tient à sa seule loi : connaître, pour s'unir à elle, une vérité de l'âme qui ne s'exprime que par une sorte de musique, qu'on ne perçoit qu'en de rares instants de grâce, mais qui préexiste et subsiste quoi qu'il advienne.

14 mars. — Je n'ai pas pu profiter de l'invitation à la première de « Beau Sang ». Je n'ai pas, non plus que Suzanne, de vêtements de soirée. Mais, en aurais-je, que je n'y fusse sans doute pas allé. J'y eusse rencontré des visages auxquels je ne peux pas penser sans douleur. Tu n'imagines pas combien je me sens seul, enfoui dans mes problèmes, prisonnier de mon « intelligence », séparé de tous, saignant avec mes frères de sang, repoussé par une force irréductible loin de ceux que je côtoie tous les jours, dont les livres me parlent un langage étranger... Ah ! l'illusion de la fraternité spirituelle, de la communauté de destin, je dirai peut-être, si j'en ai le temps et la force, comment elle a consumé les plus belles années de ma vie. Et maintenant il advient que je songe à ceci : que la haine peut être une passion salubre, comme un ouragan purificateur.

Sache que pour longtemps, sans doute, avec quelques morts, tu es le seul lien vivant qui me rattache à la France quotidienne. Quant à l'Afrique du Nord, écoute-moi bien, qui pèse mes mots, j'en suis venu à croire qu'elle ne trouvera son être, si elle le trouve jamais, que contre la France.

Ce mot est atroce. Sache le comprendre. Quant à moi, quoi qu'il advienne, quoi que je fasse, je resterai cloué à une croix, jusqu'au dernier souffle.

Il faudra bien que nous nous embrassions avant ton départ.

A toi,

Jean.

Paris, 22 décembre 1954.

Mon cher Julius,

Tu étais trop occupé pour que nous puissions causer un peu intimement l'autre soir. A vrai dire, cela ne nous est pas arrivé depuis fort longtemps. Etrange réunion ! Je la voyais avec les yeux de celui que j'étais il y a 15 ans. Toi seul a fait du chemin. Te voici libre, à pied d'œuvre pour donner ta mesure. Car tu n'as pas vidé ton sac. Tu as beaucoup à dire encore. Tu sais comment le dire.

Tandis que j'en suis encore à chercher un langage, à hésiter entre les voies entr'aperçues dans l'épaisseur des ténèbres qui me servent d'horizon.

Je sais : il y a cet équilibre apparent et cette apparence de santé. Mais c'est un masque mal ajusté sur l'incertitude et sur l'angoisse.

Et me voici dans mon âge mûr, n'ayant produit aucune œuvre capable d'atteindre directement le public. S'il ne s'agissait que de moi, cela n'aurait pas d'importance. Mais il s'agit de ce qui à travers moi a besoin de se faire entendre... Et chaque jour qui passe est marqué d'une occasion perdue.

Le succès n'est pas un but, c'est un moyen. Mais je comprends, un peu tard, qu'il faut le vouloir comme but si l'on veut l'utiliser comme un moyen...

Plonger dans le souvenir, si ce n'est pour le détruire en l'épuisant, est un acte stérile. Il faut marcher. Va de l'avant Julius. Je m'apprête enfin à faire mes débuts dans les lettres. Ce sera peut-être un fiasco. A force de jouer à qui perd gagne je finirai par ne plus savoir comment l'on gagne. Qu'importe : j'ai des gosses à conduire jusqu'à l'âge d'homme. Voilà au moins un point sur lequel je ne me serai pas montré défaillant.

Je n'ai reconnu Geneviève qu'au tout dernier moment; avec beaucoup d'émotion.

Tu as filé, j' imagine avec Sigaux et Kanters.

Je pars demain pour Sargé, où je présiderai au Noël des enfants. Mais je serai de retour dimanche soir. Ne repartirai que le jeudi suivant.

<sup>92</sup> Veux-tu que nous déjeunions ou dînions ensemble mais seuls si possible — mardi ou mercredi ? Bon Noël, Julius et à bientôt.

Je t'embrasse, ton

Jean A.

Roscoff, 6 août 1955.

Cher Julius,

Je t'approve d'avoir pris logis à Paris. Tu n'avais plus grand-chose à tirer de la campagne. Et si tu avais besoin de fuir la ville, ce ne sont pas les retraites qui te manqueraient. En outre, quand on vit seul, on peut bien fermer sa porte au nez des emmerdeurs. A l'idée de te voir un peu plus souvent j'éprouve une réelle joie. Les dissentiments, fondés sur des malentendus, qui nous ont un moment séparés, n'avaient pas porté atteinte à l'affection. Il y a toujours eu entre nous, du moins il me semble, un regard de l'âme capable de toucher ce qu'il y a en nous de meilleur. C'est pourquoi tu es le seul ami de jeunesse qui me soit demeuré fidèle. Quant aux autres, c'est une affaire

bien terminée.

L'aventure Chariot n'a pas encore fini de développer ses conséquences. Plus qu'aucun autre j'ai cru à cette aventure, à l'effort collectif, à une équipe. J'y ai sacrifié infiniment plus qu'on ne pense. Mais j'y ai beaucoup, et cruellement, appris. Quel innocent je fus ! Je n'avais pas lu Balzac. Je le ferai lire à mon fils en temps utile.

Quant à l'amertume à laquelle tu fais allusion, je ne dois m'en prendre qu'à moi-même, à ce complexe d'orgueil, de paresse, de timidité, de scrupule aussi, que je n'ai pas

su vaincre.

Mais qui, parmi mes anciens amis, a jamais songé à mesurer combien ma vie, en raison de mes origines et de ma situation de famille, était plus difficile à conduire que beaucoup d'autres. Mais je n'ai pas mis ma vie dans la littérature. J'en crève un peu plus chaque jour. Il va falloir s'y mettre maintenant, ou renoncer tout à fait. Et je n'ai pas le droit de renoncer, n'étant pas seul en cause.

Je compte aller voir mes parents dans une semaine. Je suis pour eux le Messie incarné. Je pars sans joie. Le plaisir de mes parents sera de si courte durée qu'il rendra leur solitude plus poignante après mon départ. Et je suis si gorgé de pathétique que j'aspire à la quiétude sans éclat du bœuf à l'étable.

Tu me dis un mot de Camus. Nous ne nous rencontrons plus jamais. Il y a quatre ans une explication entre nous, portant sur des faits très précis, aurait eu chance de produire un résultat positif. Il s'y est refusé. N'en parlons plus.

J'ai lu les deux articles sur l'Algérie qu'il a donnés à *L'Express*. Il y a de justes remarques. Mais quant aux solutions qu'il préconise, je n'y crois pas. Le mal est beaucoup plus profond à mon avis. Il n'y a pas d'accord possible entre autochtones et Français d'Algérie. Il serait trop long de l'exposer ici : un volume y suffirait à peine. En un mot je ne crois plus à une Algérie française. Les hommes de mon espèce sont des monstres, des erreurs de l'histoire.

Il y aura un peuple algérien parlant arabe, alimentant sa pensée, ses songes, aux sources de l'Islam, ou il n'y aura rien. Ceux qui pensent autrement retardent d'une centaine d'années. Le peuple algérien se trompe sans doute, mais ce qu'il veut, obscurément, c'est constituer une vraie nation, qui puisse être pour chacun de ses fils une patrie naturelle, et non pas une patrie d'adoption.

Bonne fin de vacances.

Je t'embrasse.

Jean.

Genève, le 7 septembre 1960.

Mon vieux Julius, je n'ai quitté Paris que mardi 6. J'ai lu ton livre d'une traite, entre deux et quatre heures du matin, haletant d'émotion. L'évocation du pays, la présence constante de l'ombre de Camus et le souvenir des heures d'amitié, les références à ces « Chants berbères » dont la signification cachée apparaît en clair maintenant, l'engagement où tu t'enfonces sans retour et toute retraite

coupée enfin, tout cela ensemble fait que je ne puis porter un jugement littéraire, que d'ailleurs tu n'attends pas de moi.

Ce qui compte, c'est l'accent de sincérité avec lequel tu te sors toi-même les tripes du ventre pour secouer, toucher, convaincre, et adjurer.

Ton livre va soulever des tempêtes, et des torrents d'injures, de fiel et de merde sanieuse vont rouler jusqu'à ta porte. Sans parler des menaces...

Du côté des Rats, il n'y a rien à craindre. Ton livre est un cri d'homme, ce n'est pas un écrit de doctrinaire de la décolonisation. Et nombreux sont parmi eux les doctrinaires qui ne connaissent de la France que ce qu'ils en ont appris à travers les événements et la guerre. Mais ils comprendront ton hurlement de bête humaine déchirée.

Comprendra-t-on qu'il s'agit d'un livre d'amour, d'un amour porté jusqu'au délire par la douleur, la colère et l'espérance ? Quant à de Gaulle, il est terriblement décevant, mais il n'y a pour le moment d'espoir qu'en lui. Il vaut tellement mieux que tous les autres, que tous les candidats à sa succession.

Je t'embrasse.

## LETTRE A FRANÇOIS MAURIAC

*Sargé-sur-Braye (Loir-et-Cher) le 4  
septembre 1955.*

Cher et illustre Ami,

Je reviens de Kabylie où j'ai mené une enquête personnelle durant une quinzaine. Je n'ai rien à vous dire que vous ne connaissiez, et je ne veux pas accaparer votre attention en chargeant cette lettre de détails inutiles. Je ne vous ferai donc part que des conclusions que je crois devoir dégager.

Les voici en bref.

L'insécurité morale et la peur régissent partout. Elles pèsent tragiquement sur la poignée d'Algériens christianisés qui se sentent écrasés entre les deux camps. Tous les chrétiens Kabyles sont convaincus que dans l'hypothèse d'une insurrection ils seraient les premières victimes, et que leurs parents musulmans ne les épargneraient pas.

L'islamisation et l'arabisation ont fait, en quelques années, les progrès stupéfiants en Kabylie. C'est un test. L'idée d'une communauté franco-musulmane me paraît être une utopie.

*Personne* ne croit à l'assimilation et à l'intégration.

Les extrémistes sont en passe de l'emporter, d'un côté comme de l'autre. Pour les colons, irrédigiblement attachés à l'« ordre » colonialiste, les massacres d'El Halia et de Oued Zem sont une manière de divine surprise. Ils justifient la répression généralisée et le maintien de la « présence française » par la seule force des armes et de la police.

Pour les extrémistes musulmans, il s'agit aussi d'établir l'irréparable et de cimenter dans le sang, la haine de race et la haine religieuse, l'union du peuple algérien. Des résultats ont



été obtenus dans cette voie. On aurait tort de le nier. Il est certain que tous les tabous qui protégeaient l'autorité administrative, que toutes les craintes qui tenaient l'indigène courbé devant l'Européen, volent à tous vents.

On va à très grands pas vers la guerre sainte. On n'y est pas encore parce que le temps n'est pas venu de l'insurrection générale. Mais ce temps est moins éloigné qu'on ne le croit.

Il faut tout faire pour l'empêcher. A défaut de pouvoir toucher directement les maquisards et de négocier avec eux une trêve de longue durée qui permettrait de discuter avec des interlocuteurs valables — en admettant qu'on le veuille loyalement — il faut, de toute urgence faire quelque chose.

Il serait vain de s'adresser aux politiques. Mais peut-être pourrait-on toucher les hautes autorités religieuses et spirituelles. Une déclaration *commune* des évêques, pasteurs, grands rabbins, ulémas et muphtis, largement diffusée par tous les moyens (lecture en chaire, radio, journaux, affiches et tracts) déclaration affirmant l'unité de la Foi, et la profonde communauté d'idéal entre les religions de Moïse, du Christ et de Mohammed, et même les incroyants, pourrait peut-être attendre les masses et aider à contenir le terrorisme et la répression dans des limites « raisonnables ».

J'ai pensé que vous pourriez prendre l'initiative d'un appel dans ce sens. C'est pourquoi, cher et illustre ami, je vous fais, cette suggestion.

Je quitte Paris pour Genève, où je dois assister aux rencontres internationales. (3, Promenade du Pin.)

Pardonnez-moi cette lettre indiscreète.

Croyez-moi : l'affaire marocaine est simple.

L'aventure algérienne ne fait que commencer.

Respectueusement et affectueusement vôtre,

*Jean AMROUCHE.*

## QUELQUES RAISONS DE LA RÉVOLTE ALGÉRIENNE (1)

Je ne suis mandaté par personne, je n'appartiens à aucun parti politique. Je ne représente donc que moi : un intellectuel, mais d'une espèce particulière.

Je voudrais d'abord essayer de dire clairement ce qui me donne qualité pour porter, ce soir, témoignage devant vous.

Kabyle, de père et de mère, profondément attaché à mon pays natal, à ses mœurs, à sa langue, amoureux nostalgique de la sagesse et des vertus humaines que nous a transmises sa littérature orale, il se trouve qu'un hasard de l'histoire m'a fait élever dans la religion catholique, et m'a donné la langue française comme langue maternelle. Ma femme est française de souche. Je suis un écrivain français. Je représente donc, à un haut degré de perfection, *l'indigène assimilé*. Mais je ne suis pas, je ne suis plus, et depuis longtemps, partisan de l'assimilation; on comprendra peut-être pourquoi, si l'on se donne le mal de m'écouter jusqu'au bout.

La tragédie algérienne, qui n'a sans doute pas encore atteint son plus haut point de tension, ne se joue pas, pour moi, sur une scène extérieure. Le champ de bataille est en moi; nulle parcelle de mon esprit et de mon âme qui n'appartienne à *la fois* aux deux camps qui s'entretuent. Je suis algérien, je crois être pleinement français. La France est l'esprit de mon âme, mais l'Algérie est l'âme de cet esprit. Il m'est donc plus difficile et plus doulou-

(1) Discours prononcé à la salle Wagram, le 27 janvier 1956, à l'occasion du meeting- organisé par le Comité des Intellectuels contre la poursuite de la guerre en Afrique du Nord.

reux qu'à quiconque de prendre parti pour un camp contre l'autre camp. Il n'est pas facile de reconnaître le visage de la Justice. L'ivraie se mêle toujours au bon grain, dans l'homme comme dans la société; et il nous est recommandé de ne pas arracher l'ivraie.

Cependant quand il advient qu'un fait, qu'une situation m'y contraignent, une partie de moi est sommée, pour choisir, de se dresser contre une autre, que je ne peux pour autant renier sans mutiler gravement l'homme ambigu que je suis.

En décembre 1943, au lendemain du retentissant discours de Constantine, quand le Général de Gaulle décida de donner la citoyenneté française aux Musulmans d'Algérie, j'écrivis un article intitulé « l'Honneur d'être Français ». Je n'hésiterai pas, aujourd'hui encore, à signer cet article. Je considère toujours qu'il est honorable d'être Français. Il n'est pas question, pour moi, de renier et encore moins de haïr la France, patrie de mon esprit et d'une part au moins de mon âme.

Mais il y a la France, la France d'Europe, la France tout court, et l'autre, celle dont le colonialisme a fait un simulacre qui est proprement la négation de la France.

On se garde bien d'exposer à l'opinion publique qu'avant de se résoudre à la révolte armée les Algériens ont épuisé tous les moyens pacifiques et légaux d'exprimer par la parole, par l'écrit, par les meetings ou les réunions publiques, leurs revendications les moins subversives. L'exercice des droits les plus élémentaires a été suspendu : réunions interdites, partis politiques dissous, chefs et militants traqués, journaux saisis, suspendus ou interdits. Entre le peuple français et les Algériens, les agents du colonialisme (souverain maître du pays, disposant des terres, des entreprises industrielles, des journaux, de l'Administration, de l'Armée et de la Police, dominant les gouverneurs généraux, les ministères et les parlements) ont toujours fait écran. C'est par eux que la France a été « renseignée » sur l'Algérie. Et quand, de loin en loin, un homme, une organisation parvenaient à donner de la voix, une seule réponse leur était opposée : *la Répression*, vêtue de formes diverses : prisons, camps de concentration, suppression de tous les droits solennellement proclamés dans la loi, l'exil, enfin la torture, la mort et le charnier commun.

Soyons justes. Il est advenu souvent qu'en érigeant la mystification au rang de méthode de gouvernement et d'administration, le pouvoir, en Algérie, se soit mystifié lui-même. On est allé aussi longtemps qu'on a pu de promesses fallacieuses en mensonges cyniques, et de mensonges en réformes trahies. On a maintenu le peuple algérien sous le joug d'une peur permanente, dont le code de l'indigénat fut jusqu'à ces derniers temps l'instrument ordinaire et le symbole. On a systématiquement démantelé les structures de la société arabe et berbère, entretenu les divisions selon une tradition héritée de l'ancienne Rome. On a corrompu de génération en génération les « élites » traditionnelles ou issues de la bourgeoisie et du peuple, en les associant à l'exploitation du peuple. Tristes élites, plus profondément haïes et méprisées que les maîtres auxquels elles doivent — elles devaient — leur pouvoir et leur fortune, tantôt vêtues de l'arroi des « représentants des masses musulmanes », tantôt de la livrée des domestiques de l'administration.

On ne sait, quand on parcourt l'histoire de l'Algérie depuis 1830, ce qu'il faut admirer le plus : de la longue patience du peuple algérien ou du fascinant prestige des formules sonores où retentissaient les promesses solennelles des gouverneurs généraux, des ministres et des parlements proférées au nom du peuple français et dans la lettre de la Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen.

Pendant près d'un siècle les Algériens ont payé comptant ce qu'on leur promettait à terme, périodiquement, et sans fixer de délai. De génération en génération, ils ont payé, sur tous les champs de bataille, au poids du sang et de la fidélité, le prix de la liberté, de l'égalité et de la fraternité françaises. Pendant près d'un siècle, ils ont attendu, espéré, en récompense de leur si long et si humble et si loyal service, ce qu'aujourd'hui enfin on leur propose et qu'ils n'acceptent pas, parce que c'est trop tard, parce que c'est impossible, et parce que tous et spécialement ceux qui sont le plus profondément nourris de culture française, sont payés pour savoir que *l'intégration* qu'on leur propose n'est qu'un mensonge de plus, un leurre, destiné uniquement à désarmer les combattants et le peuple algérien.

**D'autres, plus qualifiés que moi, qui ne suis ni écono-**

miste, ni historien, ni sociologue vous ont dit ou vous diront les raisons historiques, économiques et sociales qui expliquent et justifient l'insurrection nationale algérienne. Il m'appartient d'attirer votre attention sur quelques raisons psychologiques et morales.

Bien sûr, il y a la misère. Mais quelle misère ? Il y a celle qu'on mesure quantitativement : c'est la tâche des économistes et des statisticiens. Mais il y a celle dont il faut juger qualitativement, selon des mesures particulières.

Il y a la misère des corps, dont le spectacle serre la gorge et le cœur, dont la vue blesse tout regard humain. En Algérie, il y a des hommes, des femmes et des enfants par millions, dont on ne peut pas dire qu'ils vivent : ils subsistent, à la limite de l'épuisement physiologique. Il y a donc la faim, ce genre de faim permanente qui va s'aggravant, dont en France on ne peut se faire une représentation fût-elle même approximative, parce que les nations d'Occident, même l'Espagne et l'Italie méridionale en sont affranchies depuis longtemps. La faim des corps qui sèche les lèvres et torture les entrailles, et que, partout où il règne, l'état colonial entretient et répand.

Mais à l'intérieur de cet ordre de la faim, il y a d'autres faims et d'autres soifs : la faim de justice qui brûle les esprits et une faim et une soif plus profondes et de plus noble essence : la faim et la soif de dignité, de cette dignité indestructible qui est la suprême nourriture de l'âme, faute de laquelle l'individu se sent destitué de sa qualité d'homme.

L'état colonial fait de l'indigène colonisé (quel qu'il soit, et même quand il s'est agrégé à l'appareil d'oppression, en devenant en même temps l'instrument méprisé le plus odieux des profiteurs) un étranger, un déraciné dans son propre pays. Il est réduit au rôle d'assisté, de mendiant perpétuel nourri en marge des activités économiques normales, des reliefs que lui dispensent *charitablement* ses maîtres. Il sent peser sur lui, jusqu'à l'étouffer et à lui rendre l'air physiquement irrespirable, toutes les conséquences de la conquête et de la spoliation coloniales qu'on prétend transfigurer en épopée civilisatrice.

L'indigène, le vaincu et qui ne doit jamais oublier sa condition de vaincu, qui doit en avoir toujours conscience, et reconnaître une fois pour toutes qu'il s'agit là d'un fait

irréversible, se sent condamné à vivre comme un sous-homme. Il doit boire indéfiniment l'inépuisable calice de l'humiliation et du mépris.

La « charité du maître », sa « fraternité protectrice », prétend s'exercer sans contrôle. Elle ne reconnaît ni droit ni justice pour l'indigène, que dans le cadre des rapports établis une fois pour toutes entre maîtres et serviteurs. Pour l'indigène, il n'était pas jusqu'aux plus nobles services, qu'ils fussent civils ou militaires, qui ne dussent être accomplis *au titre d'indigène* et rétribués à un taux inférieur, même s'agissant de distinctions honorifiques il y a encore aujourd'hui une légion d'honneur à titre indigène, c'est-à-dire dévaluée.

Comment en finir avec le mépris, comment en finir avec l'humiliation ? Comprenez bien qu'il s'agit d'un mépris et d'une humiliation absolus, qui ruinent dans l'individu la source même de son être, ce qui le constitue comme homme et créature de Dieu.

Ce n'est pas en effet un attentat contre un individu particulier, commis accidentellement comme dans le présent, ici et maintenant. Ce serait peu, et conforme aux rapports communs des hommes entre eux, à l'intérieur d'un même groupe social. Non, dans l'indigène présent, le mépris et l'humiliation concernent sa qualité d'indigène (bico, raton, tronc de figuier, etc.) sont attachés à elle comme une propriété physique ou chimique à un corps; ils atteignent sa personne dans la totalité de sa durée historique, et en elle *tout le passé et tout l'avenir d'un peuple*. Oui, je dis bien : tout le passé, toute la lignée, son histoire, sa langue, ses œuvres, ses traditions, ses mœurs, ses valeurs spirituelles et morales, son esprit et son *chiffre* : la totalité d'un héritage humain nié comme tel, effacé du tableau des valeurs respectables, considéré comme barbare ou, au mieux, relégué au rang de curiosité folklorique. Or, l'Arabe ou le Berbère le plus inculte a pleinement conscience de ce déni, d'autant plus radical qu'on a affaire à un Européen moins cultivé.

Le mépris et l'humiliation frappent aussi l'indigène dans sa postérité, comme l'effet d'un péché originel. Pour *l'immense majorité* des Français d'Algérie, l'indigène est caractérisé par une infériorité de nature, par une *incapacité* de nature. En raison de quoi, il est voué à l'obéissance inconditionnelle; inapte qu'il serait à toute création, il

ne saurait ni commander, ni organiser, ni administrer; inapte à tout progrès, à toute évolution, il doit être maintenu en état de minorité perpétuelle. Tout au plus (et le signataire de ces lignes n'ignore pas que loin d'échapper à la loi commune, au contraire la justifierait-il) lui reconnaît-on une vocation *d'imitation*, comme à quelques animaux bien dressés, et encore cette vocation doit-elle être soigneusement protégée par le prestige des verges et du fouet, car l'indigène par lui-même est incapable de construire et de conserver : son génie est essentiellement destructeur.

En conséquence, prétendre que le peuple algérien est majeur, rappeler les grands principes religieux et humanistes et vouloir les appliquer dans les conduites politiques et sociales, se proposer d'affranchir le peuple algérien, ou tout autre peuple colonisé, de la tutelle et de la servitude coloniales, ne peut être que le fait de doctrinaires abstraits et ignorants des réalités concrètes.

Inutile de raisonner, d'argumenter, de faire appel à l'Histoire, à la Sociologie, à la Religion même, l'infériorité essentielle, naturelle, congénitale, incurable, de l'indigène est un dogme plus rigide, plus inébranlable que les dogmes religieux les plus absolus.

Telle est, je l'affirme en pesant mes mots, la manière de sentir, et de penser qui commande le comportement de *l'immense majorité* des Français d'Algérie, à quelque niveau social qu'ils appartiennent.

Comment en finir avec le mépris et l'humiliation que je viens de décrire un peu sommairement ? Comment, pour le peuple algérien, affirmer son droit à l'existence et poser ce droit dans l'Histoire ? Comment se faire reconnaître comme un homme ayant le droit de vivre dans la simple fierté d'être un homme, en tant que tel, semblable à tous, digne comme tout homme d'être respecté en lui-même, avec la *charge* d'un héritage historique, linguistique, culturel, social et religieux, avec la *charge* d'une vocation personnelle inscrite dans le cadre du destin d'un peuple ?

Il faut comprendre que la première condition nécessaire pour exister est d'avoir un nom qui vous soit propre, qui ne soit pas dérobé, usurpé ou imposé, que de temps à autre des individus, cas exceptionnels et aberrants, déracinés du passé de leur race, parviennent à s'enraciner dans le corps d'une nation d'adoption, c'est parfaitement conve-

nable. Comme il est concevable que des émigrés oublient leur pays d'origine, que généralement ils ont fui pour de bonnes raisons. Mais assimiler sur place, par une entreprise systématique, tout un peuple suppose la destruction progressive de ce qui le constitue comme peuple, c'est-à-dire proprement un *génocide*.

Cependant, les Algériens, si grand était le prestige de la France, et pendant plus de cent ans, ont pu croire qu'un jour ils mériteraient enfin d'être Français. Ils ont fini par comprendre qu'ils ne le seraient jamais, que tout en proclamant le contraire on ne voulait pas qu'ils le fussent. Les Français d'Algérie, dont le plus grand nombre ne sont pas Français de souche, mais naturalisés, ont toujours vu dans la qualité de citoyen français un privilège de race autant que des privilèges économiques, sociaux et politiques. Les juifs devenus Français par le décret Crémieux étant minoritaires ne menacent pas leur suprématie. La politique d'assimilation ou d'intégration apparut peu à peu sous son vrai jour : une mystification de plus.

Pour vaincre le mépris et l'humiliation une seule voie demeurait ouverte : la restitution de la nationalité algérienne aux Algériens. C'est l'exigence première de l'insurrection nationale d'Algérie. Or, on ne reçoit pas d'autrui, comme la médaille des bons serviteurs, le respect qui est dû inconditionnellement à l'homme. On ne reçoit pas, sur une estrade de comice agricole, la couronne de la liberté. On ne mérite pas le respect, on l'impose. Pour être libre, il suffit de se proclamer libre et de vivre en homme libre. Ainsi le peuple algérien vient-il de s'affirmer comme un peuple libre, et comme une nation qui fera reconnaître, quoiqu'il arrive, quoiqu'il en coûte, son existence dans la liberté.

Les massacres de 1945 qui récompensèrent de la manière qu'on sait les héros des campagnes de Tunisie, d'Italie, de France et d'Allemagne, et à l'occasion desquels on déguisa en hâte des prisonniers nazis en légionnaires (Européens, certes, et dolichocéphales blonds !) la comédie du Statut de 1947 suivie de la sinistre farce des élections truquées en 1951, n'ont fait que précipiter et cristalliser autour de l'idée nationale une prise de conscience qui aboutit au refus définitif de l'assimilation et à l'expression d'une volonté nationale.

Encore fallait-il vaincre une peur obscure, renverser

des tabous moins profondément inviscérés qu'on ne croyait, et crever la baudruche des vieux prestiges. Une lueur fulgurante dans la conscience commune et voici que tout dans le paysage intérieur et extérieur change de sens. La servitude avilissante cesse de paraître fatale, inscrite dans les astres et voulue par Dieu. Elle n'est plus que le boulet aux pieds et le poison dans l'âme de ceux qui acceptent de demeurer serfs.

Du fond du désespoir, où l'égoïsme cruel des cyniques, l'inconscience des innocents abusés et complices malgré eux, et l'aveugle légèreté des gouvernants ont acculé le peuple algérien et surtout la jeunesse, une invincible espérance s'est levée.

C'est une espérance nationale. Une espérance redoutable dans sa lucidité virile. Car ceux qui sont passés à l'action directe, et le peuple dont ils sont la conscience armée, n'ont pas choisi de gaieté de cœur un combat inégal et provisoirement douteux. Ils s'y sont engagés parce qu'aucune voie de droit ou de raison ne leur était laissée libre. Il n'y avait rien d'autre à faire. C'était, et cela demeure la seule chose à faire. Une voie sanglante, étroite, incertaine et longue. Mais encore un coup, ils n'avaient pas le choix.

Cette espérance nationale ne promet à personne le bien-être pour demain et, comme on dit aujourd'hui, un niveau de vie décent. Mais elle promet à chacun une vraie patrie, et dans cette patrie des aïeux restaurée, ce qu'elle peut tenir, ce qu'elle tient déjà qu'elle a arraché à l'opresseur et dont on ne dépossédera plus le peuple algérien : la fierté reconquise d'être homme, de marcher sur la terre des hommes du pas des hommes libres.

Nombreux sont ceux qui pensent que ce sont là outres enflées. Qu'il faut nourrir ceux qui ont faim et vêtir ceux qui sont nus. Que les exigences de l'esprit et de l'âme sont un luxe pour aristocrates, bourgeois, intellectuels. Qu'on atteint la liberté au bout de la satiété économique. On les trompe, ils se trompent. Il n'importe. La moindre expérience vécue des choses algériennes a toujours montré qu'il fallait en Algérie renverser l'ordre des urgences. La liberté, la dignité d'abord. Le pain ensuite. Liberté et dignité dans la misère physique certes, et pour un très long temps, mais dans une misère nouvelle, *transfigurée*, qui opprimerait les corps, mais qui n'avilira plus les âmes.

La liberté et la dignité comme fin et raison de la vie, mais aussi comme moyen, moyen nécessaire bien que non suffisant pour créer par le travail d'un peuple régénéré, rétabli dans son honneur et dans la perspective de son destin historique, les richesses et les biens qui l'affranchiront peu à peu de la misère économique.

Mesdames, Messieurs, pardonnez-moi d'avoir tenu devant vous des propos un peu trop enflés d'éloquence maghrébine. Je n'ai fait que traduire dans mon langage ce que les paysans kabyles m'ont dit dans un langage plus simple et partant plus beau que le mien.

« En 1945, m'ont-ils dit, nous avons encore peur. Nous avons compris depuis qu'il ne fallait plus avoir peur. Que peut-on nous faire que nous ne connaissions déjà ? — La prison ? nous la connaissons. — La misère ? nous y sommes nés. — La mort ? nous sommes prêts. »

Et un vieux parent me rappelait cette fable populaire. Un paysan et son fils revenaient du marché. Surviennent des coupeurs de route. Ils dévalisent l'homme et le bâtonnent. Les brigands partis, l'enfant dit : « Ah mon père, ils nous ont frappés ! ». Et le père de répondre : « Ah ! mon fils, ils nous avaient reconnus ! ». C'est-à-dire, ils avaient reconnu qu'ils pourraient nous battre impunément, certains que nous ne résisterions pas.

Mesdames, Messieurs, c'est ce temps, le temps où l'on pouvait impunément battre les hommes d'Algérie qui s'éloignent maintenant derrière nous. Il n'y a plus d'indigènes, au sens où j'ai défini plus haut ce mot, en Algérie. Désormais, il y a des Algériens.

Si le gouvernement de la République, et si les Français d'ici et d'ailleurs, surtout ceux d'ailleurs veulent bien comprendre ce fait capital et en tirer les conséquences politiques, s'ils reconnaissent sans tarder les droits du peuple algérien à une existence nationale, rien n'est perdu. La libre amitié, la libre fraternité succédera à la fausse amitié, à la fausse fraternité du maître et de l'esclave.

Algériens et Français pleureront et honoreront ensemble les victimes d'une tragédie dont on n'a pas su prévoir et prévenir les horreurs.

Deux peuples amis, sur la même terre, dans le respect de deux vocations nationales distinctes mais très voisines, librement et étroitement associés à la poursuite d'une même œuvre humaine, pourront construire ensemble un

avenir où chacun d'eux accomplira son propre destin.

Rien de raisonnable, rien d'honorable ne fait obstacle à l'amitié du peuple français et du peuple algérien. Le seul obstacle réside dans le colonialisme et dans les complexes des Français d'Algérie. Mais c'est un obstacle si grand, si profondément ancré dans la chair de la nation, si extraordinairement protégé aussi, que je doute qu'un Parlement divisé et que des gouvernements faibles puissent parvenir à le renverser. C'est pourquoi, hélas ! il faut craindre l'irréparable.

L'opposition séculaire et irréductible qui dresserait l'un contre l'autre le Croissant et la Croix n'existe que dans l'esprit des faux croyants. Musulmans, chrétiens de toutes confessions, juifs et incroyants, tous s'ils voulaient se donner la peine de remonter aux sources de leur vie religieuse et morale, se sentiraient unis dans le service d'un même idéal. Car ils sont sans exception, qu'ils en aient ou non conscience, fils spirituels d'un même père, le Père de la Foi par excellence, Abraham, dont l'héritage demeure indivis entre tous les hommes.

#### UNE CERTAINE IMAGE DE LA FRANCE (1)

... L'enjeu de la guerre dont la France livre actuellement la dernière bataille, qui sera décisive, en Algérie, ce n'est pas le sort de quelques centaines de milliers d'individus, le pétrole ou les gîtes métallifères du Sahara, c'est une certaine image de la France, son effigie réfractée dans l'imagination et la conscience des peuples d'Outre-mer. On a souvent moqué les Français sur cette idée naïve selon laquelle, on pouvait apprécier ou admirer n'importe quelle nation du monde, en raison de telle ou telle de ses vertus, et par conséquent, la combattre ou la critiquer en raison de tel ou tel de ses défauts, mais que la France devait être aimée pour elle-même. C'était situer la France dans une position très particulière parmi la famille des nations humaines. C'était poser sur elle, imposer sur son front une manière de sacre, qui lui conférait un caractère privilégié, une charge de gloire et un poids de devoirs dont toutes les autres nations étaient par nature exemptées, et qu'il était du destin de la France de porter seule. L'admirable est que cette vision, que cette idée mystique de la France aient été partagées et répandues non point seulement par les Français, mais tout autant et peut-être davantage, par les Etrangers qui avaient été touchés, si peu que ce fût, par une certaine lumière de grâce.

Et il est bien vrai que la France était ainsi accablée par une vocation exceptionnelle où l'orgueil national avait sa part, avec le goût du vain panache, mais aussi, une vaillance magnanime, une capacité extraordinaire de faire face aux épreuves et aux malheurs. Il y avait en France,

(1) Extrait d'un texte inédit de 1957.

108 JEAN AMROUCHE

en même temps que l'affirmation de l'orgueil d'être la France, un antidote souverain contre les poisons de l'orgueil, c'est-à-dire une volonté de dépassement et comme une constante tendance à nier la nation et à la perdre dans une réalité peut-être fictive, qui est l'Humanité. C'est sans doute dans cette tendance profonde, propre au tempérament national français, qu'il faut voir la source de l'idéologie politique universaliste et assimilationniste de la France. Je n'en entreprendrai pas ici le procès. Il serait vain d'expliquer pourquoi cette idéologie a échoué sur le plan historique. Mais en tant que telle, elle demeure un puissant pôle d'attraction intellectuelle et elle inspire dans ses profondeurs la conscience de ces révoltés qui par leur révolte même, rendent à la France le plus authentique hommage qu'elle eût dû souhaiter de recevoir.

Qu'est-ce donc en effet que la France pour un Camerounais, un Malgache, un Vietnamien ou un Algérien ? S'agit-il d'une nation comme les autres, conduite par le simple jeu des intérêts ?

Poser cette question, c'est peut-être témoigner d'un idéalisme naïf, entretenir en soi les illusions mystificatrices dans les rigueurs de l'analyse marxiste et certain réalisme politique fort à la mode ont guéri la plupart de nos contemporains. Je sais cela. J'ai appris aussi pas mal d'autres choses, et j'espère qu'on voudra bien m'en croire sur parole. Mais je sais aussi le frémissement particulier, la vibration de l'être entier provoqué en moi comme en des centaines de milliers de mes semblables, blancs, noirs ou jaunes, par l'impact du mot France. Pour le dire, il faudrait sans doute les moyens d'un très grand poète, et aussi la chance de quelque bonheur fortuit. J'essaierai quand même. Et surtout je voudrais qu'on comprenne qu'en écrivant ce qui va suivre je ne fais pas appel à mon expérience d'homme relativement cultivé, mais que je me pose en fidèle traducteur de ce que tel manœuvre ou tel chômeur kabyle, ou de ce que ma grand-mère par exemple, paysanne analphabète et pas très intelligente du versant sud de la vallée de la Soummam, pensait et sentait obscurément que contenait ce vocable : France.

Je suis bien obligé, hélas, de parler au passé. Ma grand-mère est morte. Quant au manœuvre, il est, en acte ou en puissance, membre de l'Armée de Libération algérienne. Pour un colonisé, la France c'était avant tout un accueil

amical et un sourire. C'était un climat où l'homme, si misérable fût-il, respirait un air de liberté, un pays où sitôt franchie la frontière, il se sentait exonéré d'une sorte de péché originel, le péché d'indigénat, où il était affranchi, restitué en dépit de tout, à sa condition inaliénable d'homme libre.

Evanouie la fatalité qui pesait sur lui, il reprenait cœur aussitôt, et projetait sa vie dans une perspective de salut. Une échancrure azurée faisait brèche dans le cercle de plomb de l'enfer colonialiste. L'horizon, l'avenir étaient ouverts devant lui. Le raton n'était plus un raton, le nègre ne se sentait plus nègre. Illusion peut-être, sûrement même, mais merveilleuse et violente comme un printemps, il se sentait un homme.

La France c'était cela : une attitude de l'homme en face de l'homme, une attitude de l'homme en face de son destin, en face de lui-même, telles que l'homme ne se connaissait comme Français que dans la mesure même où à travers cette qualification particulière et au-delà d'elle, il accédait par un regard de sa conscience à une saisie intuitive, directe et globale, à la fois en lui-même et dans l'autre, de la forme entière de l'humaine condition. Certes, il ne s'agissait point de nier son appartenance nationale et de minorer — loin de là ! — la valeur des traditions et de la manières d'être françaises, mais tout l'effort de l'individu pour accomplir l'homme en soi, était commandé par un instinct et une volonté qui tendaient à réaliser dans l'homme français, ce qui fait que l'homme est l'homme. Ce n'était pas « une conception de l'homme », une idée de l'homme. C'était moins ou bien davantage : une orientation évolutive et involutive, une foi humaine, un postulat éthique, incarnés au niveau du comportement le plus ordinaire. Ce qui s'exprimait dans une lapalissade en forme d'équation fondamentale : tout homme est un homme. Et c'est cela qui avait pour le raton, le nègre ou le nhaqué, valeur de baptême libérateur.

Oui, la France, la grande nation, ce n'était pas la puissance militaire ou économique, c'était cette chance pour tous les hommes, cette promesse, cet évangile. Quels que fussent les fautes, les mensonges, les crimes, les trahisons de l'entreprise coloniale et de la raison d'état, le sourire français, plus propre, plus subtil, plus riche que le sourire grec, celui de Reims, d'Amiens, ou de cette Marianne cas-

quée à figure de Minerve, n'en était pas oblitéré. Sa lumière salvatrice, féminine mais guerrière, sa vaillance, qui n'était pas une vertu particulière à une nation, mais l'affleurement dans un symbole humain de la vaillance propre à l'espèce humaine tout entière, indivisible et solidaire dans le même combat contre le destin, n'en était pas obscurcie.

C'était cela la France, cette amitié, cette fraternité, ce sourire, cet espoir pour tous les hommes, la réalité présente en une terre privilégiée d'une patrie antérieure à l'Histoire et d'une patrie future. On pouvait usurper son nom, sa force, travestir ou dénaturer son langage, cesser de croire aux formules sublimes qu'elle avait jetées comme un défi à la nature des choses; la France demeurait pure, le sang ne prenait pas sur ses mains d'ouvrière patricienne...

## CONTRE LE DÉSESPOIR (1)

On lit sur les murs, dans les quartiers bourgeois de Paris, ce graffiti : de Gaulle = F.L.N. C'est signé Jeune-Nation. Cette formule, prise en un sens inaperçu de ses scripteurs, est le symbole d'une vérité profonde. Si le dialogue public qui vient de s'engager entre de Gaulle et le F.L.N. se noue, se poursuit et se développe jusqu'à son ternie : *la réconciliation* des frères ennemis, on verra se résoudre l'inimitié et le malentendu tragiques en un accord fondamental. Cette vue surprendra, choquera, révoltera plus d'un lecteur. Tant pis, ou tant mieux ?

Mettons qu'il ne s'agisse que d'un songe, d'une « belle pensée », à peine d'une hypothèse à fondement fragile et incertain. Pourtant, quelque part dans le Nord de la France, le Président de la République a lui-même prononcé ce beau mot de réconciliation que la presse, toujours un peu myope, a noté à la course, sans y arrêter son attention. C'est que le mot couvre une opération complexe de conversion des rapports entre adversaires, et la métamorphose de ceux-ci en partenaires, en attendant qu'ils deviennent les compagnons d'une aventure commune.

Pour que cela, qui semble incroyable, se produise il suffit que s'établisse un accord sur des principes, et que les projectiles de la guerre se changent en arguments et en paroles.

Pourquoi parler ainsi, tandis que la guerre fait rage ? Quels faits nouveaux gagent cette extrapolation hasardée ? Aucun, sinon un ensemble de faits si évidents que le tran-tran de la politique et de la lutte les a offusqués.

*Le divorce entre l'Algérie et la France est impossible.*

(1) Fragment d'un article paru dans *la fie!* d'octobre 1959.



112 Entre elles il n'y a pas eu mariage. L'Algérie a été violentée.

Elle n'a jamais consenti à la violence qu'elle a dû subir. Mais elle l'a subie, et l'ayant subie, elle a profondément changé. De cette union forcée un peuple est né, qui n'est ni le peuple autochtone à l'état pur, ni un peuple issu de la colonisation. L'Algérie et la France prennent conscience ensemble de la nécessité où elles se trouvent de reconnaître leurs enfants et de régulariser « devant notaire » leur union. L'Algérie et la France vont donc contracter mariage. Un nouvel âge va commencer pour elles. Nous n'en sommes pas encore à ce point. Mais les temps sont venus.

Pour qu'il en soit ainsi, pour que la réalité prenne la figure de notre espérance qui pousse elle-même ses racines dans la plus profonde réalité, il faut qu'un mot soit exorcisé, le mot *d'indépendance*. Il faut que la France, que les Français d'Algérie considèrent ce mot sans aucune crainte, qu'ils cessent d'y voir une machine infernale, et qu'ils n'y voient que le symbole de cette liberté d'option, de ce droit de dire oui ou non qui est le sceau de la décolonisation par lequel il sera mis fin solennellement à un statut de domination qui n'est plus de saison. Je dis bien l'indépendance de l'Algérie, c'est-à-dire l'émergence de la nation algérienne, au sens plein du mot nation; son érection en Etat souverain, pourvu de ses institutions propres et de tout l'appareil d'un Etat. Mais cette nation et cet Etat vont se constituer non au xix<sup>e</sup> mais au xx<sup>e</sup> siècle, en un temps où les hommes commencent à découvrir le sens du mot humanité, où ils savent que le destin des hommes est un, et qu'ils sont promis au salut commun ou à la ruine commune.

La réalité change plus vite que les mots. Ces derniers portent, dans leur contenu sémantique, des cadavres de concepts. L'esprit est en retard sur les faits. Il s'essouffle à les rejoindre. Il les dépasse quelquefois sans doute mais jamais il ne « colle » parfaitement aux faits. On me dira qu'un fait qui n'est pas saisi par l'esprit et contenu dans le langage n'est rien, que l'esprit seul fabrique les faits.

Sans doute. Et après ?

Donc l'Algérie indépendante, libre de disposer d'elle-même, pourra, si elle le veut, dire non à la France. Mais pourquoi dirait-elle non, et à quoi ? Serait-ce que la France dût lui proposer nécessairement quelque contrat léonin auquel l'Algérie fatalement refuserait de souscrire ? Pourquoi en serait-il ainsi ? Cela n'irait-il pas contre la nature

des choses, contre ce qui est commun à l'Algérie et à la France, ici et maintenant, et surtout contre cet avenir qu'elles doivent vouloir faire ensemble dans le cadre d'une vocation historique où chacune jouera son propre rôle ?

Pourquoi la France, que quitte enfin la déraison, et qui abandonne comme une peau de couleuvre la saine idéologie coloniale, ne serait-elle pas raisonnable ?

Je vous entends : c'est l'Algérie indépendante qui ne se serait pas, et qui ne ferait pas de différence entre l'usage raisonnable de l'indépendance et une haineuse autant que ruineuse sécession. Il est vrai qu'il y aura, qu'il y a déjà sécession, en un sens. C'est qu'il faut d'abord que s'accomplisse, avec sa pleine efficacité, un rite de passage. La liberté reconquise, arrachée par la lutte armée — puisque, hélas ! le colonialisme aveugle et irrécusable, malgré tous les avertissements de l'Histoire, n'a pas eu le courage et l'intelligence de la restituer au peuple algérien — pour qu'il soit mis fin à l'infériorisation, à l'aliénation résultant de la conquête, pour que cette conquête même cesse d'être un souvenir virulent pour n'être plus qu'un souvenir neutre, la liberté du peuple algérien doit être absolue. Mais le peuple ne fera pas usage de sa liberté contre lui-même, contre ce qu'il est : un et divers, ni contre ses intérêts et contre son avenir. Cela ne veut point dire qu'on doive par avance limiter l'empire de cette liberté, en combinant des dispositifs de freinage et en édifiant des garde-fous. C'est librement que le peuple algérien, tenant compte de l'époque où il accède à la majorité, tenant compte aussi de ses intérêts, décidera de lier, en pleine connaissance de cause, son sort à celui du peuple français. Et ceux qui ont eu l'intuition, en 1954, que l'heure du Destin avait sonné pour leur peuple, ceux qui se sont engagés dans une aventure déraisonnable en fondant leur foi sur le courage du peuple, les héros et les organisateurs de la Révolution algérienne, seront au premier rang pour gagner la bataille de la paix, et faire en sorte que l'Algérie indépendante soit avec la France, et non contre elle.

Vœu pieux et mariage de l'eau et du feu ? Certes. Mais la réalité, dans le cas qui nous occupe, dépasse toute fiction. Les forces de vie en travail au sein du peuple algérien vont accoucher d'un peuple neuf, qui à travers une monstrueuse épreuve aura conjuré bien des périls et dépassé<sup>1</sup> des<sup>ss</sup> problèmes qui obstruaient les voies de l'avenir. Qi<sup>e</sup>

la Communauté de fait, produit de l'histoire, devienne communauté de conscience et communauté de droit; — que nul Algérien ne se sente exclu de la patrie algérienne, que celle-ci ne se conçoive pas comme une patrie close, mais comme un lieu privilégié pour les échanges, les féconds métissages et mutations, qu'elle veuille servir l'homme racine en elle, et le miracle algérien étonnera le monde.

Pour que ce miracle soit il suffit de très peu : que les Algériens prennent conscience du fait algérien comme tel, et qu'ils s'avouent, qu'ils se reconnaissent, et qu'ils se choisissent algériens. Ces mots ne veulent rien dire ? ! faut penser au contraire que ces mots veulent tout dire, et qu'ils le disent en effet. Ancrés au cœur de la chose algérienne, ils signifient que, par-delà l'abolition du régime colonial et l'allégeance politique formelle à une métropole, il n'y aura plus demain en Algérie ni vainqueurs ni vaincus, ni colonisés ni colonisateurs, ni Berbères, Arabes, Juifs, Français, Espagnols, Maltais, Siciliens, etc., mais des Algériens conscients d'avoir part à une même patrie, hier malheureuse et déchirée, bientôt riche des promesses qu'ont déposées en elle tous les apports humains qui s'y sont déversés.

Cette vue n'est pas irréaliste. Elle est sage. Elle est vraie.

*Jean Amrouche intervenait souvent avec éclat pendant les colloques du Congrès méditerranéen de la Culture à Florence. On lira ci-dessous l'une de ces brillantes improvisations.*

## COLONISATION ET LANGAGE

Intervention au Congrès Méditerranéen de la Culture  
*Florence, octobre 1960*

« Lorsque le colonisateur français universaliste arrivait au Cambodge, en Afrique noire ou en Kaby-lie et commençait son enseignement avec une générosité illusoire en disant : « nos ancêtres les Gaulois... » il opérait immédiatement une coupure dans l'esprit de ses élèves. Il enseignait, pensait-il, la civilisation, et rejetait aussitôt dans les ténèbres non pas extérieures mais dans les ténèbres intérieures toute la tradition des ancêtres et des parents. Et non seulement l'enfant était invité à se développer exclusivement dans la langue et dans la civilisation du colonisateur, mais il était contraint expressément de renier l'apport des siens, de le mépriser et d'en avoir honte.

En d'autres termes, il se produisait ce phénomène qui est la contestation de l'identité. L'identité est d'abord contestée objectivement, parce qu'elle est contestée par une colonisation, par le colonisateur lui-même qui, dans le colonisé devenu une image de lui-même, ne reconnaît qu'une image, qu'une représentation, qu'une caricature quelquefois. Car ce colonisé a reçu le bienfait de la langue de la civilisation dont il n'est pas l'héritier légitime. Et par conséquent il est une sorte de bâtard.

Il y a une nécessité du bâtard, car l'héritier légitime, héritier de plein droit, reste dans l'inconscience et ne con-

naît pas la valeur des héritages. Le bâtard, lui, exclu de l'héritage, est obligé de le reconquérir à la force du poignet; réintégrant par la force sa qualité d'héritier, il a été capable de connaître et d'apprécier dans toute sa plénitude la valeur de l'héritage.

L'identité est donc contestée par le regard extérieur et quasi-divin de ce même colonisateur, qui seul, est apte à fonder l'homme, l'homme civilisé. Et sous ce regard extérieur, contestant son identité, le sujet en vient à contester lui-même sa propre identité, à ne plus savoir qui il est, à être établi dans le déchirement, dans une tension spirituelle et ontologique dont il serait capable d'entretenir la vigilance. Et il risque d'être détruit par cette tension, parce qu'il n'a pas de nom. Or nul être au monde, nul être humain en tout cas, ne peut se passer d'un nom légitime. Du nom qu'il se reconnaît à lui-même et du nom qui lui est reconnu par l'autre de plein droit.

Le problème fondamental est donc celui de l'identité — individuelle et nationale. Il y a quelques années, dans un congrès, on me demandait de définir les mouvements nationalistes d'Afrique du Nord ou d'Afrique noire. J'ai dit simplement ceci : les mouvements nationaux ne sont autres que l'expression du besoin tragique d'avoir un nom. D'avoir un nom reconnu et que l'on emplisse. Je ne veux pas faire l'analyse de la signification du nom par rapport à celui qui le porte, et dont il est en quelque sorte la forme pré-existante. Car on ne se l'impose pas à soi-même : le nom est ce qui nous est imposé selon un certain ordre de filiation. Après quoi, l'honneur et la nécessité consisteront à remplir cette forme de l'homme qui est symbolisée dans le nom.

» ... Je crois que le bilinguisme est chose extrêmement dangereuse, car si l'on veut éduquer l'homme, faire l'homme, il faut d'abord le fonder; il faut d'abord assurer, dans les profondeurs, les fondations ontologiques de cet homme, c'est-à-dire faire en sorte qu'il accède de plain-pied et de plein droit à son héritage par la possession d'une langue qui le fait car c'est la langue qui nous fait. A la fois au niveau de la mémoire, consciente; et, beaucoup plus profondément, au niveau de la mémoire involontaire et au niveau des archétypes.

Car il faut que la langue dans laquelle il sera fondé et qui le fonde soit pour lui non pas simplement une col-

lection de formes dont il usera à bon ou mauvais escient en connaissance des règles, et un vocabulaire plus ou moins riche. Il faut que les vocables de cette langue aient pour lui une résonance extrême, et que toute la gamme des significations, toute la profondeur sémantique de cette langue soit par lui ressentie dans le- profondeurs de son être. Il faut en quelque sorte que les mots fassent corps avec son être et qu'il ne soit pas simplement ce que l'esprit, la mémoire consciemment élit et utilise. Cette langue, je crois qu'elle doit être la langue nationale et — aussi souvent que possible, aussi généralement que possible — la langue de sa lignée naturelle. Et il lui faut éviter autant que possible d'introduire la division au début même de cet œuvre d'éducation qui est la fondation de l'homme. Lorsque l'enfant a été ainsi vraiment profondément enfanté par cette langue originaire, alors on peut sans aucun danger ajouter une langue secondaire. Il y a intérêt, évidemment, à ce que cette langue secondaire soit une langue universelle (non pas dans sa capacité d'expression, car une langue vernaculaire, peu étendue quant à l'ère géographique, peut-être une langue universelle, et toute poésie vraie est vraiment à la fois la plus particulière et la plus universelle des œuvres). Mais une langue très largement répandue, universelle en tant qu'elle offre à l'homme une ère d'interventions aussi vastes que possible et qu'elle lui ouvre sur le monde et sur les autres une communication aussi aisée et aussi claire que possible...

» ...J'appartiens moi-même à un de ces pays où il y a une langue vernaculaire, non écrite, le kabyle. Cependant, je ne bénirai jamais suffisamment le ciel d'avoir été parmi mes 7 frères et sœurs le seul avec ma sœur (1) à avoir été profondément pénétré et baigné par l'idiome kabyle auquel je dois infiniment et que je considère comme les valeurs les plus précieuses que j'ai acquises, presque inconsciemment, d'ailleurs. C'est ensuite que je les ai élucidées, élaborées si vous voulez à travers la connaissance du français que j'avais acquis. J'ai traduit, j'ai recueilli par exemple des proverbes populaires de chez moi, et si j'avais à les interpréter, je les interpréteraient à travers la pratique de Mallarmé et la pratique de Baudelaire.

Cette poésie que j'ai reçue, je dois dire que je ne l'ai connue ou plutôt que je ne l'ai reconnue qu'à travers l'expérience de la poésie française qui a été pour moi une expérience fondamentale. Cependant, il y a une sorte d'antériorité dans l'être de la poésie berbère, de ces chants qui ont bercé mon enfance, par rapport à la poésie française qui est pour moi une poésie, disons de famille, et non pas une poésie étrangère.

Je pense que dans toute la mesure où la langue vernaculaire peut être une langue constituée, qui permet à l'homme de s'exprimer pleinement, elle assure la continuité d'un homme à l'égard d'un passé dont il est l'aboutissement, de son passé historique et de son passé que je dirai mythologique...

» Mais s'agissant de l'autre langage, du moment qu'il s'agit d'une langue de libre choix, la relation colonisateurs-colonisés disparaît, et par conséquent vous êtes dans la liberté. Dans vos relations avec les Français, par exemple, l'usage de la langue française dans laquelle vous pouvez être passé maître est pour vous un honneur, elle est pour vous véritablement une gloire parce que l'usage que vous en faites vous est reconnu légitime, dans la mesure même où votre qualité d'étranger est reconnue légitime.

« Mais quand vous êtes dans la situation du colonisé, vous êtes tenu d'user de cette langue qu'on vous a prêté, dont vous n'êtes qu'un usufruitier, et non pas le propriétaire légitime qu'un seul usage. Vous devez en user à une seule fin qui est de louer éternellement le colonisateur et dès que vous voulez utiliser librement cette langue et au besoin même lui faire violence, pour vous exprimer vous-même, ou dès que vous voulez en utiliser toutes les possibilités dans l'attaque, dans la critique, alors vous commettez un sacrilège et même une malhonnêteté, car on vous laissera toujours entendre que si l'on vous a fait la grâce de vous enseigner le français ce n'était pas pour que vous retourniez cette langue contre le colonisateur...

» Combien de fois m'a-t-on dit : vous êtes le nourrisson qui bat sa nourrice. Eh ! bien oui... Je parlais un jour d'un problème particulièrement brûlant dans un café de Genève, devant un jeune garçon qui se préparait à être professeur de littérature française à Damas, avec un de mes amis, un célèbre critique que je mettais au courant d'un

certain nombre de faits désolants. Tout à coup le jeune professeur suisse m'interrompt : « Mais enfin, tout ce que vous dites là, c'est tout de même extraordinaire, vous n'avez pas l'air de vous aviser que vous le dites en français ! »

Oui, je le dis en français, c'est ma langue, et je n'accepte absolument pas que les Français considèrent que la langue française est leur propriété<sup>1</sup> à eux. La langue française est une création de l'homme, elle est une propriété de l'être humain, dans la mesure où il la possède... »

## AUX ALGÉRIENS (1)

Depuis cinq ans passés je n'écris que sur la tragédie algérienne. Tout autre sujet nie paraît frivole. Il en est de plus grands, et qui intéressent toute l'humanité. Il n'en est pas de plus urgent; la prolongation de la guerre menace gravement la paix, et risque de précipiter la France dans le fascisme. Comme Algérien, comme Français, je ne puis rompre la fascination qui m'enchaîne à cette guerre monstrueuse.

Jamais autant qu'aujourd'hui je n'ai déploré de n'avoir pas le talent de Bernanos, de François Mauriac ou d'Albert Camus. On peut être convaincu jusqu'à l'os sans emporter la conviction, raisonner juste et ne point redresser l'erreur, être blessé dans sa chair et dans son âme et ne point toucher. Je me sens donc misérablement inférieur à ma tâche. J'en demande pardon aux miens, à ces *meskines* surtout, muets ou bâillonnés, que la nécessité réduit à s'exprimer par une voix isolée, la mienne, ensemble indigne et inefficace.

Toute ma vie, je me suis cru responsable d'eux, chargé par le destin de dire leur vérité. Non point tant ce qu'ils pensent ou réveillent, que ce qu'ils sont, et que je suis avec eux, ayant part entière à la misère de leur condition comme à la gloire, qu'ils ont reconquise au prix de sacrifices démesurés. Les chances qui m'ont porté, les hasards heureux qui ont élevé mes regards vers des lumières, les rencontres et les dons des fées même et la liberté qui m'est laissée, il n'est rien qui m'appartienne en propre et dont je ne sache, depuis que j'ai conscience d'être un homme, que cela doit faire retour au peuple algérien. Je ne me reconnais pas néanmoins le droit; je m'identifie à lui, et de parler en son nom. Je peux seulement parler pour lui, du mieux dont je suis capable. Que si mon écrit trouvait grâce devant quelque lecteur, on ne m'en attribue pas le mérite, mais au peuple algérien; que si ma parole est fautive, on me mette seul en cause comme traducteur insuffisant, non le peuple algérien...

---

Extrait (l'original inédit de 1960).